Là-haut sur la Montagne

Junain

PARTIE 1 : La source

Chapitre 1

Ils l'ont dit à la radio : l'été n'a jamais été aussi chaud. S'il n'y avait pas le ventilo, pas un souffle d'air ne passerait dans l'appartement. Ici, je range par intermittence, quand je regarde autour de moi, j'ai l'impression de vivre dans un château en ruines. Mon intérieur me déprime, mais je n'ai, ni la force de le quitter, ni le courage de lui donner meilleure allure. Je ne saurais pas où aller, je n'ai pas d'argent pour m'offrir des vacances. J'imagine qu'avec un taf sûr mon sort pourrait s'améliorer, mais je n'ai peut-être pas choisi le bon coin pour réussir ma vie: le Massif central. Central, c'est par rapport à la France, puisqu'on est loin de tout ici.

Certains de mes potes ont pris une piaule sur Paris durant l'été pour être opérationnels dès septembre. Ce fut leur façon d'occuper le terrain parce que l'avenir ce sera là-bas pour eux. Je les admire pour être si sûrs d'eux comme si leur avenir était une belle autoroute et eux un bolide.

On est déjà début aout, je tarde à tout : déménager, trouver un job, je vois bien que j'y mets le moins de

volonté possible. Pourtant, je serais content de tout quitter, plus rien ne me retient ici, c'est ce que j'ai toujours cru du moins.

Je n’ai pas toujours vécu dans la vallée et à la ville, mon grand-père tenait un gîte dans la montagne. J'y ai passé toute mon enfance et une partie de mon adolescence jusqu'à sa disparition. Il n'est pas mort, il a seulement disparu du jour au lendemain, ce qui est peut-être pire. Les gendarmes ont fini par supposer qu'il avait pu chuter en se baladant. Mon grand-père adorait la randonnée, c'était un gars du coin, j'ai dû mal à l'imaginer faire un faux pas et glisser jusqu'à se briser la nuque. Il connaissait tous les itinéraires autour de chez nous et depuis le temps avait bien eu l'occasion d'en mesurer les difficultés ou les points dangereux.

— Un accident, ça arrive, m'avait-on dit à la gendarmerie.

D'accord, mais les accidents sans preuve et sans cadavre, personne n'y croit. Ils entretiennent l'espoir et les deuils impossibles. Petit, je l'imaginais errer sur le plateau

comme un fantôme sans sépulture à la recherche du chemin le ramenant à la maison, cette image me faisait froid dans le dos. Les légendes du coin étaient nombreuses et parlaient parfois de revenants sur les hauts plateaux, elles avaient imprégné mon imaginaire. Papi n'est jamais revenu, il est devenu une légende et j'essaie d'en faire une histoire ancienne.

Il était solide comme un chêne, quand les flics ont évoqué la possibilité qu'il ait pu faire un malaise je m'étais rebellé : le matin de sa disparition, il était encore en tricot à couper du bois à l'arrière de la maison. Il faisait facilement 15 ans de moins que son âge. Je ne l'avais jamais vu malade, pas même un petit rhume, rien, c'était une vraie force de la nature. Aujourd'hui, ça lui ferait dans les 70 ans, c'était il y a 10 ans tout ça.

*

Je bous et je ne comprends pas que ce soit mes souvenirs qui transpirent. Ce doit être à cause d'un syndrome anniversaire, Papi avait disparu à la fin d'un été. La journée de ce drame avait débuté comme une autre et

s'était terminée sans Papi. J'étais paniqué, tout ce que j'avais de sens pratique avait disparu d'un coup, je ne savais pas quoi faire dans pareille situation. Papi était le colosse de ma vie, j'ai mis des années à m'en rendre compte, car une fois parti, je me suis retrouvé assiégé par des vagues d'angoisse sortie de nulle part, mais qui en réalité, il contenait.

Papi aurait dû revenir vite. J'avais attendu longtemps scrutant la lourde porte de l'entrée avec anxiété, lorsqu'elle s'est mise à bouger se fut presque douloureux dans mon corps, je me suis arraché à un froid sinistre qui m'avait attrapé tout entier. Ce n'était que Madame Roland. Elle pouvait passer à l'improviste, sa venue ce matin-là fut providentielle. Je me rappelle m'être jetée dans ses bras et je ne voulais plus la lâcher. J'ai pu tout lui expliquer, et au bout de ma peur, il y avait surtout des larmes. Plus tard, c'est elle qui m'a accompagné voir les gendarmes. J'étais rassuré par sa présence, je pouvais m'en remettre à elle, me reposer. C'est bizarre, mais je me souviens m'être endormi sur le trajet qui descendait à la ville, pourtant Madame Roland conduisait comme une pilote de rallye. Les années qui suivirent prirent

l'apparence de ce long sommeil où de temps à autre j'ouvrais un œil pour croiser le regard de Madame Roland, son visage était très expressif et avec plein de rides, je trouvais que cela lui faisait des sourires en plus. Elle avait toujours été là pour moi. Ma tête retomba sur la vitre froide de la voiture, je pouvais continuer à ne plus penser.

*

Madame Roland aussi avait été très affectée par la disparition de Papi. Très vite, elle proposa de s'occuper de moi ce qu'elle avait fait ponctuellement. J'ai longtemps cru qu'elle avait une histoire avec Papi. Je croyais voir des indices qui évoquaient leur liaison secrète : Madame Roland avait un bijou similaire à celui de Papi, une drôle de bague noire, un simple anneau, mais avec des éclats intenses. Elle me faisait penser à une pierre de volcan. Une année, on était allés à Vulcania et en souvenir j'avais ramené une boite compartimentée où chaque case contenait une pierre aux caractéristiques singulières. J'avais évoqué le sujet de la bague une seule fois: Papi m'avait dit que dans le temps il y avait un

artisan dans le fond de la vallée qui confectionnait des bijoux de toutes sortes et qu'un ami lui avait acheté la bague. Madame Roland avait dû s'y rendre aussi. Ici, ceux d'une même génération se suivaient dans leurs itinéraires et finissaient par étrangement se ressembler.

*

Concernant Madame Roland, Papi ne m'a jamais raconté plus que ce que j'avais deviné d'elle : une enfant du pays, une vieille fille jamais mariée qui avait son père enterré là qu'elle visitait souvent puisqu'il reposait dans le petit cimetière du village. Il m'est arrivé de l'accompagner pour entretenir sa tombe. Je jouais aux petites voitures pendant qu'elle entretenait le lieu. On ne parlait pas beaucoup elle et moi, elle était du genre discrète, un peu comme Papi, ça leur faisait encore un point commun pour étayer ma théorie de leur histoire d'amour.

*

La maison à la mère Roland était au cœur du village, ce n'était pas très loin d'un des rares arrêts pour le ramassage scolaire. À partir de 8 ans, j'y descendais à travers bois et ça représentait plusieurs kilomètres que je parcourais par tous les temps. Je passais le temps chez elle en attendant Papi. Son intérieur ressemblait à tous ceux que je fréquentais: certains d'ici auraient dit *vieillot* ou *rustique*, je préférais le terme *montagnard* qui pour moi est resté plein de saveurs. C'était une maison de pierres sur lequel courrait un peu de vigne vierge, une ancienne demeure de paysans, basse de plafond avec des solives très noires. Je ne sortais jamais de la grande pièce: un sol en béton avec de grandes lézardes par endroits, deux fauteuils en tissus, un grand buffet couvert de photos, c'était mon univers pour quelques heures. Je ne m'ennuyais pas, en grande partie grâce *aux boites à secrets* de madame Roland. Elle en possédait toute une série, en apparence de simples coffrets en bois, mais en réalité des casse-têtes plus ou moins compliqués qui révélaient des compartiments secrets qu'on n'ouvrait pas sans méthode. Elles les créaient elle-même, son père avait travaillé dans une scierie et lui avait fourni des

chutes de bois pour cent ans. Elle m'en faisait souvent démonstration de ses boites, j'ouvrais de grands yeux en la voyant manipuler les mécanismes cachés avec dextérité.

— À ton tour ! me disait-elle avec malice.

Elle avait tout remis en place, l'ampleur de la tâche m'écrasait déjà. J'inspectais la boite pendant des heures pensant davantage à de la magie qu'à autre chose. Madame Roland ne me laissait jamais trop longtemps avant de me venir en aide ; si toutefois elle estimait que j'avais suffisamment cherché. Elle et Papi étaient d'une génération qui valorisait l'effort et savait le récompenser : j'avais reçu une des boites en cadeau que j'ai conservée.

Je suis allé chez Madame Roland jusqu'au début du collège, à la fin, elle m'a trouvé suffisamment mature pour que je reçoive la clé de la porte de devant chez elle. Madame Roland pouvait vaquer à ses occupations, je m'occupais autrement après l'époque des boites. Depuis que j'avais vu un ordinateur, j'étais resté fasciné par cette étrange machine. Alexandre, un copain du coin, était

devenu très populaire cette année pour être l'heureux propriétaire d'un de ces engins. Dessus, il y avait des jeux, mais aussi des photos de femmes à poil, ça m'a ouvert des horizons. J'ai découvert la programmation et le hacking, avec Alexandre, on se vantait d'avoir pénétré des systèmes informatiques qui n'étaient pas sécurisés comme maintenant. On explorait, on était curieux, on répétait avec emphase des bouts d'un article qu'on avait lu une fois sur le net. *Le manifeste du hacker*, on voulait être ce genre de héros de l'ombre, ce bidouilleur brillant à qui aucune machine ne résiste. Le soir, sachant que Papi n'aurait jamais accepté une telle concession à la modernité, je m'entrainais à coder en faisant des algorithmes sur des feuilles de papier. Les activités extérieures m'intéressèrent moins, ce fut un sujet de crispation entre nous. Je n'ai jamais été manuel comparé à Papi, pire, j'étais plutôt maladroit et pour m'embêter il m'appelait *moignon*. Rien n'y faisait, et ce n'est pas faute d'avoir donné de ma personne pour la vie du gîte. Papi ne nourrissait pas de bouches inutiles et très tôt je dus lui apporter de l'aide que ce soit pour la cuisine ou du bucheronnage sur nos quelques hectares de terre. Il faisait

attention à tout, sans être pingre, il n'était pas dépensier par *tradition auvergnate*, m'étais-je imaginé. Si les clients faisaient trop bombance au gîte, ils recevaient une petite croix en face de leur nom dans son registre de comptes que Papi tenait scrupuleusement. La croix indiquait un dépassement et un surplus sur la note finale. Les ripailleurs n'avaient qu'à bien se tenir.

Chez Madame Roland, je restais sage, je n'en profitais pas pour fouiner : le petit carré du salon me tenait toujours par des barrières invisibles. Papi arrivait vers 19h. Des fois, il me faisait grimper sur son tracteur et je remontais la route en tremblotant. Avant 10 ans, je pouvais encore dire que plus tard je voulais être comme lui. Maintenant je ne suis plus sûr de ce que je veux.

*

L'enquête ouverte pour la disparition de Papi avait été refermée après quelques années. Papi n'avait presque que moi comme famille. J'ai hérité de ses biens. L'année qui a suivi, j'ai obtenu mon émancipation. J'avais tout juste 16 ans. J'ai tiré un trait sur là-haut et ma vie dans les

montagnes. C'était l'occasion pour moi d'un nouveau départ, pour me réinventer. Je laissais les monts derrière moi qui m'étaient toujours apparus comme des modèles de stoïcisme, là où se cachent les dieux millénaires pleins de sagesse. Là-haut, j'avais appris le travail à la dure et une façon de ne pas trop s'émouvoir des évènements tragiques qui collaient à ma vie.

Machinalement, j'attrape une feuille qui traine : c'est mon attestation de réussite de l'année, celle qui me donne le droit de passer à l'étape suivante. Il y a un mois de ça, quand on fêtait tous les jours notre réussite avec les copains, j'étais fier de ce bout de papier, maintenant il me fait penser à un ticket de caisse quand on se gave sans réfléchir aux conséquences.

Sur l'intitulé de mon diplôme, il y aura écrit *marketing digital*. Papi, qui ne parlait pas un mot d'anglais, ce serait demandé d'une, ce que ça veut dire, et de deux, à quoi ça sert. Si ça sert à quelque chose. Je ne suis plus sûr de rien alors que tout devient possible et que je n'ai pas ménagé mes efforts toutes ces années. L'avenir s'avance et mon passé lui dispute le temps comme deux chiens qui se bagarrent et qui tirent sur le même os. Je crains d'être

resté un montagnard, un péquenot, un paysan que je ne sois pas taillé pour la suite. À l'école, il y avait surtout des riches, Vichy n'était pas loin, je ne voulais pas savoir comment leur famille avait ramassé de l'argent.

Parmi mes condisciples, on comptait surtout des *fils et filles de*, des enfants de gros exploitants ou d'industriels. Des comme moi, il n'y en avait pas. À la rentrée, je me suis lié avec Mehdi, parce que je le trouvais abordable. J'en dis trop, si je dis qu'il est arabe, mais dans ma business school plutôt select, la ligne blanche était franchie avec peine. On s'est retrouvés, un peu reconnus comme deux brouillons dans la marge. Mehdi avait le visage rond, faisait moins que son âge, il se montrait toujours affable et serviable, il constituait une menace pour personne. On est devenus amis. Son père avait un commerce, lui il était écartelé entre reprendre la boutique familiale ou tracer sa voie, même si les siens semblaient plutôt fiers de son parcours qui évoquait pour eux une ascension sociale.

Avec Mehdi, on se tenait les coudes pour ne pas se faire embarquer dans de grands mouvements de foule dont on pensait qu'ils allaient nous dénaturer. On vivait l'exil

d'une façon différente, mais on restait tiraillés entre la tradition et une envie de nouveauté.

En descendant de ma montagne, j'avais quitté un monde. Il y avait un écart avec mes autres camarades que je m'imaginais incapable de combler. Les natifs de la ville étaient dans leur élément, enracinés et prêts à croitre, nourris pour réussir. Nous on était de mauvais greffons, coupés à la racine qui venaient d'ailleurs et on parlait d'autres choses. On se méfait des assos de l'école, on n'y mettait pas les pieds , seulement pour les gros évènements. On bossait énormément. J'avais des facilités, mais elles ne tinrent pas à ce niveau. La réussite scolaire, c'est un travail d'équipe et mon groupe de rattachement était clairsemé.

J'avais gardé un souvenir mitigé du week-end d'intégration que j'ai vécu comme un choc des cultures: une soirée, jusqu'à longtemps, c'était Papi guilleret qui avait fini sa journée de labeur et me proposait de tremper mes lèvres dans son verre de prune: ce jour-là, ce fut très différent, j'avais devant moi de l'alcool qui n'était pas du vin ou de la gnôle et des filles inconnues qui n'étaient pas *filles de ou sœur de*.

Je m'adaptais vite, jusqu'à jouer les blasés en me rendant dans des centres commerciaux ou multiplexe cinématographique foulé pour la première fois depuis peu.
Dans la montagne, l'arrivée d'un MacDo à Ambert avait constitué un évènement pour les ados du coin. Papi pestait contre la malbouffe et les Américains, mais en insistant beaucoup, il consentit à m'y emmener pour mes 11 ans. Il avait râlé tout le long et à la fin, en plus des emballages plastiques, il avait plongé son plateau dans la poubelle près de la sortie. Je lui en avais fait la remarque :

— Je ne sais pas moi, tout est à jeter ici.

C'était bien quand même. À mes débuts ici, j'enchainais les maladresses, j'avais l'impression de sortir d'une grotte. Pour certains, il n'y a pas plus risible que le nouveau qui veut se mettre à la page. Ici, j'avais appris qu'on pouvait être fier pour pas grand-chose. Je m'efforçais de gommer mon air campagnard que j'imaginais criant et détestable pour les autres. J'en avais marre d'être celui qui ne sait

rien et à qui on doit tout expliquer. Mes savoirs pratiques : couper l'herbe à la faux, traire les vaches… étaient relégués au rang de reliques inutiles. Devant la glace, je m'entrainais à gommer mon accent et j'espérais pouvoir faire quelque chose pour mes larges épaules qui trahissait à mes yeux trop de ma rusticité. J'ai toujours trouvé les physiques longilignes plus sophistiqués et plus beaux. En plus de me dégrossir, j'ai compris que ma transformation passerait aussi par la perte de mon innocence. Dans mes débuts à la ville, j'ai beaucoup œuvré pour cette noble mission devenue indispensable qui visait à me débarrasser de mon encombrant pucelage. Ça a fini par arriver à la fin d'une soirée où je buvais beaucoup trop. La fille était vilaine, mais rassurante. J'ai eu peur de lui donner mon corps, que cette intimité sexuelle lui dévoile mes tares inavouables. Avant nos ébats, je pensais qu'à une chose: mes mauvaises odeurs, j'ai insisté pour prendre une douche dans sa chambre des fois que je dégage encore un petit fumet de cheminée. On ne s'est pas reparlé ensuite, je n'ai jamais su comment elle s'appelait. Avec le temps, j'ai fini par la considérer comme une bienfaitrice, ou une sorte de déesse sans nom,

je garde pour elle un culte discret qu'on doit aux divinités primordiales. Après, j'avais plus le temps pour les filles, ce fut mon excuse pour ne pas m'avouer que je n'étais pas doué avec et que j'avais eu une opportunité qui ne reviendrait pas de sitôt.

Je travaillais dur et ça devait se faire sans distractions, je renvoyais les cabrioles et les excès en tout genre pour plus tard après mon diplôme, comme ces fanatiques qui pensent à un paradis dans une autre vie.

Le WE d'intégration, je n'avais pas eu le choix que d'y participer, je cultivais l'ambiguïté sociale, je n'aimais pas ceux qui ne m'aimaient pas, mais pas au point de les détester et risquer un rejet plus manifeste. La sortie s'était faite dans un grand camping où un immense chapiteau avait été planté en son centre. L'évènement avait été pensé autour du thème des olympiades, mais les heures passant, les seules compétitions se réduisirent à qui tiendrait mieux ses doses massives d'alcool. Avant la nuit, plusieurs de nos camarades étaient tombés ivres morts dans des endroits improbables. Il fallait faire attention à là où on marchait et le camping prenait des airs de fête foraine hantée où mes camarades bien imbibés laissaient

parler leur monstre. J'étais resté auprès des membres de mon équipe espérant qu'on ait créé suffisamment de lien durant nos jeux pour qu'ils ne m'abandonnent pas. On a squatté une grande tente, on était assis sur le sol, comme un groupe d'Indiens prêts à communier. La bouteille remplaçait le calumet. À côté de moi, il y en avait un type assez déluré qui mettait l'animation. Je le trouvais cool avec son look d'intello foutraque, sa chemise blanche et ses cheveux bouclés. Il semblait décider à choquer l'assistance : il raconta le pire de sa vie avec un ton qui n'évoquait pas plus que l'anecdote sulfureuse. Il n'avait pas beaucoup de pudeur et aurait aimé qu'il en soit pareil pour chacun d'entre nous. Il voulait tout savoir. Il se comporta avec moi comme un étudiant en socio qu'aurait trouvé son cas le plus intéressant. Ce n'était pas totalement malveillant, juste un peu agaçant et j'avais rejoint ce groupe dans l'espoir de m'y diluer.

— Tu vivais dans la montagne avec ton grand-père ?

Il avait ce tic, il jetait ses cheveux en arrière pour dégager une mèche qui retombait devant ses yeux.

Il m'avait un peu affiché et probablement monté le ton en conscience.

— Comme Heidi ! avait lancé un autre.

Les rires fusèrent. C'est ainsi que j'échouai dans la seule quête qui m'importait : ne pas me faire remarquer. Pour le reste de ma vie, cela valida l'idée qu'on attire toujours ce qu'on craint le plus.

— Et tes parents ? reprit-il une fois les autres calmés.
— Ils sont morts.

Son enquête s'arrêta sur ce qui était comme un mur que je lui aurais jeté en pleine face.
L'ambiance retomba, mais ce fut comme un trou d'eau que la prochaine vague festive referma.
J'avais trop parlé, même l'alcool que je bus ce soir-là, ne me permit pas d'oublier cette scène humiliante. J'eus l'impression d'être étiqueté pour le reste de l'année, même

si la suite me força à reconnaitre que mon cas n'intéressait pas même à titre d'anecdote.

*

Je jette un regard à la fenêtre : la rue au pied de mon immeuble est vide, cela me donne l'impression que la ville est désertée et que j'ai loupé un évènement d'exception. Mon rapport aux gens : je n'en veux pas trop, juste quand j'ai en cruellement besoin pour animer mon monde. Dans le lointain, je devine la chaine des Puys. Je n'avais jamais réalisé qu'on les distinguait si bien d'ici. À ce moment précis, les montagnes m'évoquent une issue, même si elle pourrait signifier pour moi une régression. *Revoir là-haut*, l'idée fait son chemin. C'est peut-être ce qui me manque et me bloque. Je pourrai y retourner pour en finir avec mes origines, solder les restes de ma jeunesse. Au-delà du pèlerinage nostalgique, il fait toujours moins chaud à l'ombre des sapins, je serai idiot de rester cuire ici.

Chapitre 2

J'ai un côté impulsif, il me faut moins de 10 minutes pour partir. Je suis rapidement sur l'autoroute. Les montagnes se dévoilent, avant, elles étaient justes des géants lointains retirés du monde des hommes qu'ils respectent, mais auxquels ils ne croient plus beaucoup. Je passe non loin de Thiers, une des rares villes qui rayonne au-delà de la région. Les gens connaissent pour la fabrication des couteaux. J'ai visité une fois les ateliers avec Papi. J'ai été aussi fasciné que si j'avais visité les forges de Vulcain. Je me souviens de cet émouleur au travail dans une reconstruction à l'ancienne. Allongé sur le ventre, il aiguisait les lames sur une meule tournant en continu, les étincelles jaillissaient, un chien placide lui réchauffait les jambes et semblait ne s'émouvoir de rien. Depuis cette visite, je ne vois plus les couteaux comme des outils, mais plus comme des artefacts qu'on forge dans des flammes éternelles. J'avais reçu de Papi un petit couteau dont la lame pouvait se plier dans son manche en bois. D'un coup, je me sentais investi d'un nouveau pouvoir et il ne me quittait plus lors de mes crapahutages

en forêt. Une légende tenace évoquait un trésor perdu dans les parages, je crois que j'ai inspecté chaque centimètre carré de notre propriété. Le couteau m'aurait permis de me défendre contre les spectres qui gardaient l'endroit. J'avais vu le premier Indiana Jones en VHS, mon imagination et mes rêves d'exploration et d'aventures tournaient à plein. Une fois rentré au gîte, j'imitais Papi à table. Mon grand-père avait un unique couteau qu'il utilisait à tous les repas, ce qu'il faisait avec, c'était biblique : trancher un saucisson, le partager, couper une grosse boule de pain, y ajouter une large tranche de fromage et le fermer en fin de repas après avoir essuyé la lame sur son pull troué. C'est difficile de se détacher d'images aussi fortes, elles emplissent le fond de ma conscience et j'ai l'impression de trahir mes premières sensations d'enfant par mes conduites d'adulte sans consistance. Avant, j'étais authentique.

Je grimpe dans la montagne, quelque chose se libère en moi et je me remplis d'un autre air. Je traverse des villes avec et sans importance. Une de ces villes constitue le dernier rempart de la montagne, c'est là qu'on venait avec Papi quand on voulait du pas ordinaire. Les autres villes

que je passe sont insignifiantes et existent juste pour être traversées, sauf une. Celle-ci se trouve au fond d'un vallon alors que mon ascension a déjà commencé. Pour Papi, il n'y avait qu'en vivant à une certaine altitude qu'on devenait respectable. Cette ville avait un gout de fin du monde pour moi, je n'étais jamais allé au-delà pendant plus de dix ans. Elle est tellement enclavée que tout y coule, elle vient faire barrage pour que les histoires de la montagne ne viennent pas importuner les citadins. Aux mauvais jours, elle pourrait passer pour complètement sinistre.

Dans un virage, devant deux bicoques improbables, il y a un vieux monsieur en bleu de travail qui me regarde passer. Je vois plus beaucoup de ses dents lorsqu'il me sourit. On dirait un fou, puisqu' il a l'air des bienheureux. C'est vrai que j'ai pensé à Papi, comme s'il hantait encore le lieu et je chasse cette image de ma tête. Ça monte plus dur. Dans les virages il y a maintenant des parapets en pierre couverts de mousses. Je me demande pourquoi que dans les virages ? Comme si personne ne s'était jamais planté en ligne droite. Quand la forêt s'écarte, le panorama sur le fond de la vallée est

impressionnant sans être vertigineux.

Je vais direct à la maison, elle est isolée à la sortie d'un village qui est lui-même perdu, c'est comme traverser les cercles d'un enfer fait de désolation. Vaudrières, je n'ai jamais su comment on nommait les gens du coin, même pour les villageois, on pouvait passer pour être d'une autre espèce, nous autres qui vivions plus en hauteur, presque à proximité du col qui était enneigé et quasi impraticable plusieurs mois dans l'année. Ce village était au centre du décor de mon enfance, une base arrière autant qu'un pilier. Quand j'ai parlé de Vaudrières à Medhi, il ne connaissait pas, même pas de nom, ce fut une sensation étrange que quelqu'un de si proche puisse ignorer ce qui avait été fondamental pour moi. Après le panneau de fin d'agglomération, dès le premier virage en lacet qui permet d'accéder à la pente devenue trop raide, il y a une statue au bord de la route. La tentation est trop forte de m'y arrêter. Je prends une photo. Je ne veux pas oublier à quel point j'étais un gamin idiot. La statue a une histoire. Quand j'étais petit, Papi passait toujours devant et récitait quelques paroles qui ressemblaient à une prière :

« La statue est toujours à la même place, Eugène Sue me regarde... », disait-il . J'ai longtemps pensé qu'Eugène Sue était un Saint comme de ceux qu'on citait encore dans les fêtes de village. Pendant des années, pour m'assurer de bonnes notes ou espérer les faveurs d'une fille, je priais dans ma tête Saint-Eugène en passant devant sa statue. Cette croyance a duré longtemps. Ce n'est que bien plus tard, lors d'une conversation avec un camarade de classe que la méchante vérité m'a frappé. Il m'a regardé, navré :

— Mec, c'est un écrivain.

Il avait raison et j'en ai ressenti une honte confuse. La statue était en réalité une vierge à l'enfant bien abimé par le temps, *Notre-Dame de la montagne*, disait un écriteau en métal en dessous. Papi n'avait pas de religion, plus un culte privé et quand il regardait les paysages au loin derrière chez nous, je lui trouvais une sorte de grâce. Il donnait l'impression de comprendre la nature qui l'entourait comme personne. Ça m'invitait à garder le silence : plus tard, je me plaçais au même endroit que lui

comme si j'allais apercevoir ce pont magique qui apparait qu'aux seuls élus pour les mener dans des royaumes divins.

L'hiver était rude dans le gîte de Papi et les activités manquaient : à cette période, je lisais beaucoup, avec une préférence pour la mythologie et les contes extraordinaires. Je m'installais au coin du feu, ou je me blottissais dans mon lit dans une épaisse couverture. Je n'avais pas de chambre attitrée, le dortoir n'était jamais plein, je dormais au milieu de nos hôtes dans un petit lit qui pouvait convenir qu'aux enfants. Seul Papi avait sa chambre, on y accédait par un escalier en colimaçon, comme pour la plus haute tour d'un château. Son entrée se trouvait au milieu d'un couloir mal éclairé, c'était un lieu de fantasmes pour moi et j'attendais que Papi soit absent pour y faire des raids discrets. Dans le dortoir, tout le monde profitait de ses ronflements qui semblaient faire trembler les planches de bois mal ajustées qui séparaient le dortoir de la salle commune.

*

Je repars vite après avoir fait ma photo. La forêt et ses fougères pèsent de toute leur ombre sur la route. Sous les sapins, rien ne pousse à cause du sol qu'ils rendent acide. J'entends encore Papi me parler. Plus je me rapproche, plus j'ai la sensation de renouer avec une langue morte. J'ouvre la fenêtre pour y passer un bras, l'air est différent de celui de la ville, apprécier cette fraicheur, c'est déjà une sagesse d'initié.

Je me gare sur un coin d'herbe dans un virage. Le reste se fera à pied. C'est assez raide, je me souviens que la camionnette de Papi crachait un peu dans la montée. Il la garait au plus près de la maison pour pouvoir ravitailler sans effort en ouvrant le porte de la grange. Dedans, on stockait une impressionnante quantité de bois, et gamin, j'aimais gravir ces hautes piles. La cuisine se trouvait dans le prolongement, de là, on pouvait gagner la cave et ses garde-mangers. Je les trouvais fascinants et un peu frustrants, c'était beaucoup de nourriture à portée de regards. Je n'en ai plus jamais vu des comme ça en ville : ils ressemblaient à de grosses cabanes à oiseaux munis de filets minuscules. On mettait les fromages dedans, les fruits, ou les tartes de Papi. Dans ses tartes, Papi mettait

des cailloux, j'avais été un peu étonné avant de comprendre que c'était juste pour la préparation et éviter que la pâte ne gonfle. Papi disait qu'un gros serpent trainait dans la cave, c'était peut-être vrai, à moins qu'il ait utilisé cette ruse pour que je ne chaparde pas dedans. Plus j'avance vers le gîte, plus mes souvenirs affluent, je suis content de retrouver ces vieux camarades.

Il y a un gros 4x4 devant la maison, c'est devenu un objet de standing dans le coin et il ne faut pas croire ici qu'il y a que des écolos. Je note aussi l'arrivée d'une cabane sur nos terres. Elle a un air de tente en bois avec son toit à deux pentes couvertes de goudron. L'activité a dû reprendre et la mode est aux logements insolites. Ce qui m'apparait bizarre, c'est que la cabane est sur l'exact emplacement d'où se trouvait le vieux puits. Papi craignait toujours que je tombe dedans. Si je m'en approchais trop, c'est là que je prenais les plus grandes rousses.

De ce que je me souviens, il n'avait jamais fonctionné, alors Papi aurait mieux fait de le condamner une fois pour toutes ce trou qui comme un œil scrutait constamment le ciel. Il y avait une grille dessus, seul Papi

en avait la clé, mais je savais qu'il la cachait sous une boite dans l'entrée de son atelier. Peut-être que ma mémoire me trompe : 10 ans, c'est long. Je fais le tour de l'autre cote de la bâtisse. Il n'y a rien ici, juste le promontoire où Papi regardait la vallée. Le nouveau propriétaire est moins méticuleux et de hautes herbes me bloquent la vue.

— Je peux vous aider ?

Je sursaute et réalise d'un coup que je ne suis plus chez moi ici. La propriétaire est sur le pas de la maison et a un air mauvais que je peux comprendre. Je la dévisage trop longtemps, ce qui rend le moment plus bizarre encore : elle est belle, mais d'une beauté qui cherche à s'enlaidir, comme ces femmes de héros qui ne voudraient pas leur faire de l'ombre, sous ses breloques et ses tissus bouffants qui masquent ses formes, je la devine attirante. Malgré mes excuses, elle ne parait pas se décrisper.

— C'est privé, veuillez quitter les lieux.

Cela me fait drôle, je m'étais imaginé autre chose, mais elle a raison. J'aurais aimé jeter un œil à l'intérieur, juste pour voir les changements.

Je ne peux pas m'empêcher de lui dire qu'avant c'était ma maison ici.

— Vous étiez lié à l'ancien propriétaire ?

Je crois voir mon ticket d'entrée pour la maison et l'arrivée d'un peu plus de douceur chez elle, mais la femme n'en dira pas plus après m'avoir dévisagé quelques secondes. Elle est déjà rentrée chez elle. Le signal est clair, je dois partir. Je rejoins ma voiture un peu à contrecœur. Je ne sais pas précisément ce que je cherchais en venant ici, mais c'est plutôt raté comme come-back. Descendre la petite côte caillouteuse me remet du baume au cœur, j'aimais la descendre à toute allure gamin quand j'allais chercher le courrier. Un des cailloux dans le coin m'a valu mon premier bobo sérieux. Je me souviens d'avoir beaucoup pleuré et d'avoir scruté

avec inquiétude la boite en fer qu'avait apportée Papi des fois que dedans il y aurait des instruments de torture pour me couper ma guibole. C'était douloureux et maintenant ce souvenir est presque devenu plaisant parce qu'il parle d'un apprentissage dans un temps où tout pouvait prendre de la valeur immédiatement. Je me demande si la mère Roland est encore en vie. Ça n'aurait pas dû se passer comme ça, mais quand j'ai quitté les montagnes, j'ai perdu très vite contact avec elle alors qu'elle m'avait permis de traverser plusieurs années en amortissant mes pertes fracassantes. Je m'en veux de ne pas être venu la voir plus tôt.

*

Madame Roland ne dit rien sur ma longue absence, elle est juste contente de me voir. Elle était devant chez elle quand je suis arrivé, elle profitait du soleil et écossait des haricots sur une table en formica. Elle ne m'a pas reconnu tout de suite et m'a confondu avec un de ces touristes sans gêne qui confondent le village avec un musée ouvert et qui ont l'audace de faire leur demi-tour jusque devant chez elle. Mon arrivée la trouble un peu, elle répète que

c'est une sacrée surprise. Rapidement elle retrouve ses réflexes d'hôte : elle m'offre un jus d'orange, on dirait la même marque que celui qu'elle me servait jadis au gouter. L'espace d'un instant, j'ai l'impression que rien n'a changé et que j'ai toujours 10 ans. La réalité me rattrape, on cause comme des adultes.

— Je ne pensais pas que tu reviendrais, me dit-elle

— Pourquoi ?

Elle me regarde incrédule.

— Tu as ta vie en bas, tu dois être un jeune homme bien occupé, il n'y a que de vieux croutons ici.

Je ne sens aucune forme de nostalgie dans ses paroles, juste un constat amusé et lucide.

— Tu as quel âge maintenant ?

Je réponds et elle semble perplexe face à ce coquin de

temps qui ne fait que passer. C'est étonnant, de son côté, je dirais qu'elle n'a pas trop bougé, à croire qu'il n'y a pas de nuances de vieux. Je lui parle de mes études, elle s'intéresse, mais je sens qu'il s'agit là d'un préambule pour l'inévitable. Le sujet de Papi se profile. C'est normal, c'est ce qui nous lie toujours. On prend des précautions, on tergiverse encore un peu, parce que la suite de la conversation pourrait être éprouvante.

Cela me fait drôle quand elle l'appelle Jean, alors que pour moi il n'a toujours été que Papi. Jean, c'était aussi le prénom de son propre père. J'imagine un défilé d'hommes, mes ancêtres, d'une même engeance qui serait des êtres forts, besogneux et ordinaires. La représentation que je m'en fais ressemble à cette frise que j'avais vue en classe représentant l'évolution de l'Homme. Je suis le dernier de ma race, en bout de chaine, portant sur les épaules un lourd héritage. Je me croyais spéciale, alors je pensais pouvoir faire un pas de côté sans que mon édifice généalogique ne s'écroule, mais Papi est resté à jamais mon Atlas. Un silence s'installe, Madame Roland ose autre chose :

— Et ta mère ?

Je lui en veux pour cette question, mais ça a sa part d'ambivalence, je pourrai la remercier aussi. Il n'y a plus personne pour m'en parler de maman. Revenir sur la Montagne, c'était prendre le risque de réouvrir mes vieux dossiers, je les ai dits archivés, alors qu'ils n'étaient que planqués.

— Toujours à Saint-Didier, dis-je.

C'est juste quelques mots, mais ils agissent sur moi comme une ouverture sans clé. C'est un peu brutal ce crochetage de mes parties dissimulées. En bas, j'ai dit à tous que mes parents étaient morts, mais ce n'était pas vrai, c'était plus une façon de me représenter une réalité indigeste. Maman est dans un institut psychiatrique depuis presque vingt ans désormais, elle occupe l'aile Esquirol, qui selon la répartition des lieux, accueille les malades chroniques, les incurables sans dangerosité. Sa maladie lui est tombée dessus alors qu'elle avait à peine 30 ans. Les médecins ont évoqué une forme de catatonie

généralisée, mais le cas de Maman les a toujours laissés perplexes. Un choc psychique ou physique intense aurait pu la laisser dans cet état. On n'a jamais su. C'est la fatalité et on ne peut rien y faire. Peut-être qu'elle retrouvera la conscience un jour et ça lui fera comme sortir d'un long sommeil.

Papi m'a toujours impressionné lorsqu'il parlait des volcans d'Auvergne.

— Ils ne pourront jamais se réveiller, lui avais-je demandé.
— Si, à n'importe quel moment.
— Et ce n’est pas dangereux de vivre ici ?
— Peut-être, mais que veux-tu qu'on y fasse ?

Papi ne m'avait jamais caché les prises de risques inhérentes à la vie et à quel point notre maitrise du monde est illusoire. Maman était devenue mon volcan endormi, à ce stade, et après tout ce temps, son réveil aurait été plus une crainte qu'autre chose. On n'a jamais assisté au moindre signe d'amélioration la concernant, de

toute façon, j'avais 4 ans et je n’ai aucun souvenir d'elle avant sa maladie.

Quand on allait la voir, j'étais davantage triste pour Papi qui paraissait très affecté. Son émotion, je la devinais puisqu'il n'en montrait rien. Il devenait un peu plus bavard, c'était subtil. Je trainais des pieds, je vivais les visites à ma mère comme des corvées, c'est que plus tard que j'en fis des missions et que je me persuadais que je devais faire quelque chose pour elle. Papi n'aimait pas mon attitude. Un jour que j'étais plutôt infect, Papi est sorti de ses gonds :

— Tu as le droit de t'emmerder, mais avec respect, avait-il tonné.

J'ai plus moufeté après ce recadrage musclé. La mémoire, c'est curieux, dans mon souvenir, il m'attrape d'une seule main en me saisissant par ma doudoune, il me soulève du sol malgré mes 10 ans et mes 36 kilos. Je pense que j'invente un peu, il ne pouvait pas être si fort.

La dernière fois que je suis allé voir Maman, ça remonte à 2 ans. Je suis toujours un peu abattu quand je sors de sa chambre. Je la retrouve dans des endroits différents à

chacune de mes visites, mais elle reste toujours dans son fauteuil. Son regard est vide et son visage sans expression. Quand il fait beau, les infirmiers la placent devant la fenêtre. On suppose que ça lui fait du bien. Elle ne parle pas, n'exprime rien, on suppose beaucoup. Après la disparition de Papi, j'ai mis du temps à revenir seul. C'était obscur ce qui me rattachait à elle sans ce maillon fort qu'était pour moi cet homme. Ce mot mystérieux de *mère* qui a un grand pouvoir évocateur sonnait un peu creux à mes oreilles dans le monde réel. J'ai eu des moments difficiles, l'envie de me raccrocher à quelqu'un, mais cela ne pouvait pas être cette femme. Je ne sais pas si les miracles existent, mais l'institut se trouvait dans un ancien monastère. J'ai tenté là-bas des prières un peu bricolées pour faire revenir Maman, c'est surtout parce que j'étais déprimé. Je m'asseyais sous la galerie à colonnes qui délimitait un joli jardin. C'était un lieu apaisant. Je ne fréquentais pas les églises, ce lieu, fut l'un des rares où j'ai eu le sentiment d'approcher le divin. C'est là que j'avais fait la connaissance du Docteur Simon. Je le connaissais un peu, il suivait Maman, on avait déjà échangé deux, trois fois. Il était très doux,

affichait un air discret et intelligent, portait les cheveux très courts sans que ça le rende plus viril.
Me voyant en si piteux état, il avait voulu me réconforter un peu :
— C'est bien que veniez.
— Même si ça ne sert à rien ?

J'étais d'une méchante humeur et il l'a tout de suite vu.
— Oh, il ne faut pas désespérer, on ne sait pas tout.

J'ai bien aimé cet aveu d'humilité de la part d'un médecin. Je sais qu'il est dévoué et qu'il fait son maximum. Lors d'un échange plus formel, il m'avait dit être particulièrement attentif au cas de Maman qui constituait une singularité. Dans la région, on ne comptait que 2 cas comme elle et le deuxième remontait aux années 1930.
En quittant le Docteur Simon ce jour-là, je m'étais dit que je ne reviendrais plus, que c'était plus mon problème, mais je savais que je rappliquerais dès que mon moral baisserait un peu. Ma famille restait ma maigre pitance. Concernant Papa, pour ce que j'ai compris, il s'est embrouillé avec Papi avant de quitter Maman. Il

supportait plus la vie dans les montagnes et Maman voulait rester. Sans parents, ça été plus facile pour moi de me réinventer, je n'avais plus besoin de composer avec un antique héritage, croyais-je.

*

Après une heure chez Madame Roland, je tranche dans un silence et annonce mon départ. J'essaie de jouer les durs, des fois que ce soit le cœur de Madame Roland qui lâche, mais le mien n'est pas en forme. Au contraire, elle reste bien droite devant sa maison et me sourit, elle reste ce mystérieux phare qui a éclairé une partie de ma vie. Elle a peu demandé, j'aurais dû lui donner plus.

Je manque de me faire mettre dans le ravin en me faisant doubler par une grosse voiture, on roule vite dans la région. Je n'avais pas passé le permis ici, je l'ai eu en ville et ma conduite dénote, les voitures derrière moi me font comprendre que je me traine. Ce serait idiot de redescendre maintenant, je n'ai pas fini mon inspection, je veux m'assurer que tout est en place ici et que mon

passé n’a plus besoin de moi.

Je regarde le grand ciel d'été qui est magnifique dans son habit bleu boutonné de quelques nuages. Si c'est un pèlerinage, il y a bien un dernier lieu que j'aimerais revoir avant de partir définitivement.

En redescendant, il y a une baignade, on ne disait pas *la rivière* ou *le lac*, juste *la baignade*, c’était compréhensible pour tous les jeunes du coin, c'était un peu comme notre piscine. Je m'engage dans un virage et franchis un pont.

Au fil du temps, le site a été aménagé, on s'y retrouvait pour les vacances, pour voir des filles dénudées, les lutiner un peu pour les plus chanceux entre deux gorges de bière.

Le lieu a changé : il y a un snack et un minigolf. L'entrée est payante, ça me fait râler, je suis un gars du coin, tout devrait m'être offert. Le tourisme vert a gagné la région est tout est bon pour être monnayé. Devant la cabane des sauveteurs, un drapeau vert indique qu’il est autorisé d’aller dans l’eau aujourd'hui. Des vacanciers barbotent dans un carré délimité par des bouées.

Je m'assois dans un coin ombragé. J’observe, un frimeur

s’est éloigné et n’est plus que tête d’aiguille sur cette toile immense, plus près de moi, un gros balèze en slip noir balance ses enfants à l'eau comme s’il était un catcheur surpuissant. Ça ne me plait pas. Ces images de touristes squatteurs viennent dénaturer mes souvenirs, je vis cela comme une atteinte à mon idéal. Je peine à retrouver mes odeurs familières qui m'évoquent les premiers amours et les secrets. Je n’aurais pas dû venir, si c'est pour gâcher mon monde ancien avec des réalités plus crues. Je reste une heure ou deux, je ferme les écoutilles, je me balade dans ma tête à la recherche du temps d'avant et de son cocon immaculé.

Je crois m'être assoupi. Le temps change vite, il suffit que le soleil descende un peu et je me retrouve dans le fond d'un bocal à cafarder. Le papa catcheur est parti. Il reste plus grand monde dans l'eau. Dans un coin, des amoureux s'enlacent. Je regagne ma voiture. J'ai comme un anneau qui me comprime le ventre, il se dissipera lors de ma descente sur la plaine. La ville qui commence à se dévoiler est attirante et pleine de promesses d'évolution, je laisse derrière moi les vénérables gardiens du temps pour qui rien ne change. Mon voyage fut un coup d'épée

dans l'eau, ma mémoire s'agite, mais mes trésors sont maintenant trop profonds pour être atteints.

Chapitre 3

Madame Roland était en train de fermer ses fenêtres. Elle venait d'arroser ses fleurs. Elle en avait en quantité : pétunias, géraniums, œillets... elles poussaient dans des jardinières au pied des murs de la maison sur un petit bout de terrasse qui venait mordre la route toute proche. Madame Roland prenait particulièrement soin d'une fleur aux pétales bleutés, elle l'exposait que le soir pour lui éviter les trop fortes chaleurs de la journée. C'était la rose d'Amélie. Malgré les années, ses couleurs ne se détérioraient pas. La plante faisait l'admiration de ses visiteurs qui la jugeaient exotique. Madame Roland disait toujours qu'un ami botaniste lui avait offert et qu'elle en ignorait l'espèce. Elle pensait souvent à la petite Amélie qui n'avait pas pris une ride dans sa mémoire, la plante avait été son cadeau, Madame Roland en avait fait un symbole, cela faisait longtemps qu'elle s'en occupait. Madame Roland arrosa la fleur en faisant attention à ne pas renverser, ses mains tremblaient un peu. Elle avait la santé, ça ne pouvait être que l'émotion. La visite de Mathias l'avait troublé, il était un adulte désormais et du

peu qu'elle en avait vu, il avait l'air d'une vraie tête de bois, tout comme Jean. S'il était revenu, c'est qu'il était prêt, qu'il commençait à se poser des questions. Elle aurait mieux fait de lui donner la lettre tout de suite, mais sa visite était soudaine qu'elle s'était sentie dépasser. Elle pourrait le faire revenir, on dit qu'il n'est jamais trop tard pour rattraper les choses, mais c'était une tâche bien ingrate que lui avait confiée son grand-père.

Madame Roland rentra chez elle, sa porte d'entrée resta ouverte pour faire rentrer un peu de fraicheur dans la maison. Elle jeta un œil vers les bacs à courriers transparents qui étaient empilés sur le haut d'un meuble à tiroirs. La lettre pour Mathias attendait dedans depuis 10 ans. Elle était à peine dissimulée et se mélangeait à d'autres courriers et factures. Mathias aurait pu tomber dessus mille fois quand il venait encore ici. Ce qui est trop évident, peut devenir parfois totalement invisible. Est-ce que Mathias aurait le choix ? Est-ce qu'eux-mêmes l'avaient eu ? Madame Roland songea au destin et ses rejetons qui peuvent s'avérer parfois cruelle. Elle était la dernière du groupe à occuper le terrain, le site de Genèse avait été pris, elle n'avait rien pu faire. Seule, elle

était vulnérable, quasiment une petite vieille comme tant d'autres. Une curieuse fatigue l'envahissait ce soir, il était temps de mettre le compteur de cette journée à zéro.

Madame Roland s'apprêtait à fermer sa porte d'entrée, mais un homme vint la retenir en plaçant son pied dans l'ouverture. Naïvement Madame Roland pensa à une visite amicale : Jean enfin réapparu, Mathias qui aurait oublié quelque chose… c'était sans compter sur les illogismes du monde où les choses se répètent sans cessent pour des résultats différents. L'action qui suivit se déroula en une fraction de seconde : elle fut projetée au sol, une douleur vive lui vrilla le dos. Avant qu'elle ait pu dire quelque chose, une main puissante vint recouvrir sa bouche. L'homme était très grand, affublé d'un jogging bien trop chaud pour la saison qui laissait deviner sa silhouette musclée, il portait une casquette et avait un air de machine lisse et sans âge, un concentré de puissance froide.

— C'est une jolie bague que vous avez là, dit-il.

C'était donc ça. Madame Roland avait toujours su que ça

pouvait arriver, mais cette attente trop longue avait favorisé son oubli et fait baisser sa vigilance. Si près de but, c'était dommage. L'homme fit tourner sa main pour venir couvrir également son nez et il commença à lui comprimer le visage. Une fois passé un réflexe de survie qui la poussa à tirer sur la main de son agresseur de toutes ses forces, Madame Roland se résigna. Le cocktail chimique détonnant qui précède les morts annoncées l'aida à s'extirper de la réalité en cours: l'homme avait posé sa casquette, deux petites cornes se dévoilèrent sur le haut de son front. Les pupilles de Madame Roland s'élargirent d'un coup : un démon. Cela n'avait plus d'importance. Ses dernières pensées allèrent à la fleur d'Amélie qui ne serait pas rentrée. Son agresseur ne la quittait pas des yeux, c'était hypnotique, elle eut la sensation de s'évanouir et cela la rassura que cette bascule soit indolore.

*

L'intrus se releva. Dans la pénombre, la bague de Madame Roland se mit à briller d'une lumière bleutée.

L’homme attrapa le bijou sur la main de la vieille qu’il réussit à faire glisser facilement. Il la posa à plat sur sa main pour mieux l’observer, son rayonnement était si intense qu’il dut plisser les yeux. Il fut tenté de la passer à son doigt, puis il se rappela l’avertissement de Ganaré et stoppa son geste. Il la mit dans sa poche. Quand il quitta la maison, il n'eut aucun regard pour le corps de la vieille dame allongée derrière lui, il réussit à fuir dans la nuit sans attirer l'attention.

Chapitre 4

En arrivant chez moi, la vue de ma porte mi-close m'interpelle : je la ferme toujours. J'ai un mauvais pressentiment qui se vérifie dans la minute. Je suis effaré quand je découvre mes placards ouverts, mes affaires éparpillées sur le sol entourées d'objets brisés qui n'ont pas survécu à ce déballage sauvage. Mon matelas a volé à travers la pièce. Dans le bazar, il y a ma télé et mon ordinateur qui semblent intacts. Qu'est-ce que m'ont pris les voleurs ? L'angoisse monte en moi comme des chevaux de course : il n'y a pas pire effraction que celle où on ignore ce qui a été pris. Je marche dans la pièce avec l'attitude grave d'un guerrier qui recherche les cadavres de ses frères d'armes morts au combat. En panique, je vais pour toquer aux portes voisines, mais tout le monde est en vacances. Je repense avec amertume à cette affichette de la ville que j'ai jeté qui alertait sur la recrudescence des cambriolages dans le secteur. Je reste dans le couloir. Je suis choqué et je n'ose plus rentrer. Je finis par appeler la gendarmerie. Contre toute attente, ils se déplacent et je tue le temps sur mon téléphone le

temps qu'ils arrivent. J'écris à Medhi, je veux absolument raconter mes mésaventures à quelqu'un. Deux gendarmes arrivent, les constations vont vite : ma porte a été forcée et on voit encore des marques dans le chambranle.
Le flic qu'est un peu rondouillard doit avoir guère plus que mon âge, l'autre plus âgé se montre paternaliste et assume une pointe de condescendance.

— Vous devriez appeler votre assurance et faire venir un serrurier, me dit-il.

J'imagine qu'il veut m'aider. Mon intérêt va à son collègue, j'ai envie de le voir comme un jumeau à moi qui aurait tourné autrement. Il a l'air un peu rustaud et est du genre pas bavard. Il me rappelle un garçon au physique ingrat qui comme les filles pas jolies avait juste besoin d'un peu de couleurs ; il a bon cœur *le moignon*, disait-on de moi et ça réhaussait l'image que je me faisais de ma personne. Je ne suis pas très beau, c'est encore tolérable pour un homme, l'uniforme m'aurait apporté mon charisme manquant.

Protéger et servir, j'aurais pu devenir flic en descendant

à la ville. Le jeune gendarme n'est pas si à l'aise quand je le regarde, on échange quelques banalités, puis un silence s'installe alors que son collègue a quitté la pièce pour recevoir un appel qui semble important. Il revient, il a encore son téléphone en main qu'il remet dans sa poche.

— Les plaintes s'accumulent en ce moment, venez demain pour votre dépôt.

C'est noté, je passerai. Ils me saluent et ils partent.

*

Je me sens comme étourdi, je pourrai m'affaler sur mon matelas au milieu de la pièce et considérer que tout ceci est le problème d'un autre. Mehdi insiste pour que je le rejoigne, il me tire de mon déni naissant. Je cède à sa demande : un humain gentil me fera du bien pour me purger des humains méchants. Je laisse tout en état, le mal est déjà fait, je prends juste mon ordinateur dans un sac à dos.

Je retrouve Mehdi dans un bar qui jouxte le quartier de

la gare. J'ai du mal à m'ouvrir une fois face à lui. Ce regard d'un autre que je recherche tant peut parfois me paralyser. C'est idiot, puisque c'est moi qui lui aie indiqué vouloir parler. Je commande une pinte de bière en espérant qu'elle m'aide à devenir plus sociable. Medhi ne boit pas pour ce que je bois trop. Il pratique sa religion à la carte. L'autre fois, on était chez moi à glander et il s'empiffrait de chips saveur bacon. Interloqué, je lui ai désigné le paquet. Il a compris tout de suite, puis il a vu l'inscription qui n'était pourtant pas cachée.

— Je ne le savais pas, ça ne peut pas être un péché, m'a-t-il dit.

Cela ne l'a pas empêché de finir le paquet. Il compose avec la religion de ses ancêtres, ce n'est pas le plus gros affront qu'il leur fera: il est homo, le cas n'était pas prévu dans les écritures. Je ne l'ai pas su tout de suite, mais un soir où je l'avais jugé suffisamment fiable pour lui confier ma vie, il m'avait lâché cette info. Il cachait bien son jeu, et depuis, il ne se gênait plus pour commenter le cul des gars en ma présence, ça l'avait libéré.

Côté garçons, Medhi n'aimait que les bellâtres super gaulés, ça écartait le scénario gênant où il m'aurait dit craquer pour moi. C'est plus une idée que je me fais, mon imaginaire n'est pas genré du moment que je peux être aimé. Je l'ai découvert bien plus déluré que ce qu'il laissait paraitre, côté cul, il s'éclatait et les gays paraissaient moins se prendre la tête que nous autres pauvres hétéros. Il devenait souvent le fantasme exotique d'autres. Là où il galérait, c'est quand il s'agissait de dissimuler ses plans cul : ses parents, visiblement dans le déni, ne se sont jamais demandé pourquoi ses copains de classe venaient si souvent réviser à la maison et pourquoi ils étaient si beaux.

Boire sans compagnie, c'est triste, à deux, face à quelqu'un qui ne boit pas, ça prend la forme d'une noyade face à un passant impuissant qui déambule sur le quai. Je n'ai pas vraiment pris le temps de manger, je ressens vite les effets de la boisson. Je sors toute la pression accumulée en jets d'amour contrariés.

— Tu es un vrai ami, lui dis-je.

C'était plutôt une affirmation, mais il me répond comme pour une question et ça me rassure. Une heure plus tard, il m'emmènera chez lui comme une vache qu'on ramène au pré avec une baguette.

*

Je dors chez Medhi. Je suis comme un bébé et je suis à peine capable de me dessaper seul. Medhi gère, j'ai juste besoin qu'on s'occupe de moi. On est dessus de la boutique de ses parents, leur chambre est au bout du couloir, je ne sais pas ce qu'ils penseraient si ils me trouvaient là. On n'a plus tellement l'âge pour les pyjamas-party. Medhi tire un matelas de sous son lit. En face de moi, il y a des étagères où il range tous ses comics dont il est fan. Je m'endors en scrutant les couvertures de super héros où il y a des types qui ressemblent aux mecs de Mehdi.

Je m'endors, ça fait juste une courte ellipse dans la trame de ma vie. Je me réveille bien trop tôt : j'ai soif, la

tête qui pique, mal au bide, mon corps n'a pas aimé le traitement éthylique de la veille. Il n'est que 6h. Je me sens un peu coincé, je n'aime pas cette sensation. Mehdi ne m'en voudra pas : je lui envoie un message qu'il consultera tout à l'heure et je quitte la maison en catimini. Les rues sont encore vides. Je frissonne à cause d'un froid qui a réussi à me percer la peau, il me rappelle le froid piquant des montagnes, quand je me levais aussi tôt, c'était pour marcher ou courir à la fraiche, pour m'aérer le corps et l'esprit, puiser des forces nouvelles; mes marches matinales sont désormais un repli dans lequel je tente de remballer le contenu de mes mauvaises nuits. Je portais toujours des baskets blanches là-haut, Papi trouvait ça ridicule, des chaussures de sport qui servent qu'à marcher et le blanc, c'est salissant, aimait-il me rappeler. Lui, il portait des chaussures montantes au cuir épais qui permettaient d'arpenter les terrains les plus escarpés. Dans des moments de confusion aiguë de mon existence, Papi me manque encore, et j'aimerais que comme dans les films, voir son visage se projeter parmi les étoiles du ciel pour m'indiquer qu'il est encore là.

*

Fasse à mon appart saccagé, j'ai la même attitude que celui qui s'apprête à manger un truc immonde: je prends une grande inspiration et je me mets à la tâche essayant de l'engloutir d'un coup. Je me démène jusqu'à quasi 10h, puis j'appelle mon assurance. Je ne sais pas trop comment m'y prendre et que dire, je suis émancipé, mais surtout prématuré. La femme au téléphone est cool. Je suis content d'apprendre que je n'aurais rien à payer pour la porte. Cela fait au moins une bonne nouvelle. Je me suis trouvé couillon quand je lui avoue qu'on ne m'avait rien volé. C'était comme lui dire que je n'avais aucune valeur. J'ai remis mon matelas sur mon lit, j'ai dégagé le passage pour pouvoir y accéder. Je suis vanné, et je reprends ma nuit comme si cette première partie de matinée n'avait été qu'un rêve éveillé.

*

La sonnerie de mon portable me réveille. Je décroche, c'est la gendarmerie. On me demande de venir pour le début d'aprèm. Je ne pensais pas qu'ils mettraient autant de zèle pour un cambriolage. Mon premier repas de la journée est fait de tout ce qui veut bien se faire manger dans mon frigo. Je mate une série et je suis prêt à partir. En quelques stations de bus, j'y suis. La vue du commissariat m'impressionne : j'ai rarement eu l'occasion de me retrouver face à des flics.

L'accueil n'est pas du tout cordial et je ne comprends pas pourquoi. On commence à me parler de ma venue au village d'hier. On me demande de rejoindre une petite pièce où on m'interroge comme si j'étais un grand criminel. Je tombe des nues. Le flic en face de moi ne parait pas très loquace, mais la vérité tombe : Madame Roland est morte, on l'aurait assassiné chez elle.

Une voisine m'a reconnu, c'est pour ça que je suis ici. Je sais que je n'y suis pour rien, mais je panique quand même. J'arrive à dire que j'étais avec Mehdi hier. Le flic prend mes déclarations très au sérieux et je dois donner ses coordonnées. Je crois que je ne réalise pas. Au bout

d'un moment, gentil flic, que j'ai vu chez moi la veille, rentre dans la pièce. Celui qui m'interrogeait sort et je les vois discuter dehors.
Il revient rapidement vers moi avec une autre question.

— Vous avez été cambriolé hier ?

Je ne sais pas pourquoi, ma réponse l'adoucit un peu. Je redeviens une victime à ses yeux et il semble se demander si les deux évènements sont liés.

— Ce n'est pas de chance, me dit le flic.

J'apprécie peu son sens de l'euphémisme.

Après quelques minutes supplémentaires, il me laisse partir. Quand je me retrouve devant le bâtiment, j'ai l'impression d'être recraché par un monstre qui m'aurait mâchouillé longtemps. Dans le bus, je fais mine de me gratter le nez avec mon épaule pour humer mes dessous de bras : j'ai transpiré comme pas possible et j'ai l'impression de sentir.

*

De retour chez moi, je suis toujours incrédule. Je n'en reviens pas pour Madame Roland. Je sais que le flic n'avait aucune raison de me mentir, mais je veux vérifier par moi-même. C'était une amie, et mieux, quelqu'un que j'avais fini par considérer comme étant de ma famille, c'est ce que j'avais dit au commissariat. Je scrute les journaux en ligne des fois qu'ils fassent mention du meurtre.

C'est bien réel, j'ai trouvé l'article qui en parle. Ce que je vois me chamboule, j'ai même ce réflexe d'éloigner l'ordinateur de mes genoux comme si j'étais littéralement frappé par ma lecture. Il n'y a pas que le meurtre de Madame Roland qui me sonne. Dans une section à côté de l'article, il y a des liens menant à des affaires similaires qui se seraient déroulées dans le coin. J'avais cliqué sans savoir pourquoi. L'affaire est détaillée sur une demi-page, dès le début de ma lecture, je marque une pause : je connaissais ce gars.

Michel Chevaleyre, 68 ans, a été retrouvé mort au pied de ses ruches le corps couvert de piqures […] la piste accidentelle est privilégiée, mais nous continuons notre

enquête, a fait savoir le Brigadier-Chef Longvert de la brigade de Saint-Sauveur.

Je ne crois pas me tromper, c'était un ami de Papi. Il était apiculteur et Papi m'avait raconté qu'il avait quitté la région quand on avait cessé de le voir. J'étais petit, c'était peut-être pour ne pas m'effrayer. Je crois l'avoir vu que quelques fois, il était du genre sauvage et vivait à l'écart des autres maisons. On vendait du miel au gîte, une denrée qui se garde longtemps, car même des années après le départ de Michel Chevaleyre, on avait encore des pots à lui : dessus on lisait, *Michel Chevaleyre, miel de montagne toutes fleurs,* c'était tout, à peine un dessin d'insecte pollinisateur stylisé pour illustrer. Papi lui passait ses commandes et ils en profitaient pour papoter ou boire des coups. Je ne leur prêtais pas beaucoup d'attention quand j'y étais, j'étais bien trop fasciné par les grappes d'abeilles qui avaient trouvé refuge le long d'une fenêtre. Elle volait librement dans la pièce, sans que Michel s'en soucie. Il avait gardé sa tenue pour approcher les ruches, je le dévisageais comme s'il était un alien sorti d'un roman de science-fiction. Une fois, je

l’avais vu en short, il avait une longue cicatrice qui allait de sa cuisse à son genou, c’était impressionnant. J’aurais aimé qu’il m’en dise plus à ce sujet. Michel m'avait souri, il lui manquait pas mal de dents : trop de miel. Celles noircies, ça pouvait être aussi le fait de ses gitanes qu’il enchainait. Cette année-là, dans le cadre d’une semaine de prévention, j’avais réussi un kit dentaire à l’école, je ne m’étais jamais autant lavé les dents.

Je poursuis ma lecture et j’arrive au pied de l’article où il y a le nom du journaliste et sa date originale de parution avant sa version en ligne : juin 1991. Ce n’est pas une année que j’ai oublié, puisque c’est l’année de la disparition de Papi. Michel meurt et moins de 2 mois après Papi disparait : j’arrive à cette conclusion lapidaire dans ma tête, elle n’a rien de rassurant et encore moins si on rajoute le meurtre de Madame Roland. Pourquoi s’en être pris à elle ? Je visualise son assassin, il est juste une ombre et il s’en prend qu’à des personnes de ma vie. Les mystères se connectent dans ma tête, forment des constellations qui prennent l’apparence de têtes bizarres. La spirale de questions qui m’assiège me donne presque la migraine. Je crois que je suis en état de choc, c'est

comme un tremblement de terre qui réouvre des voies mentales que j'avais depuis longtemps condamné.

Mon ego enfle dans tout ce raffut, je m'imagine pouvoir résoudre ces affaires criminelles. Je me demande si toute cette agitation ne me fait pas délirer et que je fais des liens avec tout comme ces fous qui lisent les journaux et qui sont persuadés qu'on parle d'eux. Je me décolle de mon ordi définitivement, lui qui a créé un pont vers l'horreur.

*

Je vais devenir fou, c'est sûr, et avant ce soir, les voisins préviendront la police pour signaler qu'un gars à côté parle tout seul et arpente son appartement de long en large depuis des heures. La folie, je prends ça très au sérieux parce que la maladie de Maman est inconnue et que ça pourrait être héréditaire et me tomber dessus à tout moment. J'ai plein de moments dans ma vie où je crois que je déraille. J'ai l'impression que je ne pourrais plus jamais penser à autre chose que ces histoires de

meurtres et de disparitions, et que même ce soir, le sommeil me fuira parce que mon cerveau refusera de rendre les armes. Je me sens de plus en plus fatigué dans mon corps, tandis que mes neurones s'excitent de plus en plus, je vis ça comme un écartèlement et je m'attends à tout moment à exploser. Il faut que je me calme. Ma bouilloire a repris sa place sur la desserte. Je me fais une tisane, ce n'est pas la boisson qui m'apaise, c'est le symbole. Papi en buvait tous les soirs, c'était un de nos rares moments d'intimité : il était disponible pour moi, on pouvait discuter posément et échanger des idées. Le breuvage brulant me détourne de ma fusion mentale un court instant. J'ai envie de comprendre ce qui se passe, mais là je ne suis plus en état pour rien, il me faut du repos. Dans la salle de bain, j'ai une boite en plastique sous le lavabo qui contient des médicaments. Pendant mes études, on m'avait prescrit des anxiolytiques : je regarde avec perplexité les cachets prisonniers de leur emballage argenté. J'en prends 2, je me rappelle plus précisément la dose recommandée. Je reste sur mon lit à continuer ma série jusqu'au début de soirée et je m'y endors en oubliant de manger.

*

En me levant, j'ai les idées plus claires. J'ai même un peu honte de m'être emballé autant la veille. Le Docteur Simon m'avait déjà rassuré sur ce point, une bonne santé mentale, c'est avant tout le sommeil ; je pouvais arriver dans la clinique de Maman avec des gueules pas possibles.

Une nuit a suffi à faire barrage à la journée d'hier qui m'apparait lointaine. Je commence une journée ordinaire, je prends mon petit-déjeuner dans la cuisine. Le jus d'orange réveille mes papilles, mais son acidité semble aussi produire un effet chimique sur mes neurones. J'ai rêvé de Papi cette nuit. Ce n'est pas la première fois, pendant une période, c'était même plutôt récurrent. Le rêve était toujours le même : Papi n'est pas mort, il revient comme si de rien n'était avec une histoire rocambolesque pour expliquer sa disparition. Je sens une tension monter en moi, mon esprit voudrait couper ce que mon corps veut produire comme action : j'ai envie de me

replonger dans mes souvenirs de là-haut. C'était peut-être ça que j'ai manqué lors de mon trip il y a deux jours, l'important n'était pas ce qui était resté, là-haut, mais ce que j'avais ramené avec moi. Je me sens sous tension, je résiste à moi-même, c'est comme une sécurité et j'ai peur d'une nouvelle flambée démentielle, mais c'est plus fort que moi. Je me mets à la recherche d'une boite à chaussures dans laquelle j'avais mis plein d'objets difficiles à trier lorsqu'on a vidé le gîte. Je me force à agir avec lenteur pour bien me prouver que je ne suis pas reparti dans une quête obsessionnelle, mais au bout de 5 minutes, la boite devient une priorité et son image s'imprime en force dans ma tête. Papi accrochait tout un tas de choses sur une plaque en fer à l'entrée de notre maison : de vieux clichés, une addition mémorable signée par tous ses potes, un faux chèque et des aphorismes sur papier fleuri en provenance d'un des derniers moulins à papier qui ne se situait pas loin. Je sais que sur une des photos il y avait Michel, j'ai déjà entendu Papi l'appelé *le mielleux,* ça faisait encore plus vieux métier disparu. Je tiens vraiment à revoir cette photo, je ne peux pas vraiment m'expliquer pourquoi,

mais c'est important. Je laisse dérouler, j'ai l'impression de vivre un de ces rares moments de grâce intellectuelle, où le monde devient fléché et où l'on sait quoi faire. Une partie du bric-à-brac de l'entrée a atterri au fond de cette boite, je le sais. Je finis par la retrouver et je sors tout son contenu, je suis aussi nerveux que le tox qui chercherait sa came. La photo de Michel et Papi est bien dedans. Je la scrute pour voir ce que je ne peux pas voir. Une année Papi m'avait emmené au Futuroscope, dans un des pavillons qui ressemblaient à une bulle futuriste, il y avait des livres dedans *d'images magiques*, lorsqu'on les regardait suffisamment longtemps avec le bon angle, une image cachée en 3D apparaissait. Je décollais plus du stand et Papi me regardait loucher jusqu'à l'épuisement. Je ne fais pas mieux aujourd'hui. Sur la photo on voit les deux copains torses nus, ils ont une bière à la main et leur tête est protégée par un chapeau de paille tellement large qu'on dirait un sombrero. Derrière eux, c'est un paysage typique des montagnes et on devine à leurs corps luisants qu'ils viennent de s'adonner à un dur labeur. Je finis par identifier un détail, mais je m'imagine l'avoir toujours su, seulement j'avais dû l'enfermer très loin dans mon

inconscient : Michel porte la même bague que Papi. Je sens une douleur physique dans ma tête, comme un éboulement, quelque chose qui lâche d'un coup et j'imagine un peu un AVC de cette façon-là, sauf que je reste en vie. La bague est bien visible, elle est même mise en avant par un curieux effet de symétrie avec les mains des deux hommes qui se rapprochent.

Je n'ai jamais cru à son histoire d'ami qui lui avait offert son bijou. Quand Papi mentait, il avait une sorte de fossette qui lui creusait la joue. La première fois que j'ai observé cela, c'est à la mort de Prune, notre chienne épagneule. Papi m'avait dit qu'elle s'était enfuie et qu'on finirait par la retrouver, alors qu'il savait déjà qu'un ami à lui avait mis une balle dans son flanc par mégarde lors d'une de leur partie de chasse.

Je tapote la photo du doigt comme si c'était une baguette capable de l'animer. J'assimile cette nouvelle info, je reste tranquille, mais je ne peux m'empêcher de penser à ce que cela veut dire : deux morts et une disparition qui impliquent les porteurs de cette mystérieuse bague et je les connaissais tous. Tout me ramène à mon histoire, si la mort de Michel n'est pas un

accident, cela peut vouloir dire que quelque chose a commencé avec lui. Je me perds dans des hypothèses qui me torturent et j'ai bien trop peu d'éléments pour les étayer.

Chapitre 5

Monts du Forez, Les Gentianes, commune de Vaudrières, juin 1991

Michel Chevaleyre venait de boucler sa balade matinale qui le ramenait au pied de ses ruches. On devinait le toit des maisonnettes pour abeilles depuis la route qui se situait au bout de son terrain surplombant la vallée. A l'aide de son bâton de marche gravé, Michel enleva la terre un peu collante qui s'était accumulée sous la semelle de ses chaussures. La journée s'annonçait belle, il y avait encore de l'humidité dans l'air, mais bientôt le soleil serait pleinement présent pour la dissiper. Michel suivit du regard l'allée goudronnée qui menait à sa modeste demeure aménagée sur une bande de terre défiant la pente du coteau. Il ne connaissait pas de sensation plus agréable que celle du retour chez soi. Michel jeta un œil dans l'ouverture de sa boite aux lettres : il n'y avait aucun courrier. Quelque chose vint diluer sa joie matinale, comme pour répondre à son inquiétude naissante, un nuage vint assombrir les fleurs dans la prairie. Tout à

l’heure, en passant devant une pâture où le chevrier mettait ses bêtes, Michel avait noté la présence d'une Lada couleur crème dont les plaques n'étaient pas du coin, c'était peut-être ça qui l’avait rendu nerveux. Même les touristes ne venaient pas ici, il faisait partie des dernières maisons du canton, celles qui parsemaient la montagne et dont on aurait pu croire qu'elles étaient issues d'un jeté de dés hasardeux. Lorsqu'on vit seul si longtemps, les sens peuvent s'exacerber, Michel connaissait le silence, mais aussi la musique des lieux et il repérait d'autant plus facilement l'accro dans la trame des jours semblables. Sans se l’expliquer, il eut la certitude que quelque chose clochait aujourd'hui.

Non loin de la boite aux lettres, une grosse pierre carrée semblait faire office de borne pour l'entrée de son domaine. Michel s'en approcha pour venir s'accroupir devant. Il sembla lui murmurer quelque chose. Ses yeux se fermèrent un instant, et quand il les ouvrit au bout de quelques secondes, une volonté nouvelle venait de s'y loger. Pour la première fois de sa vie, il regretta d'être aussi isolé, il n'avait même pas le téléphone. Quoi qu'il se passe dans les prochaines minutes, il savait qu'il serait

seul. Il repensa aux copains et leur promesse dans la prairie. Ils avaient juré. Un serment peut devenir un serrement lorsqu'on s'en rappelle, il nous oblige d'une façon qui suspend toute autre forme de respiration individuelle. Un jour, il avait annoncé à Jean qu'il ne voulait plus entendre parler de Genèse, mais ce n'était probablement pas si simple. Michel gravit la centaine de mètres qui le séparaient de sa maison avec une forme de gravité qu'on voit seulement chez ceux qui sont persuadés de leur mort prochaine. Il avait un abri à côté qui était toujours ouvert, dedans, il bricolait et y entreposait tout ce que sa maison ne pouvait pas contenir. Il y attrapa une hachette qui lui servait à l'entretien du terrain. C'était rassurant, mais dérisoire si ce moment était celui qu'ils avaient toujours craint : des ennemis de Genèse. Il y avait des gens là-haut, ils se cachaient quelque part, ils pourraient être n'importe qui. Michel compléta pour lui-même : *ou n'importe quoi*.

Un carreau de la porte de la maison était cassé. Michel tergiversa devant la poignée à actionner. Il était encore temps de chercher de l'aide, mais alors il faudrait qu'il réfléchisse précisément à ce qu'il pourrait bien raconter. Il

n'eut pas le temps de pousser plus loin ses réflexions. Un violent coup derrière la tête l'assomma. Un homme et une femme venaient de sortir de son abri. L'homme avait choisi un marteau qui cette fois l'avait emporté sur la hache.

Michel s'était réveillé quelques minutes plus tard, la douleur était insupportable et troublait tous ses autres sens. Sa vision n'était plus nette, les sons lui paraissaient plus mats. Il y avait deux silhouettes face à lui qu'il distinguait mal. Il était installé sur sa petite table là où il passait l'hiver à étiqueter et remplir ses pots de miel. Aux taches indélébiles sur le bois venait de se mêler son propre sang. Une main puissante lui releva la tête alors qu'une nouvelle physique lui ordonnait de s'écrouler. Une femme aux cheveux blonds s'adressait à lui tout prêt de son visage. Elle tendit son bras et Michel crut qu'il allait se faire battre encore. Dans sa main, elle avait une vieille photo qu'elle agita. Michel la reconnut tout de suite, bien que rien dans cette situation appelait une telle réaction, il se mit à sourire. Un peu de sang coula sur ses lèvres. Le cliché agit comme une réserve de forces pour lui, il redevint plus lucide, mais c'était plus sa dernière

cartouche d'adrénaline qui se vidait. Il entendit la femme lui demander de lui dire tout ce qu'il savait. Michel cette fois aurait aimé rire, mais il devait lui manquer des nerfs pour. Une partie des copains étaient partis, comme des fragments de la mémoire collective en moins fragilisant déjà leur histoire. Certains jours, Michel avait réussi à se persuader que tout ceci n'était pas réel et qu'ils étaient encore tous endormis dans une prairie à rêver. Toutes ses longues années, sa seule réalité avait été son travail et ses abeilles. Près de la fenêtre, il crut en apercevoir quelques-unes qui virevoltaient.

— Laissez-moi un instant, je vais vous montrer, dit-il péniblement.

Cette coopération inattendue avait fait reculer le visage de la femme. Michel était dans un sale état et Oryx avait tapé trop fort, ils le laissèrent redresser la tête appuyant ses coudes sur la table. Michel utilisa toutes les forces qui lui restaient : il envoya la chaise dans le ventre de l'homme derrière lui et se leva à toute vitesse pour

contourner la table en tentant d'échapper à la femme. Il voulut propulser le meuble sur elle, mais il ne réussit qu'à se déstabiliser dans sa course. Courbé, il passa la porte avec une main derrière la nuque, l'action le vidait davantage de son sang. Il n'avait réussi qu'à produire qu'un maigre effet de surprise, l'homme et la femme se remirent sans mal, ils le regardèrent fuir, plus perplexes qu'autre chose. Le corps de Michel était en train de se dérégler, il ne maitrisait plus ses jambes, ses organes internes semblaient glisser en lui, du sang lui remplissait la bouche, il eut la sensation de n'être plus qu'une énorme poche prête à éclater. Arrivé près de ses ruches, il en renversa deux. Les insectes effrayés se mirent à l'attaquer en masse. Les abeilles ne reconnurent pas le Maitre qui les avait tant aimés. Elles piquèrent Michel qui s'écrasa au sol couvert de multiples boursoufflures, il était déjà un cadavre recouvert de mouches.
Ses poursuivants avaient stoppé net.

— Ce n'est pas banal, avait commenté Oryx.

Il était abasourdi, il voulait dire quelque chose, même si

c'était stupide. Il esquissa quelques pas, mais Ganaré l'en empêcha :

— Reste là, tu vas te faire piquer. Viens, on va fouiller la maison, il y a plus qu'à se démerder seuls maintenant.

Oryx la suivit sans poser davantage de questions.

Une fois à l'intérieur, Ganaré évalua la taille de la pièce du regard : quelques placards, une commode, l'apiculteur vivait comme un moine, ce qui allait faciliter leurs recherches. Dans le meuble à tiroirs, caché sur une montagne de papiers en désordre, ils extirpèrent une photo. Ganaré la compara à celle qu'elle avait montrée à Michel : elle était en tous points identique. Ganaré la regarda encore : les plus petits étaient aux premiers rangs, un genou au sol, leur poing droit planté à côté, ils avaient quelque chose de fier dans leur attitude, prêts à bondir sur l'objectif. Les plus grands, mains croisées dans le dos, affichaient des airs tranquilles de souverains. Ganaré nota la présence d'une seule petite fille parmi les cinq enfants, elle fit la moue : les histoires importantes, c'était toujours celles des hommes. D'autres porteurs de

bagues, l'histoire paraissait bien plus compliquée que ce qu'avait pu en dire Roïn. Ganaré peinait à croire qu'il avait pu leur mentir. Est-ce que cela voulait dire que tous ses gamins étaient comme lui ?

Ganaré avait vu les prouesses dont était capable Roïn : au Foyer, il avait réussi à stopper la fureur de l'un des leurs, seulement avec ses mots, c'était plus que du charisme. Une brouille avait éclaté pour rien avec un autre frère et l'assaillant lui avait explosé la face à coups de manche de pioche. L'intervention de Roïn avait fait sensation. Tout le monde avait pensé à son mystérieux anneau qu'il portait autour de son cou en pendentif, il n'en évoquait rien, mais beaucoup croyaient qu'il fondait son immense pouvoir. Roïn lui avait ordonné de poser son outil. Contre toute attente, l'autre avait aussitôt obéi. Quelques curieux s'étaient rassemblés : Roïn leur rappela qu'ici la violence était proscrite. Il aida celui qui était au sol à se relever et deux frères l'emmenèrent à l'infirmerie. Il y avait eu comme un frisson qui parcourut l'assistance, quel genre de châtiment réservait Roïn à ceux qui enfreignaient ses Lois ?

— Tu pars, tu prends tes affaires et tu t'éloignes le plus loin possible de ce lieu.

Les Frères le laissèrent passer, tous remarquèrent son regard vide et sa façon de marcher comme s'il n'était plus aux commandes de lui-même.

Roïn avait une bague et il était reconnaissable sur la photo. Le gamin derrière lui, pouvait-il être son frère, cet homme qu'ils avaient vu débarquer un jour et qui avait rendu Roïn bien plus agité qu'à l'ordinaire. Oryx avait juré l'avoir vu avec un anneau similaire à celui de Roïn avant qu'il dissimule sa main dans une poche. Le doigt manquant de Roïn était celui qui avait dû porter la bague un jour. Ganaré enchainait les réflexions tandis qu'Oryx poursuivait la fouille. Ils devaient se montrer prudents, tout ce qu'elle savait du pouvoir, c'est qu'il ne se partage pas et qu'il se protège. Le poêle de la pièce chauffait encore de quelques braises, Ganaré déchira la photo de Michel et en déposa les morceaux dans le foyer rougeoyant : si elle trouvait quelque chose d'intéressant, elle n'aurait pas envie de le partager non plus. Elle jeta un œil vers Oryx, sa *brute inoffensive*, rien que le savoir

dans la pièce, elle se sentait rassurée. Son attention fut captée un instant par le lit de Michel qui se situait au fond de la pièce, il avait les dimensions d'un lit de camp. Comparé au reste de la maison, il paraissait le mieux rangé : sagement bordé avec sa couverture repliée au trois-quarts de sa longueur. Ganaré eut une intuition et elle tira le lit vers elle pour le décoller du mur. Le bruit attira Oryx :

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Peut-être.

Un carnet à croquis venait de tomber sur le sol, il avait peut-être glissé là, à moins que ce fût une cache de l'apiculteur. Le papier était épais et jauni par le temps. Ganaré fit défiler quelques pages en arrière. Si c'était l'œuvre de l'apiculteur, ce n'était pas si mal : il avait dessiné ses ruches sous plusieurs angles, des vues de la montagne, de gros plans sur des plantes ou des animaux du coin… Rien de franchement intéressant pour eux. Ganaré s'apprêta à reposer le carnet, quand une dernière page attira davantage son attention. Elle tranchait avec toutes les autres. C'était plus une histoire, découpée

comme une bande dessinée, quelques cases séparées par des lignes bien droites. Quelques lignes en bas de page servaient de légende, l'écriture évoquait celle d'un enfant, de l'ensemble se dégageait quelque chose de naïf et de très scolaire. Ganaré tourna une page et tomba sur le même genre de création, elle tourna d'autres pages jusqu'à tant de trouver le début de cette petite BD. Dans les premières pages du bloc, elle tomba sur un titre richement illustré : *Les gardiens de la Montagne*. Ganaré prit le carnet pour l'emmener sur la table et y lire à son aise. Oryx lui posa une question, elle était absorbée et ne voulut pas répondre. Un peu désœuvré, il retourna dehors pour fumer une cigarette. Les abeilles avaient quitté le cadavre. Oryx n'était pas trop fier de lui et il aurait aimé faire disparaitre ce tas de chair qui le pointait du doigt. C'était curieux, d'ici un rayon du soleil semblait se refléter dessus et créer une lueur bleutée. Oryx intrigué par le phénomène s'avança. Plus près, il réalisa que c'était la bague qui rayonnait. Perplexe, il resta un moment à observer le phénomène faisant abstraction de la tête amochée de Michel.

— Qu'est-ce que tu fous ?

Ganaré venait de surgir dans son dos et il sursauta. Il était accroupi près du corps de Michel. Il lui expliqua pour la bague, mais se retrouva un peu idiot en constatant que le phénomène avait cessé.

— On la prend ?

— Ouais, mais fait gaffe, c'est peut-être dangereux, l'avertit Ganaré.

Oryx était décidément largué : il regarda la bague sans comprendre d'où aurait pu venir le danger. Résigné, il la glissa dans sa poche. Ganaré avait encore le carnet à croquis dans sa main.

— Tu as appris des choses là-dedans ? tenta-t-il.

— Ouais, que les gamins ne disent peut-être pas que des conneries.

Elle ne prit pas le temps de l'éclairer davantage, elle avait déjà tourné les talons.

Ganaré filait vite vers la voiture, elle avait l'air

enchantée, comme ceux qui débordent de bonnes nouvelles. Dans la descente de chez l'apiculteur, elle en profita pour admirer la vue et prendre une bonne rasade d'air frais. Elle avait hâte de défier ses Créateurs, quels qu'ils soient.

Chapitre 6

J'en veux à Papi et à Madame Roland pour leur disparition, ils me laissent en héritage une pile de questions insolubles. Je m'apprête à reposer la photo de Papi et du Mielleux, toute cette affaire n'est pas claire, mais qu'est ce que je peux bien y faire ? Je suspends mon geste, dans le fond de la boite, il y a un trousseau de clés que je reconnais tout de suite grâce à son porte-clés muni d'un petit sabot en bois. C'est trop, il y a un dieu tentateur qui tient absolument à me soumettre à ses jeux piégeux. Je redeviens aussitôt déraisonnable, c'est Mathias-Le-Dingue qui prend le contrôle, le fils de sa mère qui était totalement barge.

*

Je n'en reviens pas de ce que je suis en train de faire, mon énergie est délirante. J'en suis à 10 minutes de marche et je me sens déjà virer parano : tout me fait sursauter. J'allume mon téléphone que par intermittence, le ciel étoilé est particulièrement clair ce soir, j'ai garé ma voiture dans un virage plus bas. Peu de gens savent

que de là commence un sentier qui mène directement au village de Vaudrières. Mon ascension est remplie de pensées grotesques, mais une part importante de mon processus mental s'occupe à me trouver un alibi si jamais je me fais coincer : clé égarée, ronde de nuit… Je ne peux pas m'en empêcher parce que je suis trop nerveux. Une petite prairie apparait, cela veut dire que je ne suis plus très loin. Je vois la lumière de lucioles dans les hautes herbes sans pour autant identifier les insectes produisant cette bioluminescence. J'ai eu mon premier baiser d'une fille ici. Mehdi, bourré, m'avait offert le premier d'un garçon, mais c'était vraiment moins bien. La fille s'appelait Bérangère, elle était plus grande que moi et surtout plus expérimentée : elle m'avait fourré sa langue dans la bouche, cherchant à frôler la mienne, j'avais été ravi, quoiqu'un peu surpris par l'expérience. J'avais voulu lui demander pourquoi elle s'intéressait à un gars comme moi, mais je m'étais ravisé : elle était déjà sorti avec un camarade à moi qui avait les yeux de travers, j'avais pensé qu'elle faisait dans les tares rigolotes, et je ne lui en voulus pas pour son vice.

Les souvenirs de mon premier baiser me font gravir les

derniers mètres sans y penser. Je passe d'une scène d'amour à une scène de crime. D'un coup, je suis dans le village et toutes ses maisons pourraient bien m'observer. Je m'attendais à voir un ruban jaune tout autour de la maison de Madame Roland, mais ce genre de décorations ne semblent réservées qu'aux films. La porte est fermée, simplement fermée, comme quand on est partis, et pas comme quand on est mort. J'ai sorti mes gants roses qui étaient rangés depuis des lustres sous mon évier et je sens ma crédibilité de cambrioleur en prendre un coup. J'ouvre la porte d'entrée avec la clé que m'avait confiée Madame Roland il y a longtemps. La vitre me reflète avec les étoiles en arrière-fond. Je sursaute un peu, je voulais passer inaperçu, c'est-à-dire échapper à toutes formes d'inscription.

Les volets sont fermés dans toute la maison, c'est une chance, j'imagine qu'on ne verra pas la lumière de mon portable depuis l'extérieur, mais je préfère le braquer face au sol au cas où. Ici, je pourrai presque me déplacer à tâtons dans le noir puisque rien n'a vraiment changé, je connais tout par cœur et rien n'est digne d'intérêt dans cette pièce. Je m'aventure dans un au-delà où je ne suis

jamais allé, j'ai peur que Madame Roland surgisse en robe blanche une lanterne à la main pour m'effrayer. Ce serait étonnant, elle ne m'a jamais voulu de mal. Je rejoins l'étage sans encombre. La chambre de Madame Roland ressemble à l'idée que je me fais d'une cellule de moine : il y a un grand lit avec un matelas épais, la couette dessus ressemble au ventre pansu d'un monstre marin, il y a une grosse armoire et un crucifix accroché dans un coin. Je remarque aussi la boite qu'est logée dans un compartiment de la table de nuit. Je la reconnais aussitôt, c'est une des boites à secrets de Madame Roland, c'est la numéro 13 que j'avais déjà pratiqué. Quand je la vois si près de son lit, je pense aux héros qu'on enterre avec leurs armes ; le sommeil, c'est dangereux aussi et on peut éprouver l'envie de s'y faire accompagner. J'espère que le 13 c'est mon chiffre porte-bonheur et que je ne suis pas trop rouillé. J'arrive à ouvrir la boite. Elle contient qu'une seule photo et je sais désormais que je me suis lancé sur un jeu de pistes qui n'en finit pas.

Une voiture passe dehors et fait crisser ses pneus. Elle semble s'être arrêtée non loin de là, et j'entends son

moteur tourner à vide. J'ai la photo dans mes mains, je la cache dans une de mes poches. C'est plus que je ne peux en supporter. Je crois à un moment fatidique, le début d'une malédiction, j'ai de toute façon épuisé mon courage en un seul mouvement. Je patiente un moment derrière la porte du bas : la voiture a continué sa route.

Je n'ose pas regarder la photo de tout le trajet retour, il faut que je sois chez moi en lieu sûr pour. J'aimerais nier son existence, elle est la preuve écrasante de ma faute et je vois mon avenir se dérouler dans le fond d'une geôle. J'ai la culpabilité de Prométhée qu'aurait dérobé un secret aux dieux.

Une fois chez moi, je veux tout savoir de cet instantané, le faire parler jusqu'à ce qu'il livre son histoire. Je me rue sur l'ordinateur, ma génération est persuadée qu'ils ont réponse à tout. J'ai scanné la photo, je lance des requêtes au hasard avec des mots qui n'ont aucun sens parce que je me sens désespéré : *groupe enfants village Vaudrières, photos passé Vaudrières…* Je n'obtiens aucun résultat et je vis la chose comme une punition. Qui sont les enfants dessus ? Je ne sais pas si c'est mon imagination qui force, mais je finis par me convaincre

que le gars assez costaud qui a l'air plus que grand que les autres, cela pourrait être Papi. J'ai rarement vu de photo de lui jeune, mais quelque chose dans l'attitude générale, la forme de la mâchoire aussi, me laisse penser que c'est plausible. Ils ont tous l'air bien sérieux et posent d'une façon très solennelle : s'ils n'étaient pas si jeunes, on aurait pu croire à la fin d'une partie de chasse lorsqu'on se vante de ses trophées. Sur la photo, il n'y a pas de gibier à leurs pieds, en revanche, même si on le distingue mal, les deux enfants du premier rang exhibent discrètement un anneau qu'ils portent à leur main. C'est juste fou, je crois que mon cerveau se refuse à assimiler cette dernière information. Je sens la fatigue me gagner, j'ai fait trop dépense de mon énergie mentale. Je suis allongé sur mon lit, la photo qui est encore dans mes mains glisse un peu, je la récupère une fois, si elle est retombée encore et qu'elle a glissé sur mon ventre, je ne me suis rendu compte de rien.

Chapitre 7

Le lendemain, dès le réveil, j'ai un appel de la gendarmerie. Mon état de stress est indescriptible. Une pichenette suffirait pour que je déballe tout dans une interminable confession. Je reconnais la voix du gentil flic, il est à cent lieues de vouloir me torturer. Il a l'air peiné. Du côté de Mehdi, ma version tient la route, et pour le cambriolage, si les empreintes remontent, ils m'appelleront. Il ne faut pas trop que je m'illusionne non plus. Le flic laisse passer un silence puis reprend : il a été à la morgue, il n'y avait personne pour reconnaitre le corps, Madame Roland n'avait pas de famille, elle sera enterrée aujourd'hui. Le flic parait sincèrement ému et veut partager ça avec moi :

— Personne ne devrait être enterré seul, dit-il, si c'était une amie vous devriez aller lui dire au revoir.

J'aurais pu choisir d'ignorer sa suggestion, mais une fois dites, elle s'était transformée en obligation morale : j'irai

*

Le flic s'est trompé, je ne suis pas le seul à rendre un dernier hommage à Madame Roland, c'est une maigre consolation puisque nous sommes que deux dans l'église. Une très vieille dame avec un tailleur démodé et un large chapeau que je n'ai vu que dans les séries est assise devant moi. Le curé vient de saluer la mémoire de la défunte qu'était revenue au village pour renouer avec ses racines. Je ne comprends pas l'allusion, je pensais que Madame Roland avait toujours vécu ici. Le sermon du prêtre se finit, on passe devant le cercueil, la vieille dame utilise un bâton à bout rond pour l'asperger d'eau bénite, elle me le tend, je trouve l'idée saugrenue, comme si je devais l'utiliser pour faire des bulles, mais j'esquisse une croix dans l'air avec maladresse. Le trajet de l'église au cimetière sera court. La dame très distinguée m'interpelle en repassant au milieu des chaises alignées.

— Vous êtes de la famille ?

— En quelque sorte.

Elle me tend sa main.
— Vous m'obligerez ?

Je ne comprends pas tout de suite, puis je réalise qu'elle cherche un appui et je lui tends mon bras. On marche au pas, je l'accompagne jusque dans les graviers de la petite nécropole. L'instant est solennel, alors on ne dit pas un mot. On déposera chacun une rose sur le cercueil qui a disparu dans les profondeurs de la terre. Sur le retour, la vieille me parle davantage, je serai prêt à tout entendre du moment qu'il y a de la vie pour chasser de mon esprit ce moment lugubre.

— J'ai bien connu sa mère qui était l'institutrice au village, me dit-elle en parlant de Madame Roland.

Elle se lance dans des tirades nostalgiques :

— C'était une très bonne institutrice, très douce, elle s'occupait bien de nous, mais on était tous un peu jaloux à cause du clan des 5.

Je suis accommodant, je lui donne ce regard interrogateur dont elle a besoin pour enchainer son histoire.

— Oui, comme dans les livres de Blyton.

Elle semble déçue que je n'aie pas cette culture. Elle m'évoque son enfance en quelques morceaux choisis. Je ne sais pas jusqu'à quel âge on peut ruminer nos frustrations d'enfant. Elle me parle encore de son instit comme si c'était sa mère qui n'avait pas assuré. J'ai fini par lui dévoiler que j'étais le petit-fils de Jean. Elle s'en souvient, ça nous donne des manières plus familières, elle devient un peu comme ma grande tante disparue. Elle me dit s'appeler Madeleine.

Quand elle a fini, je me dis qu'il serait dommage de ne pas tenter le coup : les gamins de la photo étaient 5, ils étaient du village, comme ceux de sa classe qui avait formé un groupe qui la rendait si jalouse.

— J'ai une vieille photo, je pense qu'il y a mon grand-père dessus, vous pourriez m'aider à identifier les autres enfants ?

Je me sens obligé de mentir pour donner une justification à mon intérêt pour le passé

— Je fais des recherches généalogiques.

Elle semble ravie de pouvoir m'aider.

— Je n’ai pas la photo avec moi, peut-être pourrais-je vous l’apporter une fois prochaine ?

— Vous n’avez qu’à me l’envoyer par mail, réplique-t-elle.

Je dois faire une tête d’ahuri, car elle rigole et me chambre carrément :

— Vous me prenez pour une vieille bique ?

Elle m’épelle son email, pour l’arobase, elle dit « a dans un cercle », c’est chou.

On marche encore un peu.

— Merci à vous jeune homme, c’était distrayant, à mon âge les enterrements sont assez répétitifs.

On est revenu à notre point de départ,

— Je vous laisse ?

— Oui ça va aller, c'est ma maison.

Elle me désigne une habitation au loin. Elle toise le trajet restant :

— Ça devrait m'occuper pour le reste de l'après-midi !

Après l'avoir salué, je la regarde s'éloigner, sans que je sache bien pourquoi, je trouve la vision de cette vieille rentrant chez elle particulièrement réjouissante.

Je ne suis pas pressé de revenir chez moi. Je traine un peu sur place. C'est ma façon de m'épousseter de sentiments lourds. Je suis une route en pente que je n'avais jamais empruntée. C'est curieux, cet embranchement n'est pas loin d'une auberge où je me rendais souvent. Je me demande si c'est là que j'ai bu mon premier verre de gnôle. Une année, il avait tant neigé que j'avais dû trouver refuge dans l'établissement. J'étais frigorifié, le patron était sympa et m'avait servi un alcool de pays. La tempête s'était calmée un peu, réchauffé par la gnôle, j'avais pu rentrer au gîte avec de

nouvelles forces.

Dans la descente, je découvre des aménagements plus modernes qui tranchent un peu avec les vieilles pierres du village. Des propriétaires ont créé une large terrasse aménagée en hauteur et délimitée par un garde-corps en métal, elle offre une vue imprenable sur le fond du vallon. Ce doit être leur petit repaire secret où il s'autorise la modernité. Je m'arrête quand la route se transforme en chemin. C'est fou que je ne sache pas où il mène. Je m'aperçois que j'ai emprunté les mêmes itinéraires pendant des années et que la plupart du temps je marchais dans les pas d'un autre. Cette constatation un peu déprimante me fait faire demi-tour. Je m'attarde devant une fontaine qui avait échappé à mon attention : l'eau tombe dans un bassin cerclé de pierres, une arche semble se dessiner sur le mur au-dessus. C'est une image apaisante, quoiqu'elle détienne ses bizarreries en périphérie : des statuettes ont été disposées tout autour du bassin, et ce qui semble être de vieux jeux d'enfants. Un culte discret a été rendu ici qui avait sa part de secret aussi. Sur certains objets, on ne devine plus les lignes qui devaient former les visages et leur donner du relief, tout a

été abrasé et blanchi. Les plus anciens ont pris de la matière, minérale ou végétale, comme des drapées sauvages aux airs de tentacules.

C'est une armée de petits fantômes qui me toise. J'ai un bref souvenir de fontaine pétrifiante qui me vient en tête, une curiosité de la région. Je touche un des objets qui parait accrocher sur la pierre, l'eau est calcaire dans la région, *diurétique* aussi. J'ai compris tardivement le sens de ce mot, je pensais que cela voulait dire *bon pour la santé*, alors que ça faisait que pisser. C'est peut-être la même chose : je vide ma tête de quelques souvenirs et ça me fait du bien. La fontaine me fait penser à un autel, quelque chose de sacré, et je ressens bien davantage de dévotion ici que quand j'étais dans l'église tout à l'heure. Je me sens aussi propre que si j'avais reçu une absolution. Je pars pour récupérer ma voiture.

*

Une fois chez moi, je me dépêche d'envoyer la photo à Madeleine. Elle est réactive, j'ai une réponse dans la

demi-heure. Madeleine m'offre plus que ce que j'espérais, ce sont bien ses petits camarades d'enfance et elle me confirme la présence de mon grand-père sur le cliché. La photo n'est pas datée, mais elle est formelle, elle a dû être prise avant la guerre. Je remercie sa mémoire sans faille. À la fin de son mail, elle a même pris la peine de me faire une légende détaillée :

De gauche à droite (depuis le rang du fond)
Jean Tisseron / Gaston Boissadie / Michel Chevaleyre
(1er plan)
Claude Tisseron / Amélie Faure

Claude, un nom de plus qui ouvre une porte dans ma mémoire. Je n'avais plus pensé au frère de Papi depuis des années. C'est un homme que j'avais vu qu'une fois et pas dans les meilleures circonstances. Je me souviens d'un bureau qui ressemblait au cabinet d'un mage: sombre avec des livres partout et des objets curieux, mais c'était l'espace de travail d'un juge. J'étais près de Madame Roland, on patientait dans le couloir. Un homme avait fait son apparition, un peu débraillé, semblant

particulièrement nerveux. On a été surpris quand il s'est levé en même temps que nous. Papi ne m'avait jamais parlé de son frère. L'animosité était palpable entre Madame Roland et lui. Je ne me souviens pas d'un grand moment de retrouvailles et de chaleur familiale, je venais de perdre le dernier membre de ma famille, j'aurais pu m'accommoder de l'arrivée providentielle d'un grand-oncle dans ma vie. On signait des papiers, je faisais mine de tout comprendre, alors que mes idées roulaient comme dans le tambour d'une machine. Du coin de l'œil, je surveillais Claude, je guettais une marque d'affection à mon égard, un clin d'œil complice. Je voyais la ressemblance avec Papi, mais le fond de l'âme à Claude devait être plus dure, ou sa carapace plus épaisse. Il y avait des tas de situations où Papi fendait l'armure, il avait l'amour grincheux, c'est-à-dire qu'il trouvait que c'était une faiblesse d'aimer.

Claude donnait l'impression de ne pas être venu de son plein gré. Il n'était pas vraiment avec nous, comme s'il était le produit d'une incarnation ratée et qu'il était resté accroché à sa vie d'avant. Il était pressé de repartir d'où il venait, quel que soit l'endroit. On est sortis en même

temps que le juge. Les mains se sont croisées, mais quand le juge est rentré dans son bureau, on avait tous la mine de personnes ayant vécu dans le péché. Madame Roland m'a demandé de fermer mon blouson : on partait. Claude en a profité pour s'approcher de moi :

— Maintenant que tu es libre, tu devrais quitter cette montagne.

Madame Roland lui avait adressé un regard triste. Il y avait du passif entre eux, ce n'était pas de la colère, cela ressemblait davantage à un amour déçu. Claude était le plus mal à l'aise, j'ai cru que Madame Roland allait lui demander de rester avec nous, mais elle n'a rien dit de plus et l'a laissé filer.

Dans ma chambre minuscule, face à la photo, je me dis que ce que j'avais pris à l'époque pour un encouragement était davantage un avertissement. Je cherche dans ma mémoire, mais le nom d'Amélie Faure ou de Gaston Boissadie ne me dit rien. Ce que je trouve curieux, c'est que Madame Roland, qui était de la même génération et

de toute évidence liée à ce groupe, ne se trouve pas sur la photo. Je suis ce genre de chiot idiot, qui plus on lui met des coups de bâtons, plus il pense que c'est une piste à suivre. Je me fais une raison, tant que je n'aurais pas d'éclaircissements jetés sur cette histoire, je me sentirai incapable de faire quoi que ce soit d'autre. Ce que je croyais être ma liberté, c'était seulement l'espace entre un pieu et mes chairs, et je n'avais pas d'autres choix que de tourner autour.

J'énumère à voix haute le nom de ces enfants disparus. J'ai envie de les faire revenir, d'échanger avec eux pour comprendre, mais mes incantations restent vaines. Comment on retrouve des disparus ? Dans les films, cela semble toujours facile, si aisé, que c'est souvent la partie qu'on coupe de la narration : d'un coup, le détective en gabardine se retrouve à avancer tranquillement dans un lotissement, il est satisfait parce qu'il a touché au but. J'improvise vu que je n'ai pas de méthodes. Je fais des déductions dans ma tête: Amélie serait la plus difficile pour remettre le grappin dessus si elle s'est mariée et qu'elle a changé de nom. *Si toutefois elle est encore en vie.* Cette pensée me glace, tout le monde ne vit pas

octogénaire, et je me sens plutôt égoïste à exhorter des gens que je ne connais de ne pas mourir, seulement parce qu'ils pourraient m'être utiles. Le frère de Papi, cela pourrait être ma meilleure piste, même si je ne l'imagine pas tellement content de me revoir. Il y a Gaston sinon. Mon cerveau s'emberlificote, il pourrait faire des nœuds capables de me tuer, il faut que j'agisse, sinon je prends le risque de devenir à nouveau dingue.

*

J'ai tout préparé sur mon bureau : téléphone à gauche, ordinateur sur la droite. Pour l'instant, l'excitation me tient : je suis ce gros type qui se lance dans le record du plus gros nombre de burgers avalés, mais qui n'a pas encore mal au bide. Je peux le faire. Une année j'ai fait un travail stupide qui consistait à appeler une liste interminable de gens pour leur vendre des volets roulants. Ce ne peut pas être pire. Dans le match Boissadie VS Tisseron, les Boissadie l'emportent et je ne veux pas me décourager d'emblée avec trop de noms. Il me reste plus qu'à espérer que Gaston ne soit pas sur liste rouge.

Concernant mon job d'été d'étudiant, les comparaisons s'arrêtent là, l'expérience est autre avec ceux que j'ai au téléphone. Je finis par définir un protocole : je m'assure de l'identité de mon interlocuteur et je lui demande s'il est originaire de Vaudrières ce qui doit suffire pour avoir mon candidat. Les gens sont sympas quand on ne leur vend rien. C'est plus long que prévu, je ne tombe pas que sur des Gaston, parce qu'ils sont morts, ou que mes informations ne sont plus à jour… On me branche sur d'autres histoires de famille qui n'ont pas l'air moins intéressantes que les miennes, j'essaie de rester focus. On me donne des encouragements, il faut croire que la disparition est un sujet universel et qu'au final tout le monde cherche un jour quelqu'un et se reconnait dans cette quête. Je fais des pauses et je mets plusieurs jours à faire mouche. Quand le monsieur que j'ai au téléphone me répond par l'affirmative, je suis si étonné que j'ai ce réflexe idiot de raccrocher. Je suis effaré par ma conduite. Je tire des ficelles au hasard et la dernière me fait tomber le gros lot dessus et m'assomme. Je ne le rappelle même pas. Je note son adresse, je dois quand même avoir conservé cette idée au fond de moi : le papier, c'est ce

qu'il y a de plus fiable. Je ne peux pas me contenter d'une conversation téléphonique, ce serait céder à de nouvelles voix fantômes. Je veux une incarnation, un corps qui parle et je mets peu de temps à me décider pour rendre visite à Monsieur Boissadie. Je suis trop excité. Je ne peux pas partir maintenant, je voudrais compresser ma vie pour en vivre que les moments utiles, là il y a un vide angoissant qui s'annonce, que je vais devoir pourtant traverser. J'essaie de ne pas écouter mes voix intérieures, elles me disent que je mélange tout : je cherche à retrouver un vieil enfant, alors que celui qui a été abandonné sans explications, c'est moi.

Chapitre 8

Monts du forez, Vaudrières, aout 1991

Madame Roland avait cherché à retarder Jean sur le pas de sa porte.

— Tu es sûr de toi ?
— Il faut que j'en aie le cœur net, répondit Jean

Il était nerveux, ses doigts tapotaient sur l'encadrement de la porte, rien ne pourrait le retenir : il voulait comprendre.

Madame Roland tenta de le raisonner encore

— Et le petit ?

Jean ne voulait pas se laisser entrainer sur le chemin de la culpabilité. Il protégeait Mathias avant tout.

— Je prends le temps d'enquêter et je reviens, je ne veux pas l'impliquer. Il faut que je voie Claude, au moins je sais où il se trouve désormais.

Madame Roland acquiesça mollement : ce n'est pas qu'elle était en manque de contre-arguments, c'est plutôt qu'elle avait reconnu en Jean l'attitude d'un homme qui ne veut plus rien entendre.

L'assassinat de Michel l'avait bouleversé. Ils étaient amis depuis toujours. Jean voulut se montrer plus doux, il n'aimait pas l'émotion qui venait d'attrister le visage de son amie.

— Juste au cas où, dit-il.

Il sortit une lettre de la poche intérieure de son manteau.

— Si ça tourne mal.

À contrecœur Madame Roland s'en saisit.

— Il est encore petit, mais si je ne suis plus là pour le faire, je voudrais que tu lui donnes.

Jean marqua une pause et regarda les montagnes au loin :

— Adulte, il aura besoin de comprendre…

Il s'approcha de Madame Roland et l'enlaça brièvement pour lui dire merci.

— J'y vais.

Le ton était neutre, il signifiait une résistance face à un excès d'émotion et non un manque.

Jean disparut sur un chemin qui descendait derrière le village. Un taxi l'attendrait au croisement sur la route de Jouvel.

C'est lui qui avait trouvé le cadavre tout boursoufflé de Michel. Un frisson l'avait traversé, il faisait subitement froid, même si c'était l'été. Jean avait déjà vu des morts quand ils sont sages et présentables, mais ce qu'il avait vu sur le terrain de Michel, c'était l'horreur. Son pote mort comme ça, c'était impossible, illogique, il avait posé des regards désespérés tout autour de lui : c'était vital qu'il y ait une explication à cette funeste énigme. Il avait eu du mal à s'éloigner du corps de Michel qui pourtant sentait, ça aurait été un abandon de plus, pour lui qui avait déjà quitté la vie. C'est un mouvement de colère qui l'avait arraché à sa vision horrifique. Il s'était dirigé vers la maison et remarqua tout de suite qu'on

l'avait fouillée. Il n'y resta que quelques minutes, cet espace confiné devenait tout à coup anxiogène pour lui. Il était mieux dehors, il s'était placé face à la plaine pour ne pas voir le corps de son ami. Que faire ? Sa conduite actuelle était le résultat de ses résolutions passées. Il était impossible qu'on s'en soit pris à Michel à titre individuel, ça ne pouvait être que leur groupe qu'on visait. Jean avait été effrayé comme jamais, c'était une peur inqualifiable face à l'inconnu, la seule qui autorise à mener des actions parmi les plus dures. Leur secret, il devait continuer à le protéger, ils avaient juré. Il était revenu dans la maison pour y mettre de l'ordre. Ensuite, il était revenu vers le cadavre de son ami. Michel ne portait pas sa bague, il ne se trompait donc pas : quelqu'un savait pour Genèse.

Jean essaya de trouver du sens à sa mort ici, Michel était entouré de ses abeilles, sur ses terres, il avait toujours vécu là en solitaire. L'idée de l'enterrer au pied de ses ruches lui traversa l'esprit, mais c'était prendre encore plus de risque. Jean se releva et regarda son vieil ami : sa douleur morale était à son maximum. Il voulut dire quelque chose, pour lui, pour Michel, en feignant

qu'il puisse encore l'entendre. Ce qu'il cherchait, c'était un hommage, un acte digne, pour contrebalancer l'abject. Il y avait une pierre par terre, il la ramassa pour l'approcher du corps. Les pierres étaient les confidentes de Michel, alors peut-être que celle-ci continuerait à lui souffler quelques paroles du fond de sa nuit.

Le taxi était-là. Le chauffeur ne lui posa aucune question, il se contenta de lui jeter des regards curieux dans son rétroviseur. Il était tard pour un voyage improvisé, Clermont, ça faisait loin, mais son client lui avait dit qu'il lui paierait un supplément et tout en cash. Il n'avait pas l'air méchant le grand-père, juste un peu égaré. Il pourrait sortir sa dame avec l'argent de ce soir, on ne gagne rien à se mêler des problèmes des autres de toute façon. La voiture dévalait la montagne en silence, une part de sa concentration allait à la route, l'autre divaguait sur le thème d'un super gueuleton.

Chapitre 9

J'ai lu que les folies, c'est ce qu'on ne regrette jamais ; j'ai un frisson en lisant le temps de trajet sur le GPS: 6h47. Je ne serai jamais allé aussi loin de mes montagnes. Je tiendrai le choc, ce qui ne sera peut-être pas le cas de ma vieille R5. En montant dedans, j'ai presque envie de la supplier pour qu'elle ne me lâche pas en chemin. Je m'y suis attaché, je crois qu'il y a un poète qui se posait la question de savoir si les objets ont des âmes. Cette voiture, c'est Papi, je suis sûr qu'on retrouve encore des traces de tabac à rouler dans la boite à gants. Papi fumait pas mal en voiture avec ou sans moi à côté. J'aimais bien lui rouler ses clopes, c'était comme donner une bûche à une vénérable locomotive. Fumer, ça le rendait inspiré et plus charismatique encore. Le gîte valait des clopinettes, quelques années à payer mon école et il ne m'en restait plus rien. La voiture de Papi m'était revenue, elle n'est peut-être pas faite pour rouler par ici. Quand je vois comment l'angoisse de l'inconnu monte en moi, je me dis que moi non plus. Je me lance vers l'autoroute. Le trajet me parait interminable, je sens que

je déconnecte à plusieurs reprises et cela me donne la sensation d'être propulsé dans le paysage pour y être absorbé. J'imagine que je vais trop vite, car j'ai plein de souvenirs qui affluent dans ma tête, ils freinent ma course folle, résistent ; seul au volant avec les kilomètres qui défilent, c'est une vision choquante du temps qui passe et ça me ramène à mon existence qui sera d'autant plus brève si je me contente d'une vie esquissée. Passé une centaine de kilomètres, la radio se brouille ; mes voix habituelles se fond recouvrir par d'autres. C'est comme arriver aux confins de soi-même, sortir de ses zones d'influence habituelles, prendre du recul pour aller à la rencontre des véritables forces extérieures qui nous ont toujours guidées.

*

J'ai fini par me dérouter un peu de mon objectif. J'ai trainé sur la route, je n'ai pas l'habitude de conduire aussi longtemps. Mes muscles pectoraux sont douloureux à

force d'avoir eu les bras aussi tendus sur le volant, ma nuque est raide. Après la pause déjeuner, où j'avais gobé un sandwich dans une station-service, je me suis installé sur un fauteuil de massage. Je n'avais pas de pièces pour mettre dedans. A côté, des enfants jouaient sur un manège individuel, leur avion montait et descendait et ils se marraient. Je décollais encore moins qu'eux. La digestion m'avait ôté une part de mon énergie et je me coltinais un sentiment de vide tenace. Je me suis levé en faisant mine de m'intéresser aux présentoirs de livres : il y avait beaucoup de bouquins de développement personnel et la moitié me laissaient à penser que je n'avais pas réussi ma vie. Je crois aux vertus du café et je me suis dirigé vers les machines. La caféine me réveille, et en me secouant, elle me fait tomber dessus des images fortes. Papi était toujours le premier levé au gîte, il préparait tout si on avait du monde : les assortiments de confiture, les corbeilles de pains, les grosses thermos... il buvait son café dans un bol, le plus gros de tous, dessus il y avait une inscription humoristique qui disait que c'était le plus emmerdeur. J'avais souri, la simple évocation de Papi me redonnait du tonus, assez confusément je

m'imaginais que je faisais ça aussi pour lui et que quelque part, c'est ce qu'il aurait attendu de moi. Je repense à des scènes anodines : les défis qu'il me lançait pour chercher des points précis dans la Montagne, les techniques qu'il m'apprenait pour faire un feu même sous la pluie ou construire un abri comme si il m'avait préparé à une longue aventure. Je pars assez loin, je cherche du sens à mes actes, le sens, c'est le crampon sur la chaussure de la vie ; on avance mieux avec, sans, on glisse et on patauge dans l'existence. Il s'était mis à pleuvoir, les nuages se sont accumulés, cela faisait des ombres en plus sur le tableau de mon aventure.

Maintenant, je cherche un hôtel pour passer la nuit. Après 18h, je me voyais mal débarquer chez Monsieur Boissadie pour l'embêter avec une histoire qui était banale et qui m'était montée à la tête jusqu'à la rendre importante. Je déambule au hasard et mon téléphone m'a lâché. On peut s'effrayer avec des riens, je sais que je ne suis pas en danger, mais mon intensité dramatique monte quand même. Je suis sur une route qui zigzague en descendant dans la forêt. De temps à autre, une trouée me permet d'apercevoir des lumières dans le fond du vallon,

en bas il y a peut-être mon village-étape tant attendu. Les arbres n'en finissent plus, une fois revenu sur le plat, c'est une interminable ligne droite qui leur succède. La petite ville dans la nuit parait sinistre, on dirait l'un de ces lieux abandonnés des dieux où la vie des hommes périclite. Je la traverse comme on l'empale et elle ne sent plus rien. À la fin de l'agglomération, il y a l'hôtel tant recherché. Un panneau sur une colonne énorme y indique le prix à la nuit, il y a un large parking devant, il est quasi vide et je m'y gare sans peine. J'espère que l'intérieur à meilleure allure. La porte sonne sur mon passage, une femme débarque : elle est aimable à la limite de l'obséquiosité. Je ne m'attendais pas à elle, je reste poli, mais dur. Je suis fatigué, elle doit en comprendre quelque chose, puisqu'elle abrège ses explications : j'ai la clé de ma chambre. Arrivé dedans, je pose mon sac par terre, je me fourre dans le lit, les draps frais me font comme des pansements, la couverture m'offre la survie. Je réalise comment tout cela m'affecte et à quel point le trajet plus qu'un itinéraire a été une extraction et j'ai besoin de me rassembler, j'ai la sensation que des morceaux de moi ont pu exploser en

route. Je ne vais pas manger ce soir, je n'ai pas d'énergie pour ingurgiter. Je suis plein d'autres choses. Pour me détendre, je regarde la télé qui semble être la seule activité qui m'est encore supportable.

J'avais mis mon téléphone à charger, il se met à sonner. L'indicatif indique que le numéro provient de ma région. Je décroche, c'est encore la police. Je pense à une mauvaise blague, mais non. Mon appartement a de nouveau été visité, les voisins ont vu sortir un grand type avec une casquette. Le flic me dit qu'il y a des pillards qui agissent comme ça : ils reviennent très rapidement parce qu'ils ont été dérangés la première fois, ou parce qu'ils savent que le lieu est fragilisé. Je réagis à peine au téléphone, c'est une réaction qui dure même une fois raccroché. Je ne suis pas en état de choc, je suis seulement indifférent. La distance me sauve et j'ai cette étrange idée que c'est mieux ainsi : qu'importe qui ils sont, ils peuvent vider et même brûler ma maison, j'ai ce fantasme de ne plus y revenir. J'ai coupé un cordon qui me rattachait à chez moi, j'ai l'impression désormais d'errer dans un vide gigantesque, c'est une forme de liberté, mais dans laquelle je ne serai plus jamais serein.

Au moment de dormir, je me retourne sur le côté, la place vide à côté de moi me glace le sang, je la regarde comme s'il pouvait s'y matérialiser un monstre ou un cadavre.

Chapitre 10

Oryx se regarde dans la glace, il montre les dents, prend des poses menaçantes : il aime quand il fait peur. Sa casquette est posée sur le coin du lavabo, elle ne masque plus ses implants en métal qui lui donne un air si particulier. Oryx aime bien toucher ses cornes et plusieurs fois par jour il pose la pulpe de son doigt sur leur pointe brillante.

— Tu as fini de faire l'idiot ?

Oryx qui se croyait seul, sursaute. Ganaré vient de rentrer dans leur chambre. Il quitte la petite salle de bain. Ganaré est sur le lit et semble l'attendre. Elle est à peine vêtue. Quand il approche face à elle, elle pose le plat de son pied au niveau de son ventre. Oryx est d'autant plus excité lorsqu'elle le bride.

— Masse-moi les épaules.

Ganaré a quitté son peignoir, elle ne porte que ses sous-vêtements. Elle s'est retournée sur le ventre.

Le sexe d'Oryx pousse dangereusement sous son caleçon, aussi épais qu'une matraque qui aurait pu faire régner l'ordre sexuel dans cette femme, mais ce n'est pas ce qu'il aime. Oryx masse Ganaré, c'est sa pénitence, puisqu'il veut tellement plus. Son corps est parsemé de cicatrices, mais ses mains sont douces. Ganaré aime aussi toucher ces endroits où sa peau semble avoir durcie comme brûlée et fondue.

Elle trouve l'espace suffisant pour se retourner entre ses cuisses.

— Tu faisais le vilain, tout à l'heure ?

Oryx grogne comme s'il était une bête sauvage. Sans crier gare, Ganaré le gifle, Oryx frémit comme un cheval qui s'ébroue. Cela ne fait pas mal, bien au contraire. Il feint de la mordre, tandis qu'elle repousse sa tête tout en lui griffant le dos. Les hostilités sont lancées et ils font l'amour comme ils se battent.

Ganaré est tout haletante lorsqu'ils ont fini de se prendre. Oryx passe un doigt sur sa lèvre et lèche le sang qui s'y est déposé.

— Les démons, c'est pas censé saigner, lui dit Ganaré.

Oryx est resté au-dessus d'elle, cette évocation le fait marrer. Il roule sur le côté pour prendre sa place dans le lit.

Ganaré, sans excitation, se fait plus profonde

— Tu crois que ce sera mieux le monde d'après ?

Oryx n'arrive jamais à atteindre son niveau de réflexion : son monde, c'est Ganaré, le reste, il s'en fout. Il l'a dans la peau. Demain, il ira voir Boissadie, la lettre trouvée chez la vieille leur a donné de précieuses informations : c'est difficile de trouver des personnes qui ont juré de se cacher. Des années à patauger dans ce mystère, mais voilà que la chance leur sourit enfin. C'est tant mieux, Oryx aime l'action et les évènements récents l'ont galvanisé. Il ne sous-estimera pas cet homme, même s'il est désormais bien vieux. Roïn aussi était vieux, mais puissant et tôt ou tard il aimerait trouver un moyen de l'anéantir. Le concernant, Oryx aurait aimé une mort longue et douloureuse. Oryx se perd un peu dans ses pensées, Michel a décrit Gaston comme celui qui avait le

pouvoir de contrôler la mémoire. Voilà quelque chose qui doit bien être utile, qui n'a pas quelques mauvais souvenirs à effacer ?

Oryx reçoit un violent coup dans le ventre qui le ramène à la réalité. Apparemment Ganaré n'en a pas eu suffisamment. Elle lui remonte dessus, cela le gonfle à bloc et il se sent encore plus puissant pour accomplir sa sale besogne.

Chapitre 11

Je viens de stopper la voiture devant un portail en bois en assez mauvais état, on dirait qu'il n'a pas servi depuis longtemps, la maison derrière est basse et longue, similaire à celles de la rue, mais plus terne. La boite aux lettres indique *Boissadie,* il n'y a pas d'erreurs possibles. Dans un moment d'anticipation anxieuse, je me mets à réfléchir à un discours. *Bonjour, je suis le petit fils de Jean, je voudrais vous parler du mystérieux club que vous formiez avec mon grand-père quand vous étiez gamin*. Dis de la sorte, ça sonne stupide, et le vieux Boissadie pourrait me renvoyer comme un gêneur. Il y a un interphone prêt du portillon de l'entrée, il a l'air plus neuf que le reste. Je suis nerveux, ça me donne une voix sans relief, presque celle d'un tout petit. Monsieur Boissadie a l'air un peu sourd, je m'y reprends plusieurs fois.

Un peu agacé, il tranche :

— Je n'ai toujours rien compris, mais si vous n'êtes pas là pour me vendre quelque chose, entrez.

Un bruit sec se fait entendre comme un coup de tazer et

le portillon s'ouvre. Je cherche des indices autour de moi pour savoir à quoi m'attendre du proprio, mais c'est propre et rangé comme lors d'un départ consenti. Devant la porte, je suis plus téméraire, je rentre après avoir signalé mon arrivée d'un coup puissant. Il y a une table en bois à ma gauche et une cheminée dans le fond, tout le sol est couvert d'un carrelage blanc plus très propre.

— Par ici.

Je renferme la porte et me laisse guider par la voix. De ce côté, c'est le salon, une table basse est couverte de papiers face à une télé. Je m'avance prudemment. J'ai presque un sursaut quand je vois Monsieur Boissadie : il est tout chétif et ratatiné, il y a un tuyau en plastique qui lui relie les narines. Il disparait presque dans le cuir du fauteuil sur lequel il est assis. J'ai l'impression d'observer une expérience ratée ou un être incomplet est resté accroché à sa matrice d'origine. Je suis frappé par la vision de ce vieil homme, mon modèle, c'était Papi, il était autrement vigoureux : la peau de Monsieur Boissadie semble jaunie et sur son crâne dégarni il y a de grosses taches brunes à peine moins impressionnantes que des tumeurs. J'ai des envies de fuite, parce qu'ici la

mort ne campe pas loin. Monsieur Boissadie attrape ses lunettes sur une tablette et me dévisage.
— Qu'est-ce que je peux faire pour vous jeune homme ?

Bizarrement, sa voix est assurée, il y a de la vie au fond de ce cadavre prématuré. Je lui sers une variante de ma présentation de la voiture. Debout face à lui, je me sens comme sur l'estrade où je faisais mes récitations face à ma maitresse d'école : je gesticule et j'ai l'impression d'être le bouffon de ce vieux roi.
— Tout ce chemin, pour de vieilles histoires, commente-t-il.
Je n'aime pas sa façon de diminuer ce qui m'apparait être de plus en plus comme la quête de toute ma vie.
— Regardez, dis-je, certains de cette photo sont morts.

C'est un peu maladroit, sachant que je parle de ses amis. On dit ce qu'on veut, on respecte bien moins la vie des autres que la sienne. Boissadie fronce les sourcils quelques secondes, puis son visage se relâche, ça devait être juste sa façon de se concentrer.

— Et alors ? me dit-il, cette photo a 60 ans, vous pensez qu'on aurait tous résisté aux outrages du temps et de la vie ?

Il ne le dit pas, mais j'entends *regardez-moi*. Je ne sais pas comment il se représente ma jeunesse, j'ai un peu honte de lui demander des comptes, c'est comme tirer sur une corde, parce qu'on n'a pas la patience de voir la trappe s'ouvrir d'elle-même. Le temps m'est aussi compté, depuis mon départ j'ai la sensation d'une horloge de vie qui fonctionne pour de vrai : je continue sur ma lancée à vouloir ouvrir ce vieux container à mémoire à coups de forceps.

— Je voulais dire assassiné.

Un ange passe.

— C'était quoi ce groupe ?
— Oh, un club théâtre et de lecture, on était tous un peu romanesque dans ce temps.

Il est plus solide que moi : en quelques secondes, il sème

le doute dans mes interprétations. Je me raccroche à mes certitudes que je lui envoie comme des sommations, mais c'est moi qui pourrais exploser :

— Regardez, c'est Jean là, il a disparu il y a longtemps et là c'est Madame Roland, elle m'a élevé comme si j'étais son fils.

Ma voix dérape sous le coup de l'émotion, je voulais que le vieux Boissadie comprenne qu'il ne doit pas mentir, que tout cela est très sérieux, que j'ai le droit au respect, qu'on y a tous droit quand on bataille dans la jungle de ses origines.

Monsieur Boissadie a bien dû être sensible à l'une de ces informations, je sens qu'il me regarde différemment, il se fait moins condescendant et s'arme d'une émotion plus sûre. J'espère qu'il a tout lu en filigrane: ma détresse contenue, ma force, et ma volonté implacable.

— J'ignorais que c'était elle qui avait disparu.

Il ne me parle pas encore, c'est plus un monologue.

Sa tête se relève pour regarder un point plus haut que moi et ses yeux font un mouvement d'essuie-glace comme

s’il balayait ce qui entravait sa mémoire, enfin il me voit :

— La dernière fois, tu n’étais pas plus grand que ça.

Il tend sa main à plat à une hauteur du sol qui me parait risible. Je ne me souviens pas avoir déjà vu ou entendu parler de cet homme.

— La mémoire est capricieuse parfois, dit-il comme s’il lisait dans mes pensées.

Monsieur Boissadie se lève et décroche son tube dans le nez. Je m'attends à ce qu'il s'écroule à tout moment. Il y a quelque chose d’une résurrection dans cette image et il se traine jusqu'à un petit secrétaire à cylindre dont il relève le couvercle. Dans un des tiroirs munis de boutons blancs, il se saisit d'un papier. Je suis encore figé par la gêne, je voudrais lui tendre mon bras, mais je n’ose pas. Quand il revient vers moi, je réalise que ce qu'il a dans la main c'est une photo identique à la mienne.

— Vous seriez prêt à entendre une vieille histoire et l'accepter, même si elle est un peu farfelue, disons ?

J'aurais dit oui à tout pour l'entendre parler d'un passé qui pourrait éclairer le mien.

— Bien, asseyez-vous, ça risque d'être un peu long,

Dans la pièce je vois qu'un pouf près de sa table d'appoint où trainent ses médicaments et ses mots croisés, je le ramène vers moi.

— Vous voulez du thé ? Je dois avoir du thé et même des petits gâteaux.

Il me désigne un des tiroirs sous la télé. C'est le début de notre collaboration, je me propose pour faire nos boissons, je veux que toute son énergie aille à son récit.
Quand je reviens avec le plateau, je fais du ménage sur sa table pour le poser dessus. Je m'installe sur le pouf, je suis prêt pour son histoire.

*

Par respect, j'ai écouté Monsieur Boissadie jusqu'au bout. Mon attitude a varié tout au long de son récit passant de la passion sans raison, à l'incrédulité la plus totale. Monsieur Boissadie semble fatigué, je ne sais pas si c'est l'éclairage qui a baissé dans la pièce, mais il parait plus gris. Il se fait tard, je devrais peut-être le laisser. Ses mots semblent l'avoir vidé du peu d'énergie vitale qu'il avait. À certains moments, j'ai cru à une confession testamentaire. Monsieur Boissadie veut dire encore quelque chose et cela lui coute beaucoup de jouer avec les limites de ce qu'il est:

— C'est long de garder un secret pendant plus de 60 ans. J'ai fait du mieux que j'ai pu, j'ai résisté aux tentations et fait ce qui avait du sens. Résister, ce n'était pas un vain mot dans ma famille. Mon frère avait fait partie des maquisards de Lombat. Il y avait eu des représailles au village, lui et ses camarades et quelques autres innocents

ont été fusillés. J'avais assisté à tout cela impuissant. Je n'ai pas fait la Normandie, ni la Provence, j'étais petit pour la guerre, mais notre combat qu'on a souvent dû mener seul était tout aussi capital. J'ai mis du temps à le comprendre.

L'émotion ou la fatigue le fait trembloter dans cette dernière tirade. Il passe la main sur sa bague.

— Elles auraient dû nous aider, mais quel fardeau elles ont été. On a cru que les bagues nous réunissaient, mais au contraire, elles nous ont rendus bien seuls.

Monsieur Boissadie se perd dans des souvenirs lointains, son discours devient moins précis et s'emmêle, il me parle d'une amoureuse qui l'a quitté très jeune, c'est comme le tourbillon qui se crée lorsqu'on vide la bassine à mémoire.

Je ne sais plus à quoi je viens d'assister : l'imagination d'un vieil homme, sa démence ou son récit de vie avant la mort. Au milieu d'infos plus incroyables les unes que les autres, il m'a confié que les bagues conféraient à leur porteur un grand pouvoir.

— Mon pouvoir me quitte, rien n’est éternel et lui aussi il s’use.

Ses yeux se sont fermés l’espace d’un instant, je n’ose plus parler, j’espère qu’il ne s’est pas endormi.

Heureusement ils s’ouvrent pour à nouveau me regarder :

— Vous ne me croyez pas, n'est-ce pas ?

Ce n’est pas un jugement, juste un fait qu’il m’expose. Je ne réponds rien, il dit me comprendre quand même. Il a besoin de se reposer. Il prend la peine de me raccompagner jusqu'à la porte. Il parait peiné, j'ai envie de le consoler, lui dire que ce n'est rien et que l’imaginaire est toujours un refuge.

— Vous avez l'air, courageux Mathias, j'espère que vous trouverez ce que vous cherchez. Croyez-le ou non, je vous ai tout raconté, mais je peux encore vous aider.

Il semble marquer une hésitation en me regardant. Je me trouble comme si j’étais face à un Grand-Maitre qui évaluait mon potentiel.

— Vous savez, plus la vie est longue, plus elle vous offre la possibilité de réparer vos erreurs. Je crois qu'un jour je vous ai fait un vilain cadeau que j'ai très à cœur de réparer.

Je me fige devant ses paroles dans un moment qui échappe au temps commun.

Chapitre 12

Je suis devant mon hôtel, j'y suis revenu sur un mode automatique. J'ai l'esprit tout embrouillé. Je ne comprends pas comment il peut être aussi tard et ce que je fais de nouveau ici. La dame de l'accueil est à peine surprise de me voir comme si ici elle n'accueillait que des types en errance qui ne savent pas ce qu'ils veulent. Ce matin, j'avais pourtant annoncé poursuivre ma route, lorsque j'avais rendu ma clé.

— Je peux vous mettre dans la même chambre, si vous voulez ?

Toutes les chambres doivent se ressembler, mais j'accepte, parce qu'ici cela a été un début de *chez moi*. La solitude m'apparait comme un monstre froid que je n'ai pas envie de combattre, je ne sens plus aucune arme en moi. Je lorgne du côté du bar qui a l'air lumineux.

— C'est ouvert ? dis-je à l'hôtelière en le pointant du doigt.

Je pars m'installer. La femme appelle sa collègue. On dirait une version d'elle en plus jeune comme si l'arrière-boutique était une machine à cloner puis rajeunir. Elle me l'envoie tandis qu'elle reste bien droite derrière le comptoir ou plus personne ne passera. Je commande une bière, il m'en faut une deuxième pour retrouver un peu mes esprits. Je ne cherche pas l'ivresse, juste la stabilité et l'alcool me sert de niveau.

Les paroles de Boissadie me sont restées, elles érodent mon scepticisme, elles coulent en moi, se rencontrent pour former des ilots de gel plus durs qui peuvent faire exploser ma rationalité. Il a dû se payer ma tête ; j'ignore quel genre de fantaisie, il y a dans la tête des vieux messieurs. Il m'en a trop donné d'un coup et je n'étais pas prêt à tout avaler.

La serveuse s'est mise un peu en retrait et fuit mon regard, elle semble se faire un peu chier.

— Vous croyez qu'il y a que nous dans l'univers ? lui dis-je.

Elle doit penser que je la drague, mais mon intention est

autre. Je lance des filins vers des humains, parce que j'ai l'impression de me noyer dans un océan métaphysique. Je la fais un peu sourire, c'est le minimum que je puisse faire pour elle. Elle doit avoir mon âge, est-ce qu'elle a déjà été au-delà de son univers connu et quitté cet hôtel moisi ?

L'alcool me rend plus dur, à commencer avec moi-même, je devrais arrêter d'être aussi naïf. Je sens l'ivresse monter et tout mon corps réclame plus d'horizontalité.

Je m'écroule sur mon lit en rentrant dans ma chambre. Il y a comme un feu d'artifice dans ma tête et d'un coup ça prend la forme d'un bouquet final à travers un souvenir que je pensais ne pas posséder : je me rappelle Boissadie. Il était venu chez nous. Il y avait de la tension dans l'air. J'étais recroquevillé dans la descente d'escalier et j'observais les discussions entre les barreaux. Maman était à moitié écroulée sur la grande table du gîte et paraissait ailleurs. Papi et Boissadie s'engueulaient. Il y avait un troisième homme, c'était Papa, lui il ne disait rien et paraissait totalement fermé. Il restait debout les bras croisés à regarder Maman. Je suis totalement fasciné par la qualité de ce souvenir, sa netteté, la façon dont il se

déroule comme dans un film. Je suis ému de revoir Papa et Maman si jeunes. Je fais une courte pause, je veux y retourner, le manipuler en tous sens maintenant qu'il m'est accessible. Je ne comprends pas tout des discussions. Papi semble en vouloir aussi à Papa qui bougonne toujours et Boissadie cherche à le calmer.

— C'est trop tard, Jean, il faut garder le cap et continuer à protéger le secret et le groupe, c'est-à-dire continuer à en dire le moins possible.

Papa, qui était amorphe, revient tout d'un coup devant son beau-père et son ami habité pour une énergie agressive.

— Vous m'avez dit qu'il était médecin, il ne la même pas examiné, pourquoi vous ne pouvez pas me dire ce qu'elle a ?!

La colère de Papa m'avait fait un peu sursauter et le vieil escalier qui montait au dortoir était un instrument à faire

grincer les planches. Boissadie et Papi avait regardé dans ma direction :

— Viens Mathias, tout va bien, m'avait dit Papi.

Bizarrement, je m'étais réfugié dans les bras de Papa, car eux avaient l'air de complotistes et Maman me faisait peur. Boissadie s'était approché de nous, il avait l'air très triste, comme s'ils allaient nous annoncer quelque chose de terrible. À moins d'un mètre, il s'était retourné pour questionner Papi du regard. Je l'avais vu hocher la tête.

Le film s'arrête ici comme quand la bobine casse et qu'il n'y a plus qu'un écran noir et le bruit régulier du projecteur qui s'épuise en tournant dans le vide. C'est frustrant, mais je suis fatigué, passé une certaine heure mon cerveau déraille, même les yeux fermés je peux voir des formes et des couleurs.

Je me glisse sous les couvertures, j'aurais presque envie de les rabattre au-dessus de moi pour me cacher. Je me sens comme un gosse effrayé. Je peux être rationnel jusqu'à un certain point, là je sens que c'est davantage mon incrédulité qui m'épuise, les faits sont là : ce souvenir qui m'est revenu juste après ma visite chez

Boissadie. Une phrase du vieux copain à Papi résonne dans ma tête : *dans le groupe, on m'appelait Mémoire*. Une seule vérité qui se dégage et elle peut affaiblir l'incroyable : et si c'était vrai toutes ces histoires ?

PARTIE 2 : La promesse

Chapitre 1

Monts du Forez, avril 1930

Jean avait chuchoté une première fois dans la pénombre sans que son frère réagisse. Sa deuxième tentative fut plus fructueuse, mais le début de la réponse de Claude ressemblait à un grognement. Il était mécontent d'être réveillé en pleine nuit, il ne vit aucun jour filtrer par la lourde porte de l'entrée. Les paroles de son frère étaient encore imprécises, mais il sentait comme un début d'énervement chez lui :

— Tu vas réveiller maman, dit-il.

Un léger tressautement parcourut le corps de Jean. Il s'était relevé sur sa couche et porta son intention vers un épais rideau du fond de la pièce où se trouvait le lit de leur mère. Il se concentra sur son environnement: non loin de là, il pouvaient entendre les frôlements des bêtes assoupies, le chuintement de quelques braises dans l'âtre qui se faisaient lentement digérer, mais le fond de la

pièce restait silencieux.

— C'est bon, je crois qu'elle dort.

Néanmoins, leur conversation se déroula au plus près du silence :

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Claude.
— J'ai entendu un bruit étrange, dit Jean.
— Et c'est pour ça que tu me réveilles ?
— Non, mais attends, ça va revenir, il faut que tu écoutes.

Jean voulait absolument que son frère entende, lui aussi il ne voulait pas y croire au début, le son bref et aigu ne ressemblait à rien de connu. Durant le temps qu'il avait écouté, il avait écarté la possibilité de choses habituelles: bruit mécanique, cloche d'un animal, tintement étouffé d'une église voisine…mais ils étaient bien trop loin du village. L'intervalle entre deux bruits semblait se réduire :

— Tiens, là !
Claude avait entendu, mais semblait se désintéresser du

phénomène.

— Tchip d'oiseau, conclut-il avant de rabattre les couvertures sur lui.

Il avait choisi de couper court à la conversation. Il pensait à ses corvées du matin. Il serait debout à l'aube et son frère le privait d'un sommeil réparateur. Jean rongeait son frein.

*

— Vous ne dormez pas ? J'ai entendu parler.

Cette voix, surtout avec cette intonation, fit sursauter les garçons. En robe de chambre, et une bougie à la main, leur mère venait de sortir de sa chambre. D'allure rachitique, elle paraissait au milieu de la nuit épuisée sans son quota de sommeil, elle était le genre de femme belle qu'au matin, car les journées de travail la harassaient. Seule son âme dure la faisait se lever jour

après jour, elle qui se crevait à la tâche depuis qu'elle gérait toute seule la maison et leur modeste exploitation. Au grand dam de Jean, il fut dénoncé comme étant le responsable de ce ramdam nocturne.

La mère de famille trouvait parfois ses garçons bien farfelus, elle esquissa un bâillement, des fois, ils revenaient de l'école avec des histoires inventées qui excitaient bien trop leur imagination. Jean était peut-être le plus inventif dans la farce et la sornette, mais son puiné suivait toujours.

— Je te promets, maman, insista Jean.

Il tira sur la manche de sa chemise de nuit, ils allaient la rendre chèvre. Elle consentit une minute à fixer son attention sur les sons ambiants.

— Là ! s'écrira son fils

Elle leva les yeux au ciel ne cherchant pas davantage à comprendre son enfant, le sommeil auquel elle avait été arrachée trop tôt l'appelait.

— Recouchez-vous maintenant, dit-elle sèchement.

Elle s'était déjà éloignée avec sa démarche de noctambule. La négociation était terminée.
Jean attendit quelques minutes les yeux grands ouverts dans le noir : il ne pourrait plus dormir de la nuit. Le son ne s'était pas arrêté. Il murmura :

— Toi, tu l'as entendu, Claude, n'est-ce pas?
— Oui, répondit son frère avec lassitude.

Jean était têtu comme pas deux, il n'allait pas le lâcher.

— Je veux aller voir ce que c'est, décréta son frère dans un mouvement d'impulsivité.

Il occupait le lit du bas, avec le plus de soin possible, il enfila ses affaires qui trainaient en tas non loin de lui.
— Viens avec moi, s'il te plait.

Cela n'avait rien à voir avec un quelconque manque de courage, son intuition lui dictait que le moment était

particulier, il avait besoin d'être accompagné pour que quelqu'un puisse attester de ce qu'il pressentait comme étant le début d'une aventure. Jean essaya de négocier avec son jeune frère.

— Je ferai la traite à ta place demain.

Sur ces paroles, Claude avait penché la tête hors du cadre de son lit, il était décidé à ne pas se laisser faire :

— Tu jures ? Alors moi je veux toute une semaine.

Jean réfléchit, il avait trop besoin de lui :

— C'est d'accord, dit-il.

Les garçons s'échappèrent par l'étable, car la porte du fond y faisait moins de bruit. Il y avait leur bélier qui les regarda passer, il était un peu trop entreprenant avec les femelles et avait été mis à l'écart un temps.

L'air frais du petit matin était vivifiant, il les réveilla

pleinement et leurs idées tournoyaient déjà comme des papillons fous.

Chapitre 2

Les deux enfants courraient malgré l'obscurité, quelques étoiles résistantes leur offraient un peu de clarté. Ils étaient encore en terrain connu, celui de leur balade, de leur furetage d'enfant, de leur vie de berger. Ils n'avaient pas peur : leurs pieds étaient sûrs et leurs mollets endurcis, ils connaissaient les nombreux chemins qui serpentaient dans les monts aux alentours. L'estive venant, c'est eux qui accompagnaient les bêtes dans les pâturages. La montée était rude, généralement ils faisaient une pause à mi-chemin dans une cabane en pierre sèche. Il pouvait déguster leur fromage sur une tranche de pain noir. Claude était assez envieux de son frère : il commandait, c'est lui qui disait quand il fallait manger, ou repartir. Une fois, qu'ils pissaient côte à côte, Jean lui avait zyeuté son petit machin, sur le sien il y avait déjà des poils:

— C'est pour ça que tu aimes le chèvre frais et moi le demi-sec, lui avait-il dit, bravache.

Claude ne voulait pas se laisser distancer, quand son ainé accélérait, il lui collait aux semelles esquivant les

branches qu'il déplaçait et qui revenaient droit sur lui. Ils avaient dévalé une sapinière, les pieds en biais pour ne pas se laisser entrainer dans la pente.

Depuis un moment ils riaient plus : en périphérie de leur maison, ils pouvaient encore craindre la punition qui les attendrait certainement, mais plus ils s'éloignaient, plus cela devenait abstrait, voire dérisoire. Ils n'y pensèrent bientôt plus, bien trop accaparés par leur course folle. Ils tendaient les oreilles pour chercher le bruit. Ils auraient fait d'excellents pisteurs, cela rappela à Claude lorsqu'ils jouaient à Davy Crockett en se fabriquant des toques en fougère. C'était facile, ils se laissaient guider. Le son était si net quelle que soit la distance que Jean se demanda si finalement il n'était pas dans sa tête comme un ver d'oreille qui lui creuserait le cerveau. Il menait leur expédition, surprenant son frère parfois en coupant leur itinéraire à angle droit pour choisir une autre voie. Il lançait des *par ici !* et des *par là !* enthousiastes. Au plus près du phénomène, ils durent franchir un clôture aux poteaux désaxés et enjamber un fossé plein d'orties. Ils ne sentaient rien, ni les piqures, ni les griffures, leur petit corps était tendu vers un seul élément, ils n'avaient que

cette conscience et toutes leurs autres impressions s'affadissaient. Leur course se termina sur un terrain plat et herbeux en bordure de combe : il y avait une ancienne bergerie dessus, il n'en restait que les fondations au milieu desquelles s'étaient écroulées de grosses poutres qui avaient constitué autrefois la charpente. Ce qu'ils virent à proximité les laissa sans voix : ils venaient d'identifier la source du mystérieux bruit.

*

Jean s'approcha du trou, son cœur battait fort. Il pensa à Soubirous, la petite paysanne qui avait vu la Vierge, puis à une autre histoire qu'il avait apprise en classe : ces adolescents qui avaient découvert Lascaux. Les apparitions surgissaient qu'aux yeux des pauvres et des innocents. Jean se demanda quel genre de miracle il avait en face à lui. Il ne s'était pas trompé, il était en train de se passer quelque chose d'exceptionnel. Face à eux, il y avait un grand trou dans le sol d'où s'échappait une lumière qui clignotait à intervalle régulier. Quand elle

apparaissait, le bip qu'il suivait depuis leur foyer, s'y synchronisait. Claude regarda Jean, espérant que ses 4 années en plus lui donneraient une analyse plus fine de la situation. Ils n'osèrent pas s'approcher davantage et eurent cette étrange sensation de se trouver bloqués, ce n'était pas la peur qui les empêchait de bouger : leur corps était verrouillé, seuls leurs yeux pouvaient encore s'agiter. Avec stupéfaction, ils virent des petites silhouettes s'avancer autour d'eux comme si des démons surgissaient de l'enfer. Jean retrouva son calme : il ne s'agissait pas de diablotins, mais d'enfants, tout comme eux. Ils semblaient tout aussi perdus et déconcertés face au trou dans le sol qui était si parfait. Sans se concerter, ils vinrent se placer autour. La source lumineuse qui jaillissait des entrailles du sol devint plus brillante encore. Ils se dévisagèrent tous, ils furent surpris de se connaitre: Amélie, Gaston, Michel… c'était tous des camarades d'école. Le moment devint dense, gonflé à la peur et à l'excitation. Chaque mouvement pesait, les respirations étaient lourdes et les mots ne s'échappaient toujours pas. Une autre silhouette connue s'avança parmi eux alors qu'ils étaient plongés dans une attente

cataleptique.

Un adulte, cette fois : une femme. Les enfants reconnurent tout de suite leur institutrice. Elle aussi paraissait émerger d'un brouillard : elle prit conscience de leur présence, tout autant que la sienne.

— Qu'est-ce que... commença Madame Saunière.

Sa phrase ne connut pas de fin. Un flash blanc s'échappa du sol, il était si puissant qu'il jeta un jour sur la vallée et un noir dans leur tête. L'instant d'après, ils étaient tous écroulés au sol.

*

Jean se réveilla le premier. Il se demanda ce qu'il faisait allongé dans l'herbe, la rosée avait imprégné ses vêtements et quelques insectes attirés par son corps chaud avaient entrepris de l'escalader. Ses souvenirs revenaient en briques confuses. Il avait fait un rêve des plus curieux. En regardant le soleil qui arrosait l'adret, il réussit à déterminer que la matinée était bien entamée. Il eut un mouvement de stupeur en réalisant qu'il était entouré de corps gisant dans l'herbe. En les voyant

s'agiter mollement, il comprit qu'ils n'étaient qu'endormis. Claude était juste à côté de lui, il le poussa de la main pour le faire réagir.

*

Claude s'était assis. Il avait froid. Autour de lui, on se relevait hébétés en se tâtant les membres, une épreuve de réalité comme si le corps ne pouvait pas mentir. La présence de Jean le rassurait, celle de Madame Saunière aussi. Une fois levée, elle avait cherché à défroisser sa robe. Amélie et Gaston avaient des bouts d'herbe dans les cheveux qu'ils enlevaient avec précaution. Michel avait plongé la tête entre ses genoux et semblait dépassé par les évènements. Ils l'étaient tous. Le trou dans le sol était toujours là, ce n'était donc pas une bouche pour l'Enfer qui n'apparaitrait que la nuit. Quand Claude s'approcha, tous l'imitèrent : le trou était bien rond comme si ici un géant avait enlevé un bouchon de terre, il s'enfonçait seulement sur quelques mètres dans le sol. Dans le fond, on devinait un carré faiblement lumineux aux dimensions d'une boite. Claude pencha l'oreille : il

n'entendit rien.

Une fois ces constatations faites, tous les regards se tournèrent vers la seule adulte présente. Madame Saunière fut bien embarrassée et c'était très différent que de tenir sa position d'enseignante face à une classe avide de connaissance. Elle commença à se frotter les mains pour contenir son anxiété. Son mouvement se stoppa net : les enfants virent passer la surprise sur son visage. Madame Saunière ne portait pas de bijoux autres que son alliance, mais sur son index venait d'apparaitre une bague supplémentaire. Incrédule, elle examina l'anneau noir aux reflets vert et bleu. Elle voulut l'ôter de son doigt pour mieux l'examiner, mais elle n'y parvint pas. Une pensée curieuse lui traversa, l'esprit, une intrusion, comme si l'idée ne lui appartenait pas : c'était la voix d'un autre, on parlait en elle: *l'anneau ne fait qu'un avec son porteur*. Madame Saunière tressaillit, les enfants l'espace d'un instant avaient cessé de la dévisager. Par mimétisme, ils s'étaient intéressés à leurs 10 doigts pour découvrir la présence d'un anneau sur l'un deux. Leur réaction fut moins vive que celle de leur institutrice : le plus âgé d'entre eux n'avait que 11 ans, pour certains,

cela restait encore flou ce qui est susceptible d'arriver ou non dans ce bas monde. Quant à Madame Saunière, elle tenta de se persuader que sa raison était encore là. Les enfants l'aidèrent à conserver son calme. Quand elle en vit 2, 3 chercher à ôter leur bague, elle les avertit :

— Je ne crois pas qu'on y arrivera, dit-elle.

Interloqués, les enfants la regardèrent. Elle savait à peine pourquoi elle leur avait commandé cela : c'est cette même voix dans sa tête qui lui avait soufflé de se resigner. Les enfants suspendirent leurs gestes. Ils savaient. Eux aussi portaient désormais de nouvelles inscriptions mentales, comme une écriture qu'ils maitrisaient mal et qu'ils ne pouvaient qu'ânonner pour l'heure ; cette nuit, ils avaient tous eu l'impression de faire un rêve comme un message venu des Cieux.

*

Chacun avait trouvé les mots pour décrire son *expérience*: la discussion entre les enfants et Madame Saunière avait duré longtemps. Tous voulurent expliquer où ils se trouvaient quand ils avaient entendu le bruit et pourquoi ils s'étaient levés pour le suivre.

— C'était plus fort que moi, dit Gaston.

— Comme un ordre dans la tête, avait complété Michel.

Ensuite la conversation se fixa sur ce rêve qu'ils avaient tous fait alors qu'ils étaient endormis ou évanoui dans la plaine. Ce rêve étrange, ils le qualifièrent de rêve sans image, comme si au cœur de la nuit quelqu'un s'était penché sur eux pour souffler une parole à leurs oreilles. L'agitation dans le groupe baissa un peu quand tout le monde eut l'occasion de libérer son stress par la parole. Madame Saunière en profita pour faire entendre la raison :

— Vous devriez rentrer maintenant, vos parents vont s'inquiéter...

Elle marqua une pause avant d'ajouter quelque chose

— Gardez pour vous tout ce qui s'est passé cette nuit. On ne vous croirait pas de toute façon.

Le visage des enfants se marqua d'une crispation.

— C'est important, dit Madame Saunière.

Elle voulait se montrer plus solide qu'elle n'était, mais elle aussi nageait dans un océan de perplexité. Les enfants acceptèrent de se séparer à contrecœur : en rompant leur édifice collectif, ils se sentirent beaucoup plus seuls que la solitude l'exigeait et désemparés aussi. Alors qu'ils s'éloignaient, Madame Saunière leur assura qu'ils allaient trouver des explications et de quoi faire face à cette nouvelle réalité.

*

Les deux frères remontèrent vers chez eux sans motivation. Jean était vidé de son énergie. Il cherchait à

retrouver en lui cette sensation de la veille lorsqu'il se sentait habité, guidé, quand tout avait un sens. Il était perdu avec une sensation de vide vertigineux en tête. Il marchait devant gardant un silence grave. Au contraire, Claude devenait de plus en plus loquace. Des questions le piquaient et l'agitaient, son grand frère fut choisi pour lui passer le baume :

— Qu'est-ce que ça veut dire que le monde apparaitra sans ses illusions et pourquoi y aurait-il des vérités qui peuvent tuer des hommes ?

Jean qui ne voulait pas perdre la face tenta une réponse en s'inspirant d'un prêche qu'il avait entendu une fois à l'église.

— Imagine que c'est un coin de voile que tu lèves et que derrière tu vois quelque chose de si terrifiant que tu ne peux pas le supporter.

— Comme quand on a surpris Tante Alberte faire sa

toilette ? hasarda Claude

— Oui, c'est un peu près ça, marmonna, son frère.

Jean avait entendu le message, il avait compris, un peu oublié, mais cela s'était inscrit d'une façon irrémédiable en lui. Il caressa la mystérieuse bague. La voix qui leur avait dit être un *Bâtisseur* avait parlé des bagues et de leur capacité à améliorer les Hommes. Un Bâtisseur était-ce comme Dieu ? Et si on les avait choisis, est-ce que cela voulait dire qu'ils étaient divins ? Les réflexions de Jean n'allèrent pas plus loin. Leur mère les avait vus venir et elle se trouvait devant chez eux. Elle les gronda si fort que ses cris resonnèrent dans toute la montagne.

*

Le dur labeur peut couper court à toute activité de type intellectuelle. Pendant quelques heures, Claude et Jean ne pensèrent ni à la bague ni à leur mystérieuse rencontre. Leur mère leur avait demandé de repailler la

bergerie et de donner du fourrage aux bêtes. Elle avait à peine relevé la présence des bagues à leur doigt.

— Où c'est que vous avez trouvé ça ?

— Par terre, mentit Claude.

La bague qui ne semblait pas avoir de grande valeur n'avait pas retenu son intention et elle l'oublia aussitôt, Claude écopa d'un coup de pied aux fesses parce qu'il ne se dépêchait pas assez.

En fin de journée, les garçons se rejoignirent derrière la maison. De ce côté, il y avait du bois qui séchait et qu'il ne rentrait à l'intérieur qu'en quantité limitée. Ils aimaient trainer par ici pour discuter et s'exercer au maniement de la hache. Dans le souvenir de Jean, leur père pouvait fendre d'un seul coup des billots qui faisaient bien deux fois la largeur de son coude. Eux, ils devaient frapper plusieurs fois pour fendre des buches, sans compter les fois où le fer restait prisonnier du bois.

C'était au tour de Jean de frapper : il plaça son morceau de tronc à la verticale et cogna en propulsant sa hache depuis un point qui dépassait légèrement sa ligne d'épaules. Il y eut un bruit sec et la buche se divisa.

Claude siffla d'admiration. Jean reposa son outil contre le tas de bois et regarda ses mains pleines de cales. Le jeu ne l'amusa plus maintenant qu'il le maitrisait.

— J'ai trop hâte de revenir à l'école, tu sais, pour parler avec les autres, lui dit Claude.

Jean comprenait parfaitement le sentiment de son frère : pour ne pas être seul et céder à la tentation d'une histoire inventée.

Ils cherchèrent à s'occuper ensuite, mais ils étaient désœuvrés même dans leurs activités habituelles : un point nouveau avait agrandi leur perspective du monde. Même les montagnes qui les entouraient se montraient moins rassurantes aujourd'hui, leurs cratères pouvaient aussi dissimuler d'autres secrets.

Chapitre 3

L'école de Vaudrière accueillait des enfants jusqu'à des dizaines de kilomètres à la ronde récolant ses élèves jusque dans les hameaux les plus reculés de la montagne. La plupart venaient à pied, ils s'étaient parfois levés tôt pour aider leurs parents, rien que la vue du poêle et la possibilité de s'assoir les rendaient guillerets, comme si l'instruction qu'ils recevaient était secondaire face au confort des lieux. Les effectifs de Madame Saunière variaient en fonction des intempéries ou de l'activité dans les fermes et les exploitations du coin: si de la main-d'œuvre était requise, les enfants étaient sollicités par leur parent, Madame Saunière n'en était pas dupe et elle se sentait un peu impuissante à ramener ses ouailles sur le chemin de l'école, c'est-à-dire faire comprendre à leurs parents qu'elle était obligatoire depuis bientôt 50 ans. Ici, le temps s'écoulait moins vite qu'ailleurs et les idées des ministres mettaient du temps à arriver, personne ne s'intéressait vraiment à cette petite école perdue dans les montagnes qui vivait pratiquement comme autrefois. Madame Saunière savait qu'elle devait compter surtout

sur elle-même et elle ne faiblissait guère : cela faisait quasiment quinze ans qu'elle dispensait l'instruction en dépit d'évidents obstacles. Elle avait pris la suite de l'instituteur du village que la guerre avait rendu fou et qu'on avait retrouvé un soir se baladant nu près du ruisseau. Ici, c'est continuellement qu'elle avait dû prouver qu'une femme pouvait tout aussi bien faire que les hommes. Elle officiait seule dans son école et son unique classe qui accueillait tous les niveaux. L'école se trouvait face à la mairie et partageait avec une cour goudronnée où trônait le monument aux morts du village que les enfants avaient voulu rapidement intégrer à leurs jeux, parfois avec un enthousiasme que Madame Saunière avait dû doucher au nom de la morale républicaine. Dans sa classe, il y avait des garçons et quelques filles, Madame Saunière manquait de tout pour pouvoir garantir la mixité. C'était un mal pour un bien, elle-même se rappelait avec horreur ses heures de broderies et comment elle lorgnait sur les jeux des garçons, alors sur ce sujet elle prenait des initiatives que les ministres n'auraient pas approuvées. C'était son *petit côté frondeur* comme lui avait dit un jour son père.

Madame Saunière sonna la cloche pour la deuxième fois et les retardataires arrivèrent en courant.

*

Jean était rentré en même temps que ses camarades. Cette routine de l'installation en classe lui parut un peu dérisoire ce matin et lui amena un ennui plus tyrannisant que fécond. Dans le fond de la classe, il déposa son manteau et prit place sur son pupitre. Ses gestes étaient automatiques quand il sortit cahiers, plume et porte-plume. Il ne pensait qu'à *Genèse*. L'idée était venue de Claude, à force de parler tout le temps de la même chose, ils eurent envie de nommer leur rencontre comme pour la maitriser davantage. Genèse donc : pour parler de leur trouvaille sur la montagne, du site et des événements mystérieux qui en avaient découlé. La référence biblique s'était imposée et cela donnait encore plus de mystère et de puissance à leur histoire. Jean ne savait pas s'ils avaient rencontré Dieu ou le Diable, ou tout autre concept inconnu dont ils auraient été bien en peine de

penser. Jean chercha du regard ses camarades de la montagne, ils auraient aimé deviner leurs pensées à cet instant. Ce qu'il vit chez eux, c'est peut-être ce qu'il ressentait en lui: une attention feinte, une tension retenue qui ne demandait qu'à exploser. Madame Saunière venait de se tromper dans la date du jour et elle dut se la faire appeler par un élève. Jean en conclut qu'elle aussi devait être en proie à un trouble certain. L'attente paraissait interminable pour tout le monde.

Gaston regardait dehors et semblait pensif. Michel gribouillait sur une feuille dissimulée sous son buvard. Claude était au premier rang avec un plus petit que lui, la petite Amélie aussi devait être coincée quelque part. Ce fut un soulagement quand la maitresse annonça la récréation. Ils décidèrent de se rassembler. Dans la cour, il y avait un arbre unique, c'était un lieu très prisé qu'ils s'accaparèrent. Dessous, la parole jaillit en tous sens. Avant, ils avaient de nouveau scruté leur bague pour s'assurer que rien ne les différenciait. Du discours du Bâtisseur, la chose qui les agitait le plus, c'est quand le pouvoir conféré par les bagues avait été évoqué.

Gaston interrogea ses amis :

— Vous croyez que c'est comme des superpouvoirs ?

Il dissimulait mal son envie. L'année dernière, il avait fait circuler des bandes dessinées dans la classe, son frère descendu à la ville lui en ramenait. Dedans, il y avait des éditions américaines avec des super-héros qu'ils aimaient imiter dans leurs jeux.
Sa question suscita un élan d'enthousiasme dans le groupe.

— C'est peut-être une métaphore.

Claude avait pris un air très sérieux en utilisant ce vocabulaire qu'il maitrisait mal. Michel et Amélie firent une tête qui marquait leur incompréhension, tandis que les autres étudièrent un instant sa proposition avant de la rejeter aussitôt, car c'était trop technique et cela ne prenait pas le sens de leur rêve. La discussion devint de plus en plus animée, la cloche fut vécue comme une sorte de désenchantement et ramena le petit groupe à des réalités plus ternes. Désormais, ils convinrent de se

retrouver là le plus souvent possibles.

— On est les gardiens de la Montagne ! avait lancé fièrement Claude.

L'idée emballa tout le monde.

*

Une fois les enfants partis, Madame Saunière pouvait rester encore un moment dans sa classe : elle y trouvait plus d'espace que chez elle et pouvait tranquillement préparer sa journée du lendemain ou corriger les exercices de ses élèves. Cela faisait pourtant plus d'une heure qu'elle ne jetait plus le moindre regard sur les feuilles éparpillées devant elle. Ce midi, elle avait repéré le groupe d'enfants qui s'était constitué sous l'arbre de la cour, c'était tous ceux de la montagne, ils devaient comme elle se poser des tas de questions. Madame Saunière aurait bien aimé se confier, parler avec un adulte qui lui aurait dit qu'elle ne virait pas complètement

folle. Bruno n'aurait rien compris à son histoire et en vérité elle ne fréquentait que peu de monde. Elle avait essayé de mener son enquête seule: leur petite bibliothèque scolaire, ou ses propres ouvrages n'avaient rien donné, d'ailleurs, elle n'avait pas su par où commencer: science, religion, ou légende... le plus dur à admettre, c'est qu'il n'y avait probablement aucune réponse à ce qu'ils avaient vécu. Elle n'avait pas osé demander à Bruno de la descendre en ville de peur qu'il soit trop contrarié.

— Bah ! t'es encore là ?

Madame Saunière sursauta : penser à quelqu'un et le voir surgir lui donnait toujours la sensation d'une apparition terrifiante. Bruno était dans l'angle de la porte en tenue de travail. Il lui rappela l'heure. Madame Saunière réalisa que ses préoccupations lui avaient fait oublier le temps et qu'il était déjà l'heure du souper. Bruno était contrarié et elle le rejoignit dans le couloir. Dans le fond de celui-ci, il y avait une porte munie d'une vitre opaque, derrière

laquelle se trouvait l'escalier qui menait à leur logement. Les enfants aimaient z'yeuter par ici pour en apprendre davantage sur la vie secrète de leur maitresse. Bruno accrocha sa veste sur le porte-manteau et retira ses bottes. Il avait crotté tout le carrelage jusqu'ici. Madame Saunière se dit qu'elle devrait le laver demain avant l'arrivée des enfants. Elle s'occupait un peu de tout ici. Bruno avait l'air grincheux, à peine arrivé dans la maison, il se mit à geindre parce qu'il avait faim. Madame Saunière se mit aussitôt au travail dans la cuisine.

Bruno fit une apparition pour attraper un morceau de saucisson et une carafe à vin. Il se cassait le cul toute la journée et trouvait inadmissible qu'il doive attendre pour manger le soir. Il se calmerait un peu face au poste. Il trouvait toujours des motifs pour s'énerver en rentrant le soir. Madame Saunière poursuivit sa préparation sans trop se laisser déstabiliser. Touiller, cela la faisait toujours réfléchir. Ils avaient un nouveau poste TSF, la lubie de son mari datant de l'année passée. Il avait absolument tenu à avoir le dernier modèle même s'il était terriblement cher. Il y avait probablement un copain qui lui en avait vanté les vertus et Bruno avait été toujours un

peu obsédé par l'idée d'améliorer leur confort de vie. Il aimait son travail, mais il disait toujours qu'il ne bossait pas pour des prunes. La TSF, c'était le progrès pour Bruno. Depuis, il était fasciné, tout ce qu'il entendait par le poste l'enchantait comme s'il sortait de sa coquille et que cela lui permettait de serrer la pince à plus grand que lui. Madame Saunière lisait, il l'interpellait parfois d'un *c'est pas formidable* s'il tombait sur un fait d'actualité particulièrement réjouissant. Il n'y avait pas toujours matière à lui répondre.

Elle revint dans le salon avec une soupière. Bruno avait fini le contenu de la carafe et était bien décidé à ouvrir une autre bouteille. Madame Saunière repartit en cuisine. Elle était particulièrement fatiguée ce soir : Bruno disait que travailler avec des gosses, ce n'était pas comme un travail physique, qu'il fallait juste une demi-cervelle.

À peine revenu, Bruno avait déjà commencé : il vidait son assiette en faisant des bruits de bouche exagérés. Il oubliait souvent les bonnes manières quand il avait bu, il n'avait pas toujours été comme ça. Jeune, il s'était montré charmant avec elle, Madame Saunière avait encore une photo de lui dans son bel uniforme militaire.

Quand il était revenu au village, il s'était empressé de l'épouser. Pour la boisson, il jurait qu'il n'avait pas touché une goutte avant son départ pour la caserne, la guerre, ça lui avait laissé des images dans la tête et il buvait pour oublier toutes ces horreurs.

Bruno avait retrouvé sa place devant le poste, il avait conservé sa bouteille qu'il vidait peu à peu. Madame Saunière aurait aimé lui dire de s'arrêter, il pouvait se montrer particulièrement pénible quand il était saoul.

Chapitre 4

— Appelle ton frère et viens manger.

Jean regarda avec gourmandise la marmite qui pendait dans l'âtre, une bonne odeur de choux flottait dans la maison. Il espérait que Claude ne soit pas parti vadrouiller trop loin : il avait faim. Il le retrouva devant l'enclos des moutons. Il avait une attitude étrange, il était agenouillé face à l'un d'eux, le mouton le regardait en restant à distance respectueuse des mailles du grillage. Claude n'avait pas de nourriture en main qui puisse expliquer l'attente de l'animal.

— Qu'est-ce tu fais ?
— Je l'ai appelé et il est venu

Jean haussa les épaules, la belle affaire.

— Maintenant il ne bouge pas.

Jean ne voyait pas pourquoi il en faisait tout un fromage et il tira la manche de son frère pour qu'il s'active: la

soupe les attendait. Claude réagit à peine :

— Je crois qu'il m'obéit.

Jean s'impatientait :
— Il te connait, c'est tout, allez, viens.

Claude se décida à se relever, mais il tenait à prouver ses dires :

— Ah oui ? dit-il, bah, regarde !

II appela une autre brebis qui s'approcha et quand elle fut à quelques mètres de la clôture, il demanda à l'animal de se stopper ce qu'il fit aussitôt. Cette fois Jean dut bien reconnaitre que c'était étrange. Tout de suite, il se demanda si cela avait un rapport avec la bague.
Sa curiosité était piquée :

— Demande-lui autre chose !

Claude ne se fit pas prier :

— Allonge-toi, puis marche à reculons !

Le mouton s'exécuta, ce qui était comique à voir, même si l'animal poussait des cris de détresse se demandant bien ce qui lui arrivait.

Claude regarda son frère avec une joie féroce :

— C'est terrible !

Jean était plus circonspect et voulait encore en comprendre davantage :

— Demande-moi de faire quelque chose.
— Saute à cloche-pied et gratte-toi les dessous de bras ! répondit son frère tout de go.

Les yeux de Jean roulèrent à droite et à gauche, cherchant l’anomalie, mais rien ne se passa, il restait maitre de ses

mouvements. C’était décevant.

— Ça marche peut-être que sur les animaux, dit-il.

Tant mieux qu'ils ne puissent pas s’attaquer, Jean se souvenait de ce qu’avait dit le Bâtisseur : ils devaient garder la Source, pendant 100 ans, ce n’était pas rien, cela les obligerait nécessairement à collaborer. Il conseilla à son frère d'arrêter et de revenir à la maison, leur mère allait s’inquiéter. L'argument fit mouche.

Sur le chemin, Claude interrogea son frère :

— C'est long 100 ans, on sera comme des vieillards ?
— Personne ne vit si longtemps, trancha Jean, on sera mort.

Claude parut chagriné par cette réponse, mais ses idées sombres furent très vite chassées par les bonnes odeurs de la maison, mais avant la pitance, ils devaient affronter leur mère qui, les mains sur les hanches, les attendait devant l'entrée :

— Vous en avez mis du temps, dit-elle.

Madame Tisseron regarda ses deux fils avec soupçon :

— C'est quoi ces têtes, je vous ai à l'œil, si vous préparez une nouvelle bêtise.

Les deux gamins ne bronchèrent pas.

— À table ! s'exclama Madame Tisseron signant ainsi leur délivrance.

*

Michel avait été invité, il fallait absolument qu'il voie pour le pouvoir de Claude. Michel avait été l'ami de Jean dès leur première rencontre, mais Claude très vite avait voulu se joindre à eux. Son copain s'était montré tout de suite favorable à ce que son puiné se joigne à

leurs jeux : Michel avait un caractère des plus doux et paraissait incapable de la moindre méchanceté. Jean avait laissé faire, mais pouvait encore éprouver de la jalousie parfois quand il sentait que ces deux-là s'entendaient trop bien. Claude trouvait en Michel un autre grand frère, plus à l'écoute parfois, il se confiait facilement à lui, car il n'était pas pris dans leurs inscriptions familiales, si serrées, qu'elles pouvaient en devenir troubles.

Comme la première fois, la démonstration se fit devant l'enclos. Michel siffla d'admiration quand il vit la brebis s'assoir comme un chien obéissant. Avec un nouveau public, Jean voulut montrer à Michel à quel point il était fort.

— Cogne-toi la tête sur l'abreuvoir.

L'animal commença à se jeter sur le métal et malgré la douleur recommença.

Au bout de plusieurs élans douloureux, Jean voulut mettre un terme à la souffrance de la bête.

— Dis-lui d'arrêter.

Claude refusa arguant que c'était un spectacle qui n'était pas fait pour les chiffes molles.
Michel rigola, ce qui doubla la colère de Jean : il attrapa son frère pour l'éloigner, mais quand il se saisit de lui pour le porter en arrière, il le propulsa au-delà d'un mètre. Claude tomba sur les fesses. Il fut tout aussi incrédule que Jean. Le mouton, secoué, avait rejoint le reste du troupeau. Jean regarda ses mains comme si elles pouvaient faire désormais des miracles : il avait trouvé son pouvoir.

*

Quand il quitta la maison des Tisseron, Michel était dans un état de joie indescriptible, lui aussi il lui tardait de connaitre son pouvoir : voler ou devenir invisible aurait fait partie de ses préférences. Il flânait entre les arbres en rêvant à voix haute : le pouvoir de Jean était

pas croyable ! Tout l'après-midi ils avaient cherché à évaluer sa force. Pour commencer, ils avaient rempli deux seaux d'eau que Jean avait portés à une main, alors que lui et Claude n'avaient réussi que péniblement à en soulever un, et encore, ils leur avaient fallu leurs deux mains pour ! Jean se vantait, ils s'étaient mis en recherche de véritables défis pour lui. Ils étaient partis en forêt et dès qu'ils voyaient une épreuve de force digne de lui, ils s'arrêtaient.

— T'es pas cap, Jean ! lui avait dit Claude en désignant une souche d'arbre mal en point.

Jean sortit la souche en poussant un cri de sauvage. Ses copains vinrent lui taper sur l'épaule pour le féliciter. Ils n'avaient rien à envier aux lutteurs que Michel avait vu un jour de foire dans leur costume ridicule. C'est son oncle qui l'avait emmené, même s'il avait été plus occupé à se murger devant chaque stand. L'épreuve suivante, ils la voulurent encore plus difficile : le long du chemin, il y avait des troncs d'arbre alignés les uns derrière les autres: Michel avait choisi le plus imposant et

demandé à Jean d'en soulever un. Jean était devenu tout rouge à pousser de toutes ses forces, mais il ne leva pas l'énorme tronc. Les garçons en conclurent qu'il était très fort, mais pas surpuissant. Il eut le droit à quelques moqueries pour s'être cru l'égal d'Hercule.

Michel se concentra un instant sur la route, le jour disparaissait et il ne voulait pas se retrouver dans la forêt en pleine nuit. Il se décida à couper par le vieux moulin pour gagner du temps, il y avait là-bas un pont de pierre qui enjambait le torrent qui coulait depuis les cimes.

Quand il arriva sur place, il faisait presque nuit, mais il n'était plus qu'à une centaine de mètres de la route qui montait jusqu'au col et le ramènerait chez lui. Il s'apprêtait à passer le pont lorsqu' il entendit comme des chuchotements à proximité. Plus que les loups, Michel craignait la présence de brigands ou d'ogres. Les bruits venaient de derrière le seul pan de mur du moulin qui était encore debout. Michel réussit à se convaincre qu'il ne pouvait plus avoir peur de choses aussi ridicules : il était un héros désormais. Il rassembla son courage et s'aventura derrière le mur. Quand il en ressortit, il avait un drôle de sourire aux lèvres.

*

— Il y a un truc, tu gagnes toujours.

Michel ne dit rien et il empocha la bille de son camarade

— Tu veux rejouer ?

— Non ça ira, grommela son adversaire en s'éloignant.

Un autre garçon nommé Gérard qui était resté à distance voulut tenter sa chance. Son père était géomètre, il avait acheté et retapé une maison aux airs de petit château qui avait appartenu à une famille de noble non loin du village. Gérard avait de la logique et se dit que le calot de Michel valait bien 5 billes et qu'il avait une chance sur 2 de l'emporter. Le jeu proposé par Michel avait l'ait fort simple : Il cachait une bille dans une de ses mains derrière son dos, s'il trouvait la bonne il remportait son calot, sinon il devrait donner sa bille.

Michel remporta 4 fois la partie. Gérard qui était assez fier, ne voulait pas perdre la face devant un gueux pareil, mais Michel gagna encore.
Cette fois le ton monta, Gérard était formel : il avait nécessairement triché. Il refusa de céder sa dernière bille. Les gamins se rapprochèrent, les noms d'oiseaux fusèrent, mais avant que cela en vienne aux mains, Jean était intervenu. Gérard regarda les gros bras de ce paysan qui était ami avec l'autre.

— Donne-lui ce que tu lui dois si tu as de l'honneur.

Chez Gérard la question de l'honneur était peut-être plus importante que celle de son orgueil, car elle en impliquait d'autres. On ne gagne rien à prendre des coups pour si peu, surtout avec ces gens-la.
Il donna sa bille.
Jean repartit dans un coin de la cour accompagné de Michel.

— Tu n'en as pas marre de les arnaquer ?

— Moi ? Je n’ai rien fait, répondit-il faussement outré. J'ai juste des amis haut placés.

Il fit un geste vague en direction de la grille et du muret qui l'entourait. Ils rejoignirent l'arbre où les autres attendaient déjà. Jean resta en retrait pour prendre la parole. Ils avaient voté et choisi d'en faire leur chef. La bataille avait fait rage lors de l'élection. C'est leur pouvoir qu'ils avaient jugé. Le chef devait être nécessairement le plus puissant. Michel communiquait avec les pierres, ce n'était pas assez impressionnant aux yeux du groupe. Gaston était resté mystérieux longtemps sur ses capacités, puis un jour il avait choisi de les dévoiler devant le groupe médusé :

— Vous voyez Adrien, là-bas ? leur avait-il dit, il me doit un de ses bons points parce que je l'ai aidé pour l’interro d’algèbre.

Il ne donna pas plus d’explications et ses amis le virent s’éloigner vers un petit groupe de garçons. Il revient assez vite avec une carte en main qui représentait un

cheval au pré.
Jean se moqua :

— C'est ça ton pouvoir ? Tu sais demander les choses gentiment ?

Les autres n'eurent qu'un léger sourire, l'attitude de Gaston était déroutante, elle transpirait la confiance qu'aucune honte publique ne peut entamer.

Gaston ne releva même pas les sarcasmes de Jean et ils le virent repartir. Il revint avec une autre image :

— Pourquoi il t'en a donné une autre cet idiot ? le questionna Jean.
— Il a oublié, répondit Gaston avec satisfaction.

Gaston pouvait effacer la mémoire des autres. Il était arrivé à cette conclusion après avoir mené pas mal d'expériences. Au début, il s'était surtout exercé avec ses parents. Il avait ainsi réussi à échapper à certaines corvées particulièrement rebutantes. Ce n'était pas si

clair, et une fois, il avait vu son père revenir furax vers lui pour lui mettre une torgnole et le traiter de feignant. Visiblement, il avait dû se rappeler de quelque chose. Il ne comprenait pas tout, mais il continuait à s'exercer avec cœur. Ses amis trouvèrent que ça valait au moins le pouvoir de Claude, mais son frère ne l'entendit pas de cette oreille : ils l'avaient vu sortir un canif de sa poche et s'entailler la main. Son sang coula à peine et très rapidement une croute se forma pour finir par se transformer en trace blanche jusqu'à totalement disparaitre. Cette démonstration avait fait tomber d'accord le reste du groupe. Si Gaston et Claude ne pouvaient pas se servir de leur pouvoir contre eux, c'était bien Jean le plus fort.

La petite Amélie s'était avancée du rang à ce moment-là pour signaler qu'on n'avait même pas étudié son pouvoir.

— Pourquoi faire ? Le chef ça ne peut être qu'un homme, lui avait rétorqué Jean plein de morgue et puis qu'est-ce qu'on ferait de tes plantations ?

Les rires fusèrent. Amélie avait fait jaillir sous leurs yeux une plante. La plante était sortie magiquement du

sol, elle n'avait pas de nom, elle l'avait inventée. Les garçons ne furent pas beaucoup emballés, Jean resta leur chef incontesté.
Aujourd'hui, il paraissait encore plus véhément qu'à l'accoutumée :

— Si on met nos forces en commun, on peut tout faire, dit-il.

C'était son obsession depuis peu : il demandait que chacun s'entraine pour avoir une parfaite connaissance de son pouvoir. Il agissait comme un petit général qui prépare de secrètes batailles, mais il avait l'énergie et l'art de les galvaniser, alors ils pratiquaient sans se poser de question sur ce qu'avait Jean en tête. Il avait fini par leur lâcher le morceau : pour la fin de la semaine, il avait un plan bien ficelé, une *mission* et rien que le mot fit raisonner les tripes de chacun.

— On va tester nos pouvoirs pour de vrai.

Jean était au summum de sa soif de victoires collectives dont il aurait été le général. Chacun sut ce qu'il devait

faire. Amélie n’eut pratiquement aucune directive ce qui la fit bouder sur le chemin de la classe. Avant qu’elle ne rentre, Gaston l’avait rejoint :

— Il ne faut pas que tu sois vexée, il est super ton pouvoir. Jean est vaniteux comme un coq.

Amélie fut étonnée par cette confidence, elle les croyait amis. Elle lui adressa son plus joli sourire avant de regagner sa place.

*

Ils étaient tous présents à l'heure dite. Gaston s'était éloigné, les autres le suivirent du regard. Ils étaient bien cachés à l'angle d'un bâtiment bourgeois qui encadrait la place où leur ami maintenant évoluait. C’était jour de marché, Gaston fendait une foule dense, une armée de Gullivers le dépassait.

— Ça va marcher ? questionna Amélie avec anxiété.

Pour toute réponse, elle obtint les *chuts* énergiques du groupe.

Gaston avait jeté son dévolu sur un étal bien garni, celui d'un confiseur qui régalait les yeux avec son parterre de pralines, de pâtes de fruits et de marrons glacés. Quand il fit sa demande, le marchand, un type assez massif qui portait un béret, le regarda d'un air suspicieux. C'était pourtant Gaston le plus présentable de leur petite bande. Au milieu des rires étouffés, des envies de pipi avortées, ses amis suivaient toujours l'action au coin de la rue.

*

Gaston regarda le sachet à rayures rose qui débordait presque. Le marchand le posa sur sa balance et annonça son prix. Gaston se concentra sur le vendeur et s'empara du sachet:

— Merci !

L'autre ne réagit pas et regarda ce gamin partir comme on cherche une erreur dans une grande image.

Son patron qui était avec un client à côté lui tapa sur l'épaule.

— Tu l'as encaissé le gamin ?

Le grand costaud rougit et quitta son stand d'un bond

— Hé toi !

Gaston, sans se retourner, se figea, il n'attendit pas de meilleures explications : il se mit à courir encourager par ses amis.

*

Le marchand de bonbons était tenace et il leur collait

aux basques. Ils ne réussirent pas à le semer même dans les petites rues escarpées de la vieille ville. Jean réalisa que ce n'était pas l'attitude d'un chef : ils devaient affronter cet ennemi. Essoufflé, il fit volte-face, le groupe après un moment de confusion se rangea derrière lui. Le marchand parut décontenancé par ce début d'homme qui le regardait mauvais, mais il se reprit vite. Jean faisait rempart pour les autres. Le marchand désigna Gaston :

— Toi, je vais te frotter les oreilles, je t'ai vu me voler.

Jean se rapprocha encore pour lui barrer la route

— Ce n'est pas lui, vous devez confondre.

Son insolence et son aplomb dans le mensonge le fit voir rouge, il allait corriger cet insolent. Jean fut rapide et il réussit à dévier son attaque d'un revers de main. Le marchand n'en crut pas ses yeux : il agita ses doigts face au sol pour calmer la douleur. Cette humiliation vint doper sa colère.

— Tu vas voir de quel bois...

Claude venait de surgir devant son frère pour interrompre d'une phrase la menace lancée par l'homme.

— Retourne à ton stand et oublie-nous, avait-il dit avec froideur.

Il planta ses yeux dans ceux de l'homme qui sembla hésiter : il avait l'air perdu, il se demanda ce que lui voulait ce groupe de gamins. Il avait du boulot, il tourna les talons. Quand il ne fut plus en vue, le groupe exulta. Tous vinrent tour à tour congratuler Claude pour son courage, sauf son frère. Les autres s'attendaient à ce qu'ils disent quelque chose. A contrecœur, il lâcha une phrase avant de le dépasser :
— Merci, mais j'allais y arriver tout seul.

Un ange passa, mais la bonne humeur ne tarda pas à revenir quand il annonça la suite du programme. Il fallait fêter ses victoires : Jean, de nouveau fougueux, invita son

groupe à le suivre, ils allaient se régaler de leur prise.
Ils s'éloignèrent du centre jusqu'à rejoindre une allée plantée de marronniers. A l'entrée de celle-ci trônait une fontaine monumentale et sous les arbres des bancs se succédaient tout le long de cette balade pratiquée aussi bien par les bourgeois que les vagabonds. Les gamins se regroupèrent autour de l'un deux et se partagèrent leurs friandises. Repu, n'ayant plus de besoins physiques à remplir, la pensée de Jean se fit plus libre. Il regarda vers la fontaine :

— On dirait nous, dit-il pensif.

L'eau tombait dans un bassin maçonné et sortait par 4 gargouilles sculptées représentant des hommes chevelus : des dieux, des héros, ou des allégories d'élément primordiaux.

— Des seigneurs et maitres, compléta Jean.

Cette évocation tira des mines ravies chez les garçons,

Amélie se rebiffa :

—Et moi, je suis où ?
— Là-bas.

Jean pointa une statue blanche sur son piédestal qui représentait une femme en toge à la poitrine nue. Les garçons rigolèrent, Gaston aussi. Il n'était pas comme eux, et c'est son mépris qui lui fit le plus mal.

Amélie aurait aimé ne pas être la seule fille dans un groupe de garçons. Ils étaient bêtes et méchants, sa copine Bérangère l'avait pourtant mis en garde. C'est pour ça qu'elle n'avait pas tout dit de son pouvoir, ils n'avaient rien compris. Elle n'avait pas fait pousser cette fleur dans le sol de la cour : elle avait transformé de la terre en fleur. C'est comme ça que cela fonctionnait : elle voyait d'autres formes dans les choses, elles n'existaient pas encore, mais elles étaient là. Elle les libérerait avec son pouvoir et la matière du vivant trouvait une autre façon de s'exprimer. Les garçons ne firent plus attention à elle, ils ne surent même pas qu'ils avaient heurté ses

sentiments profonds. Pour se consoler, elle transforma une plante vivace qui ressemblait à un chardon écrasé en petites fleurs violettes. Les garçons ne se rendirent compte de rien, ils étaient bien trop occupés à se vanter. Le résultat lui plut et c'était aussi bien que leur pouvoir à eux.

Jean continua à influencer le choix des activités pour le reste de l'après-midi. Ils trainèrent ici et là dans la ville, faisant de celle-ci leur terrain de jeu improvisé. Ces gamins des champs et des bois ne pouvaient pas s'imaginer plus grands et plus animés. Ils observaient tout: les beaux messieurs qui leur rendaient des regards farouches, les devantures des boutiques bien achalandés, tous ces gens mal fagotés qui se déplaçaient à cheval, à pied, ou à vélo qui poussaient des charrettes, portaient des paniers, cette agitation leur échappait un peu, mais les réjouissaient au plus haut point. Devant l'église, un manège de chevaux de bois était là pratiquement à l'année. Le gérant était sympa et leur proposa un tour gratuit quand il les vit zyeuter avec envie son installation. Le manège s'arrêta trop vite au gout des enfants, maintenant ils devaient payer. Ils descendirent à

contrecœur. Claude déclara qu'il pouvait facilement obtenir d'autres tours en usant de son pouvoir. Jean n'était pas d'accord.

— Ça ira pour aujourd'hui, dit-il.

Le souvenir de son intervention sur le marché était encore frais dans sa mémoire et il tenait à réaffirmer sa position de chef. Il était inutile de se faire trop remarquer. Il y avait eux et le reste du monde désormais. Quand ils repartirent et longèrent la longue route qui serpentait entre les monts leur jeu était de ne pas se faire voir, comme s'il y avait des ennemis partout et ils se planquaient dans les talus dès que quelqu'un passait.

Le pouvoir des bagues n'était qu'un prétexte, un jeu de plus, dans leur monde d'enfants, ils n'en mesuraient encore ni la responsabilité que cela ne représentait, ni les sacrifices auxquels ils devraient consentir.

Chapitre 5

— Je te tiens !

Les quelques élèves déjà présents ne manquèrent rien du spectacle qui se jouaient devant l'école. Un homme un peu joufflu en blouse de travail venait de saisir par l'oreille un des leurs qui braillait jusqu'à perdre la voix.

— Je vais t'apprendre à me voler, vaurien !

Gaston se débattait, mais l'homme tenait bon. Madame Saunière, occupée à compter ses premiers élèves, n'avait pas tout de suite réagi : les cris de Gaston l'alertèrent. Elle se dirigea d'un pas rapide vers le fauteur de trouble pour tirer la situation au clair. Le paysan parut content de la voir bien qu'il sembla un peu impressionné par l'attitude résolue et le calme de l'institutrice du village.

— Il est à vous celui-là ? Il a volé dans mon verger, c'est ça qu'on lui apprend à l'école ?

La colère lui faisait mâcher ses mots et rougir son visage.

Madame Saunière avant toute chose lui demanda de relâcher Gaston.

— Vous lui faites mal, observa-t-elle.

L'homme obéit, mais sans le gamin à bout de bras il semblait déjà se débiner comme si ça avait été son seul atout pour négocier.

— Bien, qu'est-ce qu'il vous a volé ?

Des adultes installés sur la terrasse d'un troquet avoisinant suivaient la scène avec amusement, ils connaissaient bien le Père Aubert qui était un brave type, mais qui avait un sale caractère. Devant l'enseignante, Monsieur Aubert osa à peine décrire le menu larcin dont il avait fait l'objet, ces quelques pommes volées qui en comparaison de ce que lui dérobaient chaque année les passereaux, étaient dérisoires. Il jeta un regard nerveux

autour de lui, sa résolution faiblit encore : s'il continuait à en faire tout un foin, les copains au bar allaient penser que son activité était aux abois.

— C'est plus pour le principe, dit-il.

C'était une façon de garder la tête haute face à Madame Saunière qui avait l'air tout d'un coup plus sévère.

Madame Saunière le vit rougir un peu plus.

— Bien, j'en prends la responsabilité, cet élève sera puni. L'incident est clos, Monsieur ?

Confus, Monsieur Aubert alla même jusqu'à formuler un début d'excuse pour le dérangement. Du troquet, quelques hommes sifflèrent et s'esclaffèrent. *Quelle poigne ! Comment elle avait remis ce grand couillon d'Aubert au pas.*

— Allez, va rejoindre tes camarades, dit Madame Saunière à Gaston.

Les gesticulations des hommes au bar la flattèrent d'une façon curieuse, elle était assez fière d'elle. Elle aurait aimé être affirmée comme cela tout le temps. Sa position d'institutrice était confortable, elle lui offrait comme une cuirasse à sa grande sensibilité.

Claude et Jean qui s'étaient stoppés non loin de là se dépêchèrent d'arriver avant la deuxième cloche. Jean avait dû empêcher une fois de plus son frère d'intervenir.

— C'est un des nôtres, avait protesté Claude.
— Madame Saunière aussi, avait tranché Jean.

*

— Gaston, reste là, s'il te plaît.

La classe se figea une demi-seconde comme s'ils venaient de voir leur camarade se faire frapper par une météorite. Madame Saunière rajouta d'autres noms, ils furent plus perplexes, mais cet évènement ne devait pas

leur faire oublier la récré pour autant. Eux pouvaient sortir.
Quant au petit groupe d'élèves retenu, il n'en menait pas large face à leur institutrice. Elle aurait dû être des leurs puisqu'elle portait une des bagues. Ils se sentirent tous assez honteux d'être ainsi attrapés. Une émotion restée en surface fit parler Gaston sans même un début d'intervention de la part de Madame Saunière.

— Je vous jure Maitresse, que c'était que 3 pommes, il y en a une qui était même par terre.

Le visage de Madame Saunière s'adoucit :

— Je ne vous ai pas réunis pour vous parler de l'incident de ce matin, mais je ne suis pas contente pour autant.

Elle avait un air de reproche : les enfants qui l'aimaient pour sa douceur furent décontenancés de ne pas voir les marques habituelles de sa tendresse sur son visage. Madame Saunière savait pour les missions. À la ville,

elle avait entendu parler de gamins qui semaient la zizanie, chapardant et faisant de mauvaises blagues dont ils rechapaient toujours sans qu'on puisse les identifier.

— C'est vous, n'est-ce pas ?

Quelques-uns consultèrent du regard Jean. Quand il confirma, une vague de soulagement parcourut le groupe.

— C'était pour tester nos pouvoirs, compléta avec un peu trop d'empressement son frère.

Madame Saunière le regarda sans comprendre.

Jean se dit qu'elle était digne de partager leur secret vu qu'elle était là aux origines.

*

Madame Saunière avait écouté Jean lui faire un résumé des dernières semaines : comment ils avaient découvert leur pouvoir, comment ils avaient voulu s'en servir pour les comprendre et les contrôler davantage. Madame Saunière avait vu le trou et la boite lumineuse dans la Montagne, son effort pour les croire fut moindre.

— Je peux vous montrer si vous ne me croyez pas ?

Il ne prit pas le temps d'attendre sa réponse et attrapa une paire de ciseaux sur son bureau.

Madame Saunière, horrifiée, l'arrêta avant qu'il s'enfonce l'une des lames dans sa chair :

— Je vous crois, ce n'est pas nécessaire !

Elle regarda les enfants autour d'elle, impressionnée et émerveillée comme s'il s'agissait de 5 petits miracles.

Une question brulait les lèvres des enfants, contre toute

attente, c'est Amélie qui la posa :

— Vous n’avez pas de pouvoir, vous ?

Madame Saunière réfléchit un instant, puis avec une déception mal camouflée, elle dut confesser qu’elle était toujours la même. Pourquoi avait-elle été choisie ? Que venait-elle faire au milieu de ce groupe d’enfants ? Son inutilité lui apparaissait flagrante à cet instant, cette constatation venait de sa voix intérieure qui constamment avait cherché à la dévaloriser. Pourtant, elle sentit qu’elle était en lutte avec une autre voix plus forte : les enfants avaient besoin d’un guide. Madame Saunière prolongea un silence sur quelque temps pour préparer sa prochaine phrase qu’elle voulait percutante :

— Je crois que mon pouvoir, c'est de faire en sorte que vous fassiez meilleur usage du vôtre. Vous êtes jeunes, c'est aussi un fardeau que vous avez obtenu là, je vous aiderai à le porter.

Jean aurait aimé protester, mais au fond de lui, tout chef qu'il était, il attendait cette relève. Les autres regardèrent Madame Saunière comme un nouveau Messie et chacune de ses paroles suivantes leur apparurent comme lumineuse :

— Vous attirez trop l'attention sous l'arbre, on va trouver une autre solution pour nous réunir tous. Il faut qu'on reste ensemble et qu'on puisse se tenir informés les uns les autres et en toute discrétion.

Madame Saunière se sentait pousser des ailes et quand elle eut la sensation d'avoir touché en profondeur son jeune auditoire établissant avec eux un canal de communication de cœur à cœur, elle leur intima un dernier ordre :

— Désormais, je ne veux plus attendre parler de bêtises, c'est compris ?

À défaut d'une parole, chaque enfant secoua docilement la tête.

— Allez rejoindre les autres, maintenant.

Elle leur indiqua du bras la porte menant à la cour de récréation. Les enfants ne se firent pas prier. Madame Saunière les avait rassurés avec son autorité dont ils avaient besoin : elle leur rappelait une loi naturelle dans un monde devenu plus surnaturel qui les égarait.

Chapitre 6

Les enfants étaient revenus sur le lieu de Genèse en compagnie de Madame Saunière. Il faisait un temps radieux, leur groupe, où cette femme, bien que petite, dépassait de plusieurs têtes les enfants, avait un faux air de famille qui serait venue se perdre dans la campagne pour un pique-nique. Il n'y a qu'en les regardant avec plus d'attention qu'on aurait pu deviner cette part de gravité et de tension qui ne sied pas aux balades en extérieur hormis quand il s'agit de se trouver sur un lieu de mémoire. Amélie ne lâchait pas la main courte et fraiche de son institutrice. Rien n'avait changé depuis la fois où ils s'étaient tous réveillés ici. Revenir, c'était se pincer encore, pour être sûr qu'il ne s'agisse pas une nouvelle fois d'un rêve. Tour à tour, les enfants jetèrent un œil au fond de ce trou où se trouvait la mystérieuse boîte qui se distinguait à peine du fond désormais. Le Bâtisseur l'avait qualifié de *fragment de Pouvoir*. Ce même pouvoir qui était dans la bague et maintenant en eux. Les entrevues répétées avec Madame Saunière leur avait donné à tous une nouvelle conviction : leur seule et

véritable mission, c'était de protéger cet endroit.

Des idées maladroites commencèrent à s'échanger autour de cet abime. Avec l'apport de chacun, elles devinrent plus solides comme si le groupe était un feu pour durcir la pensée et en faire des pointes acérées. Ils s'étaient mis d'accord, ils devaient déplacer la boite pour la mettre en lieu sûr.

— Dans une banque avait suggéré Michel sans trop de jugeote s'attirant la perplexité du groupe.

C'était anticiper les difficultés, la première question à résoudre n'était pas moins facile : comment ils allaient descendre là-dedans ? Gaston était toujours plus prompt à avoir de bonnes idées lorsqu'Amélie était dans les parages.

— Je sais, dit-il

Ses camarades le virent enlever son pantalon et dévoiler sa culotte grise. Leur hilarité prit fin quand ils comprirent le génie de la chose. Les garçons rejoignirent le

mouvement sans trop se faire prier et finir même par trouver cela particulièrement cocasse. Attendrie, Madame Saunière regarda gesticuler ces petits garçons tandis qu'Amélie peina à dissimuler sa timidité face à ses camarades dénudés. L'idée de Gaston était simple : en faisant des nœuds solides avec les jambes de leur pantalon, ils auraient une corde rudimentaire. Michel et Claude tirèrent de chaque côté pour en tester la solidité. S'ils craquaient leurs habits, leurs parents ne leur pardonneraient pas. Le plan de Gaston souffrait de quelques défauts : pas sûr que les pantalons allaient supporter leur poids et l'idée d'être prisonnier en slip dans un trou avait refroidi même les plus hardis.

— C'est moi qui vais descendre.

L'intervention d'Amélie laissa les garçons sans voix, c'était pour eux comme assister à la mutation d'une petite souris en chat plein d'assurance féline. Gaston voulut protester, mais il se ravisa quand il vit Jean toiser ce 1m30 de puissance féminine. Jean méprisait un peu les

filles, mais celle-ci en avait dans le pantalon.

— C'est parfait, conclut-il, Amélie c'est la plus légère d'entre nous.

Madame Saunière voulut s'assurer que c'est bien ce qu'elle voulait et à son tour fut frappée par le courage de cette fillette. Jean dispensa ses conseils pour qu'ils attrapent tous leur corde improvisée : il serait avec Gaston à l'arrière, Claude au milieu et Michel en première ligne pour guider Amélie. Cette sensation de maitrise, rassura Amélie qui commençait à croire qu'elle avait surestimé ses capacités. Jean lui affirma de nouveau que cela ne lui demanderait pas beaucoup de force qu'elle n'aurait qu'à s'agripper solidement à la corde.

Amélie réussit à descendre sans difficulté et se trouva rapidement à moins de vingt centimètres du sol. Au-dessus, elle voyait encore la tête de Michel. La boite était juste en face, elle commença à s'en rapprocher à pas prudents. Des peurs parasitaient ses mouvements, un récit d'un oncle lointain lui revint en tête qui parlait de trous et des obus qu'on trouvait encore dedans qui n'avaient pas

encore explosés. Elle avait la sensation d'évoluer sur un sol miné. Son ventre se mit à lui faire mal et elle mit cela sur le compte du stress. Un pas de plus et ses jambes devinrent incontrôlables comme si le sol avait changé de nature et qu'elle évoluait sur une masse spongieuse. Les signaux de son corps étaient formels : il y avait danger imminent. Amélie sentit sa gorge se nouer, comme si elle n'avait plus de salive et elle avait une soif bizarre. Quelque chose l'envahissait et c'était mille fois plus puissant qu'elle. Un bruit résonna dans son crâne, le genre de bruit qui pouvait rendre aveugle et sourd et faire fondre les neurones. L'ensemble de ses perceptions saturèrent jusqu'à devenir douloureuses. Sa peur grandissait : elle allait imploser et chacun de ses atomes se disperser. Un réflexe salutaire la fit reculer et en pleurs elle cria vers le ciel qu'on la remonte. Sa réaction surprit tout le monde, ils ne comprirent pas la source de son émoi, mais furent happés dans les manifestations de son stress. Leurs gestes mirent un instant à bien se coordonner, mais ils la remontèrent en catastrophe et sans heurts. Les sensations qui avaient envahi Amélie s'apaisèrent aussitôt. Elle ne voulait pas que les garçons

la voient pleurer. Elle resta un moment assise dans l'herbe sans regarder personne. Les garçons n'en menaient pas large, Madame Saunière s'avança.

— Ça ira, dit Amélie en se relevant elle-même.

Son regard était profond et presque noir :

— Il faut laisser le pouvoir ici, dit-elle.

Tous comprirent que ce n'était pas vraiment elle qui parlait.

*

Amélie prit le temps de détailler son expérience. Elle n'avait visiblement aucune séquelle.

— C'était peut-être pour te protéger, suggéra Jean.

— Ouais, bah en attendant, j'ai bien cru que j'allais être zigouillée.

Aucun des enfants du groupe ne put se résoudre à l'idée que Genèse n'était pas fondamentalement bon. Cet évènement avait bouleversé le groupe et Amélie y gagna un nouveau prestige.

Ils allaient devoir trouver autre chose. Madame Saunière paraissait la plus soucieuse de tous. Elle grignotait ses ongles en toisant ce trou, ce puits qui ne contenait pas d'eau, mais un pouvoir immense. Une phrase lointaine, peut-être issue d'un manuel d'histoire vint flotter à la surface de son esprit : *le jour du solstice d'été, le soleil éclaire le fond des puits*. Dans les temps anciens, un savant grec avait cherché à mesurer la circonférence de la terre en faisant des mesures à partir d'un puits et d'un obélisque. D'une façon confuse lui vient l'idée que cette boite mystérieuse était peut-être une sorte d'émetteur et qu'elle communiquait avec le ciel. Que pouvaient-ils y comprendre, eux, les pauvres créatures terrestres ? Elle avait besoin de calme pour réfléchir, ce mystère était immense.

Les enfants s'étaient rhabillés, le groupe était en proie à une baisse d'énergie, Madame Saunière chercha à remonter le moral des troupes. Elle décida de rassembler les enfants dans le coin de la prairie. Ils étaient une équipe, ils n'allaient pas se laisser abattre dès le premier obstacle. Elle avait pris l'appareil photo de la classe et son envie était d'immortaliser l'instant : elle voulait leur

transmettre ce symbole, ils restaient forts malgré les épreuves et leur unité devait être célébrée. Ses élèves posèrent dos à la montagne. Ils avaient retrouvé toute leur vaillance, tous paraissaient si beaux et si forts. L'instant avait quelque chose de solennel, les enfants ressentirent un sérieux en eux qu'ils n'avaient pas l'habitude d'éprouver, ils voulurent prolonger cette sensation et la concentrer dans un acte unique : leurs bras tendus se ressemblèrent en un point central. Madame Saunière hésita et vint poser sa main par-dessus la leur. C'était une promesse qu'ils s'étaient faits, ils protégeraient Genèse vaille que vaille.

Chapitre 7

Le petit Bernard descendait la montagne depuis un moment, ses godillots commençaient à lui blesser les pieds. Chaque pas supplémentaire était un rappel douloureux et il avait la sensation de se déplacer sur deux planches de bois. Il avait laissé ses bêtes il y a plusieurs heures déjà: il fallait se rendre à l'évidence, il s'était égaré. Les bucherons avaient pratiqué de nouveaux abattages en amont et en élargissant les voies forestières, il n'avait plus reconnu le petit chemin de Jonsec qu'il cherchait à rattraper en vain. Il avait dû descendre trop bas. La nuit était sur le point de tomber, le temps était clément, il aurait pu facilement dormir dehors, mais cela représenterait une perte de temps pour ses activités du lendemain. Il s'arrêta pour regarder d'où il venait : tout là-haut, il pouvait distinguer les hauts plateaux à la végétation rase et erratique. Il pensa à ses bêtes qu'il imaginait esseulées, alors que c'est lui qui était perdu. Sans souffler ni broncher, il fit demi-tour, pour reprendre la pente qui décidément ne savait pas longtemps garder ses amis. Son ascension l'emmena au bord d'une prairie

de fauche. Bernard éleva son pouce devant lui comme s'il s'en servait comme instrument de visée. S'il coupait par-là, il gagnerait du temps. Il passa une barrière mal en point, ses pas se firent plus grands, la promesse d'une arrivée plus prompte lui avait redonné de l'énergie.

*

Plusieurs gamins de Vaudrières ne trouvèrent pas le sommeil cette nuit-là. Pour ceux qui étaient seuls dans leur chambre, leur lit devint une sorte de tombeau où finissaient d'agoniser leurs questions sans réponses.

Claude et Jean ne partagèrent que des doutes et si peu d'explications dans leur nuit courte.Ils avaient vu la lumière bleutée briller et éclairer leur doigt: cela avait forcément un sens. Cette bombe intellectuelle fit entendre son écho pendant des heures et les priva d'un sommeil réparateur

Madame Saunière aussi veillait. Elle avait quitté le lit conjugal depuis quelques instants. Bruno ronflait toujours, une main au-dessus des couvertures, prêt à déguerpir, comme si le sommeil n'était pas une activité

sérieuse pour lui. Sa bague avait cessé de produire de la lumière, elle attendait que cela recommence avec l'attitude coupable d'un fidèle qui a laissé passer un miracle sans en comprendre la portée. Par habitude, elle se rendit dans la cuisine, elle n'avait rien de précis à y faire, elle se contenta de s'assoir pour regarder par la fenêtre. C'était un miroir ténébreux fait que d'ombres. Madame Saunière se sentit plus insignifiante que jamais. Elle finit par adresser quelques suppliques au Ciel pour qu'on lui donne la force de réussir ses missions.

*

— Le voilà !

Claude et Jean furent tout excités en voyant arriver leur ami. Cela faisait un moment qu'ils poirotaient aux abords du village. Gaston fut étonné de les trouver là, mais ravi de pouvoir leur parler si vite.

— Viens ! lui dit Jean.

Gaston comprit que les explications lui seraient données en route. Il se mit à courir avec eux, ce seul commandement avait suffi et il eut le sentiment d'une journée qui ne serait pas comme les autres. Ils s'arrêtèrent entre les maisons de Vaudrières et prirent quelques minutes pour parler. Jean avait une intuition forte qui l'animait ce matin: il avait vu la bague s'illuminer, ce ne pouvait être qu'un avertissement et il n'y avait pas une minute à perdre.

Gaston comprit que la nouvelle qu'il tenait tant à partager n'aurait pas l'écho attendu. Un mouvement d'orgueil lui avait laissé croire qu'il était le seul à avoir vu la bague changer de couleur. Jean était déterminé : il fallait qu'ils retournent à Genèse maintenant, il avait dû se passer quelque chose là-bas. *Les bagues rendront le danger visible*, avait dit le Bâtisseur.

— Et l'école ? demanda Gaston
— On s'en fiche ! c'est plus important.

Jean était prêt à y aller seul s’il fallait, mais il leur

rappela leur promesse. C'était d'accord et le caractère illicite de leur entreprise les obligea à avancer en se dissimulant. Ils se placèrent à l'entrée d'un chemin qui descendait vers les prés. Michel qui descendait depuis le hameau de Hautepierre passait nécessairement par ici. Ils ne tardèrent pas à le voir arriver: Michel flânait, ouvrant ses bras pour arracher quelques brins d'herbe qui dépassait des clôtures autour de lui. Il accueillit l'arrivée de ses amis sans plus se poser de question. Il était tout à fait disposé à faire l'école buissonnière ce matin, ce qui était vrai pour la plupart des autres jours. Jean l'avait toujours connu comme ça : rêveur, sans beaucoup d'énergie, alors il s'était donné comme mission régulière de le secouer.

Ils ne leur restaient plus qu'à intercepter Amélie, cela s'annonçait facile puisqu'elle habitait le village. Jean ne la jugeait pas particulièrement utile à leur entreprise, mais il craignait une gaffe de sa part et préférait l'avoir à l'œil. Elle était comme Claude : une enfant qui manquait encore de raison. Jean avait des devoirs envers eux : les protéger. C'était naturel, puisqu'il était le plus grand. Il était l'homme de la maison désormais, sa mère lui avait

dit cette phrase un jour et il ne ferait rien pour la détromper.

Amélie les rejoint aux portes de l'école. Madame Saunière en pleine discussion avec un parent d'élève n'avait pas prêté attention à ce petit groupe de dissidents. Ils prirent la route tous ensemble, se montrèrent prudents quelques centaines de mètres, mais passé le village, il y eut du relâchement dans leur rang et les enfants s'égosillèrent en rires et chansons. Quelques gars au travail les virent passer, mais ils ne s'alarmèrent pas pour un groupe de gamins joyeux qui battaient la campagne, car cette image leur évoquait l'insouciance et la liberté pour eux qui étaient déjà fatigués.

*

Les enfants se succédèrent devant le trou, certains y revinrent plusieurs fois des fois que leur vision les trompe, ils avaient pourtant bien vu.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Gaston à Claude.

Son ami réfléchit, ce qui laissa à l'autre le temps d'élargir son trouble :

— Il a l'air tout dingo et il ne nous répond même pas.

Au fond du trou, un jeune garçon en short et au gilet troué se trouvait debout la tête collée à la paroi. Il n'avait pas réagi à leurs sollicitations et tout son corps donnait la sensation d'une étrange rigidité. C'est probablement pour cela que les bagues avaient cherché à les avertir.

Gaston enchainait les questions pour presser une décision de Jean.

— On ne peut pas le laisser là ?

Gaston s'effraya de lui-même pour avoir pensé à cette possibilité.

Ils étaient bloqués : s'ils allaient chercher de l'aide, ils ne pourraient plus protéger le Pouvoir.

Et si le simple fait de se trouver à proximité du Pouvoir avait paralysé le jeune garçon ? Jean le regardait dans l'espoir de le voir bouger. Était-ce temporaire ? Il repensa à cette phrase qui disait qu'il y a des vérités insupportables. Pourtant Amélie, avait pu l'approcher, même si elle s'était sentie mal. Est-ce que les bagues les protégeaient d'une certaine façon ? Jean pouvait penser longtemps, mais agir vite: Amélie fut décontenancée quand il vient se placer face à elle très sérieux.
— Redis-moi comment ça s'est passé pour toi là-dedans.

Il désigna le trou du doigt.

Amélie, flattée et stressée lui rappela sa descente et le malaise qui l'avait gagné en s'approchant de la source lumineuse.
Jean soupira: peut-être qu'il ne fallait tout simplement pas la toucher et c'est l'erreur qu'avait faite ce petit gars. Ils allaient l'aider à le sortir de là.

— J'ai une idée.

Les autres regardèrent Michel avec curiosité pas habitués à des interventions aussi affirmées de sa part.

— Attendez-moi là.

Il n'avait rien dit de plus et ils le virent s'éloigner en courant.
Jean avait confiance en son camarade: Michel avait dû être touché par la situation du garçon, il était sensible et supportait mal les injustices. Il y eut un instant de flottement où les enfants se regardèrent :

— Ça va aller, dit-il à son groupe.

Ce fut comme le signal qui amena un peu plus de détente chez eux. Ils tuèrent le temps avec des jeux inventés, mais prirent bien soin de s'éloigner du trou dans le sol de peur que par un mystérieux phénomène d'attraction, ils tombent à leur tour dedans.

*

Michel était de retour. Il n'avait pas les mains vides. Il avait une cognée et ce qui ressemblait à une longue corde enroulée autour de son épaule. L'accueil que lui réservèrent ses amis fut triomphal comme ceux que l'on réserve aux héros. Michel gouttait peu les effusions et murmura à voix basse qu'il avait juste pensé que ce serait utile. Il avait assisté au sauvetage d'un cheval une fois qui s'était embourbé dans une tourbière, de solides gaillards avaient réussi à le sortir en passant une corde autour de son poitrail. Sur la façon dont il avait récupéré les outils pour ce sauvetage, Michel n'avait pas été trop loquace, Jean comprit qu'il les avait volés à un élagueur du coin. Michel vivait seul avec son oncle, un être grossier qui ne s'occupait pas beaucoup de lui : ce n'est pas lui qui lui aurait appris à respecter la loi. Son ami venait à la maison des fois, il prétextait que c'était pour jouer, mais même leur mère n'était pas dupe et elle lui servait de la soupe.

Michel se sentit pousser des ailes et il donnait des ordres comme sur un chantier. Bientôt, en se servant de la

hache, ils enfoncèrent un poteau pris à la vieille barrière dans le sol. Ce serait un point de fixation pour la corde : ils y enrouleraient deux sections : une qui permettrait à Michel de remonter, l'autre qu'il passerait à la taille du garçon qu'avait l'air tout maigrichon. Michel était le plus athlétique du groupe, et le plus léger après Amélie ainsi que le plus grand, cela ne lui faisait pas peur. Ses amis se positionnèrent de part et d'autre de la corde prête à tirer. Michel descendit sans mal, le poteau tint la charge. Il regarda la boite lumineuse et se garda bien de l'approcher, il ne ressentit rien. Le garçon resta totalement indifférent à sa présence. Il arriva près de lui avec la méfiance qu'on réserve à un animal inconnu qui dort. Allait-il réagir, se réveiller pour l'attaquer ? Le petit berger se laissa manipuler sans esquisser la moindre résistance. Michel eut un mouvement d'effroi en croisant ses yeux: il n'y avait plus rien au fond, ils étaient comme ceux des morts. Michel avertit ses copains qu'il était solidement attaché et qu'ils pouvaient le remonter. L'opération fut plus facile qu'escomptée : le garçonnet fut remonté sans se rendre compte de rien comme un volumineux bagage aux arêtes curieuses.

*

Jean fit claquer ses doigts devant Bernard qui cligna à peine des yeux. C'était tout de même une preuve qu'il était vivant. Il restait plus qu'à le déplacer, est-ce qu'ils allaient devoir le mettre dans une brouette ? Amélie s'était avancé discrètement et attrapa la main de Bernard. Elle n'eut qu'à tirer délicatement dessus pour le faire avancer d'un pas.

— Je crois qu'il va me suivre, dit-elle avec une grande innocence.

Elle partit en tête et Bernard la suivait comme s'il était son animal domestique. Les autres ne cherchèrent pas à comprendre davantage cette incongruité : problème réglé. Jean avait déclaré qu'ils allaient à *leur cabane*. Certains l'avaient regardé avec curiosité, n'ayant pas connaissance d'un tel lieu.

*

Michel et Jean arrivèrent en premier à leur repaire. Sur le trajet, ils avaient repris la tête de leur expédition. Ici, il s'agissait de leur œuvre, même si Claude avait largement participé à leur projet. Leur cabane avait fière allure, elle leur avait couté presque un mois de leurs vacances d'été: elle était faite de vraie planche clouée sur de solides chevrons, ils avaient même réussi à créer une ouverture sur la façade et y glisser une fenêtre. Leur cabane n'avait pas de porte, cela leur aurait demandé plus de travail et ils étaient déjà très satisfaits de la voir aussi fonctionnelle. Au-dessus de l'ouverture, ils avaient fixé un crâne de chevreuil qu'ils avaient trouvé en forêt, ce qui donnait à l'ensemble un faux air de fort. À l'intérieur, ils avaient eux-mêmes construit une petite table et quelques chaises qui n'étaient presque pas bancales. Dans le fond, un vieux coffre servait à ranger tout ce qu'ils amenaient ici : de la vieille vaisselle et puis tout un bric-à-brac qui passait pour des trésors : fouets mécaniques, moulin à café... beaucoup de choses anodines, mais qui leur donnaient la sensation de toucher au monde des grands. La cabane était bien cachée en

bordure d’un bosquet, mais se tenait face à un panorama impressionnant qui englobait tous les monts du coin. Les garçons avaient gardé le silence sur son emplacement. Gaston fut un peu vexé en découvrant le lieu et aurait aimé être mis au parfum plus tôt de son existence. Ils firent s’assoir Bernard sur le coffre du fond. Un certain malaise les parcourut : il ressemblait à un patin qu’on aurait oublié dans le fond d’un grenier.

Les enfants semblaient être arrivés à un point où la situation les dépassait. Amélie était souvent l’intelligence sans ego de ce groupe :

— On devait avertir la maitresse, on lui avait promis, dit-elle.

Ils étaient à court d'idées, cela leur apparut comme une possible issue pour leur situation d'urgence. Il fut décidé qu'Amélie et Gaston resteraient là, tandis que les autres iraient chercher leur institutrice.

*

Madame Saunière se sentait nerveuse depuis le décompte du matin : des enfants manquaient à l'appel, elle avait tout de suite repéré les absents comme étant ceux de la montagne. Elle avait fait au mieux pour tenir sa classe sans laisser trop de places à ses préoccupations. Quand elle vit débarquer les frères Tisseron suivis de Michel au portail, son soulagement laissa très vite place à son inquiétude. Jean reprenait son souffle, il eut du mal à tout lui expliquer d'une traite.

— Il faut que vous veniez, dit Claude.

Madame Saunière jeta un regard sur les autres enfants éparpillés dans la cour: elle se sentit piégée. Le midi, les enfants bénéficiaient de quasi 2h de temps libre, ils n'avaient pas de cantine, ils venaient avec leur gamelle, l'hiver ils pouvaient manger en classe et réchauffer leur nourriture au-dessus du poêle.

— Attendez-moi ici.

Madame Saunière s'engouffra dans le bâtiment de la mairie qui était juste en face. Elle en avait les clés, en cas d'intempérie ou de jeux d'intérieur, elle était autorisée à utiliser sa grande salle. À l'étage, il y avait un bureau et les appartements privés du maire. Elle arriva dans une pièce carrelée assez longue qui servait de façon officielle pour les réceptions, ou les élections. En dehors de tels évènements, elle restait assez dépouillée et n'y subsistait qu'un buste de Marianne et une estrade dans le fond où se tenait un bureau en bois. Monsieur le maire s'y asseyait à l'occasion pour les permanences trônant derrière comme un petit Jupiter.

Madame Saunière prit l'escalier droit devant elle et toqua à l'une des portes qui se trouvaient à l'étage. Elle était stressée et n'aimait pas laisser ses élèves sans surveillance même quelques minutes. Rose ne s'attendait pas à la voir. La mairie n'ouvrait que quelques heures le samedi pour accueillir ses administrés. C'était suffisant vu la taille de la commune, les affaires courantes s'y traitaient, ce qui ne veut pas dire qu'elle se tournait les pouces le reste du temps. Madame Saunière connaissait

Rose, la femme du maire, depuis sa prise de poste, elles entretenaient des rapports cordiaux, le vouvoiement était resté de rigueur entre ces deux femmes.

— Rose, excusez-moi de vous déranger, je peux vous demander une faveur ?

Rose releva la tête et ajusta ses lunettes, ce qui donnait cette curieuse idée qu'elle devait mieux voir pour mieux entendre. Le stylo qu'elle avait encore en main fut délicatement posé à plat sur son bureau. Ses gestes étaient toujours empreints d'une grande élégance, elle avait des manières délicates, bien éloignées de celles de son mari et semblait particulièrement tenir à ce rôle très protocolaire qui faisait d'elle la femme du maire. Les deux femmes avaient de la retenue l'une envers l'autre, ce qui les empêchait de franchement sympathiser, mais cela tenait davantage à leur rôle qu'à une volonté personnelle. Rose était serviable, elle accepta sans mal la requête de l'institutrice : elle garderait les enfants.

— Pas plus d'une heure, lui promit Madame Saunière

Elle n'avait pas besoin d'en dire plus, Rose

l’accompagna dehors. Il était normal qu’elles se serrent les coudes. Rose voyait en elle une sorte d’alter ego, deux femmes avec des responsabilités qui devaient souvent en faire bien plus que les hommes. L’institutrice était dévouée à son travail, elle la voyait parfois intervenir auprès des familles et là vraisemblablement il y avait une urgence. Trois gamins qu’elle fut en peine d’identifier étaient de l’autre côté de la grille à l’attendre, l’attention de Rose se remit sur tous les autres qui s’étaient éparpillés. Madame Saunière quitta l’école en catimini, face à elle, les enfants furent étrangement silencieux : elle avait menti pour eux et ils espéraient l’avoir détourné de ses activités habituelles pour quelque chose de vraiment important.

*

La cabane était petite et n'avait pas été prévue pour accueillir des adultes. Les enfants laissèrent rentrer Madame Saunière seule, ce qui donna à la scène une

dimension plus sacrée comme quand un médecin va voir son patient pour lui prescrire un traitement qui pourrait être le début d'un miracle.

À la vue de l'enfant tétanisé, Madame Saunière crut à une réaction de peur et voulut le rassurer. Cela n'eut aucun effet, sa tête retombait vers son buste et il n'esquissa aucun mouvement. Elle s'approcha sa main sur son épaule, le gamin n'eut pas plus de réactions. Madame Saunière eut un souffle de dépit : elle connaissait ce petit. Il s'appelait Bernard, ses parents vivaient dans les hauteurs de Vaudrières un peu comme des marginaux. Il y a quelques années, ils s'étaient présentés à la mairie pour inscrire leur enfant. Rose l'avait désigné comme étant l'institutrice du village, ils tinrent absolument à la saluer. En sa présence, ils furent pleins de craintes et d'une déférence malhabile, c'était des gens simples. Malgré leurs dires, Madame Saunière comprit que le petit Bernard n'avait jamais mis les pieds dans une école. Elle l'attendit à la rentrée, il n'était jamais venu. Plusieurs fois, elle avait vu les parents qu'elle soupçonnait de cacher leur fil lors de ses visites. Elle n'avait pas eu la foi de les dénoncer, elle s'en était remis à un autre

hypothétique pour gérer ce problème. D'une façon déplacée, Madame Saunière ressentit une forme de culpabilité ; si elle avait davantage insisté, cet enfant serait sagement à l'école, et non terré et mutique au fond d'une cabane. Elle souleva son bras dans une dernière tentative, mais celui-ci retomba mollement. Les enfants lui avaient tout expliqué : Genèse venait de faire sa première victime, elle aussi avait pu croire que c'était qu'un jeu sans conséquence.

Madame Saunière ressortit, un sentiment funeste ne la quittait plus, lorsqu'elle annonça aux enfants que le petit Bernard devait voir un médecin, elle-même ne croyait pas non plus en sa capacité à le soigner. Sans le montrer, les enfants au fond d'eux-mêmes furent déçus qu'elle n'ait pas réalisé le miracle escompté. Madame Saunière rejeta un œil en arrière sur ce gosse totalement figé, qu'allaient-ils pouvoir raconter ? Est-ce que garder un secret exigeait toujours un sacrifice pour prix ? Les enfants n'étaient pas encore résignés et attendaient toujours ses paroles comme on espère un prophète. Finalement, elle s'adressa à Gaston seul, son attitude était grave et peinée :

— Je sais que ce que je vais te demander, c'est difficile, mais j'ai besoin de ton aide.

*

Le médecin avait de nouveau regardé les parents de Bernard avec interrogation. Il avait examiné l'enfant et n'avait observé aucune lésion ou hématome qui auraient pu témoigner d'un choc au cerveau. Le gamin paraissait de faible constitution, mais les parents étaient de pauvres gens qui devaient eux-mêmes pas manger tous les jours à leur faim. Il leur demanda d'aider leurs fils à se rhabiller. Il en profita pour commencer la rédaction d'une lettre. Si le problème était d'ordre psychique et non physique, cela dépassait le cadre strict de ses compétences. Il avait eu connaissance de cas similaires : des personnes confrontées à des évènements traumatisants qu'on retrouvait en état de choc à errer dans les campagnes. Cela avait été documenté pendant la guerre, et puis il y avait eu quelques cas mémorables étudiés lors d'accidents particulièrement violents sur les lignes de chemin de fer. C'était difficile à dire si c'est de cela que

souffrait le gamin et ce qui avait pu le mettre dans un état pareil. Le Docteur Parron avait un confrère qui s'occupait de neurologie qu'il connaissait bien du côté de Montbrison, il allait lui adresser ce patient. Ce constat d'impuissance le chagrina un instant et il n'aimait pas quand il avait la sensation de se débarrasser d'un problème plutôt que de le résoudre. Le couple venait de se rassoir face à lui, l'enfant était resté debout entre eux toujours si peu expressif. Pris d'un doute, le docteur Parron les interrogea de nouveau.

— Il est donc revenu seul jusqu'a chez vous ?

— Oui, Monsieur le Docteur, je vous le jure, dit la mère, on la retrouvé devant la maison, et il était déjà dans cet état, qui sait qui nous l'a cassé comme ça le fils ?

La femme était désespérée et il n'avait pas de réponse pour elle. Son mari quant à lui conservait une attitude sombre et mutique. Le docteur posa un regard compatissant sur l'enfant: c'était difficile à croire qu'il ait pu rejoindre son domicile dans cet état, il avait dû se

trouver à un moment donné dans un état de plus grande lucidité. La mère de Bernard portait un chapelet avec une croix en pendentif qu'elle attrapait nonchalamment, à cet instant, le Docteur Parron souhaita qu'il existe un Dieu miséricordieux pour ces pauvres gens. Les parents de Bernard cherchaient encore son regard, mais il n'avait plus rien d'utile à leur dire. Il griffonna encore quelques lignes pour conclure son courrier qu'il remit au père de famille. Leur désarroi était palpable, mais le Docteur Parron savait qu'il ne pouvait rien faire de plus pour eux. Quand ils s'étaient présentés à lui surnageant leur stress et leur confusion, il les avait pris aussitôt en sympathie. Ils semblaient tout empotés dans la salle d'attente y jetant des regards affolés et quand ils le virent arriver, ils en furent plus qu'impressionnés. Vu l'état de leur dentition, c'est possible qu'ils n'aient jamais vu un médecin de leur vie. Le docteur Parron, en acceptant de les recevoir, savait pertinemment qu'il ne devait pas compter sur ses honoraires. Près de la porte, la femme s'épuisa en remerciements et posa ses deux mains sur la sienne, l'homme lui serra sèchement la main. D'une large poche, il sortit un morceau de fromage emballé dans un tissu :

un cadeau. Après leur départ, le docteur Parron le renifla, il n'avait pas pu l'identifier à la texture, il sentait surtout très fort. Il ne pouvait pas le conserver, le fromage atterrit dans le fond d'une poubelle.

Chapitre 8

Ce qui s'était passé avec Bernard avait marqué durablement les esprits. Pour tous, ce fut plus clair que jamais : il fallait protéger le site de Genèse. Après l'accident, tout le groupe se traina un sentiment diffus de culpabilité, et davantage Madame Saunière, qui en tant que seul adulte du groupe, s'était créée comme devoir d'en assumer toutes les responsabilités. Ils s'étaient réunis pour en discuter. Comme d'habitude, leurs réunions se tenaient le mardi après la classe. Pour donner une teinte de crédibilité à leur association, Madame Saunière avait évoqué la mise en place d'un groupe d'entraide. Cela avait dissuadé les plus curieux : aucun ne tenait à se voir attribuer des devoirs supplémentaires en dehors des heures régulières de la classe.

Les enfants avaient remarqué que leur institutrice était plus tendue que d'habitude, son visage était creusé par la fatigue quand ils la virent. Madame Saunière avait eu des nuits blanches tellement ses interrogations la rongeaient. Son rôle était de protéger les enfants : il était impensable pour elle qu'un autre drame se produise.

Quand elle fut sur le point de trouver une solution, l'audace l'avait empêché plusieurs reprises de mettre son plan à exécution. Elle s'était fustigée pour son manque de courage, mais malgré tout, c'est bien cette colère contre elle-même qui l'avait délogée de son état de veulerie chronique. Quand elle était partie trouver Rose, Madame Saunière n'en menait pas large. Elle dut tenir ses mains fermement contre ses hanches pour les empêcher de trembler. Elle avait menti en disant rechercher un terrain pour le compte de Bruno. Elle expliqua tout aux enfants. Ils furent assez convaincus de sa bonne idée : ce serait plus facile de défendre le site, s'il leur appartenait en propre. Rose lui avait appris que le terrain de Genèse appartenait à la commune et qu'il ne présentait que peu d'intérêt pour celle-ci. Madame Saunière laissa passer quelque chose de sa déception :

— Le problème, c'est que je n'ai pas cet argent, leur confia-t-elle piteusement.

Ses élèves réagirent avec leur tendre naïveté ne supportant pas de voir leur maitresse dans cet état de

faiblesse : ils avaient tous des idées pour s'enrichir rapidement.

Madame Saunière retrouva un instant le sourire face à leurs gesticulations mentales de chiots. Elle crut bon d'y mettre un terme néanmoins :

— Je ne pourrais même pas l'acheter moi-même, conclut-elle avec fatalité.

Les garçons eurent une compréhension immédiate de cette phrase : ils voyaient leur père ou oncle s'occuper des activités, des achats et des questions d'argent, rien que des hommes.
Il n'y eut qu'Amélie pour ne pas comprendre l'allusion. Madame Saunière était appelée à en dire quelque chose, mais elle choisit de ne rien dire pour éviter cette scène embarrassante où une femme doit expliquer à une fille un état de soumission commun, comme s'il n'y avait jamais d'échappatoire.

— Votre mari, il ne pourra pas vous aider ? dit Amélie
— Non, il est trop proche, je ne veux pas l'impliquer.

Cette explication parut convaincante pour tout le monde.

L'heure tournait, ils furent obligés de se séparer sur cette demi-victoire. Tous leurs pouvoirs réunis pouvaient encore les mettre face à des réalités difficilement surmontables. Madame Saunière les accompagna sur le seuil de la porte. Les enfants disparurent dans un début de nuit. Avant le portail resté ouvert, le petit groupe s'était divisé, Gaston et Amélie trainaient quelques pas en arrière de leurs amis. Le ton était à la confidence :

— Tu sais, le mari de Madame Saunière n'est pas un homme bon.

Gaston qui était amoureux de la petite Amélie, voulait la protéger en lui apportant un savoir sur les hommes qui parfois déraillent. Michel, pour qui les murs avaient des oreilles, lui avait tout dit. Il précisa sa pensée :

— Beaucoup d'hommes sont comme ça : ils boivent, sont méchants, traitent mal leur femme.

Amélie le regardait avec de grands yeux étant davantage sensible à ce qu'il ne disait pas.

— Mais quand tu seras un homme, tu ne seras pas comme ça, n'est-ce pas ?

Gaston rougit un peu et réalisa qu'il voulait à tout prix lui faire comprendre qu'il était quelqu'un de bien pour elle puisqu'il l'aimait. Il rougit encore plus quand Amélie l'embrassa sur la joue en le quittant. Quelques mètres devant, Jean leur faisait des signes pour qu'ils se rassemblent.

Ce soir-là, il y eut une réunion secrète après la réunion officielle. Chacun l'avait pressenti, comme quand de l'électricité se concentre dans l'air et que l' orage s'annonce. Quelque chose avait continué à tempêter sous

les crânes. Jean, en s’exprimant, eut la sensation de donner forme au désir dans les cœurs de chacun.

— On va aider Madame Saunière, dit-il. On va faire une dernière mission, qui est avec moi ?

Toutes leurs voix s'élevèrent en cœur.

Chapitre 9

Les membres du petit groupe se suivaient, parfois se marchaient dessus, mêmes les plus courageux piétinaient freinés par ce qui se dégageait des lieux qui semblait avoir un côté écrasant pour eux. Les enfants avaient franchi la grande grille de fer forgé, presque étonnés de pouvoir la passer si facilement comme s'ils s'attendaient à voir des gardes armés prêts à leur tomber dessus. Les parents de Gérard habitaient une maison qui pour eux évoquait un château. Jusqu'à présent, ils n'avaient fait que jeter des regards curieux depuis l'extérieur, mais arpenter le jardin étonnamment peu entretenu et quasi désertique était impressionnant. L'absence d'arbres, d'arbustes ou d'autres aménagements extérieurs venant couper la perspective faisait de la maison une ligne d'horizon où toute l'attention convergeait. Leurs yeux étaient devenus de petits insectes qui grimpaient sur toutes les façades : la maison avait des ornements qu'ils ne savaient même pas nommés ce qui dévoilait un peu trop douloureusement leur méconnaissance du beau. La tour et son toit conique, que beaucoup de gens du coin

moquaient, leur apparut comme un chef-d'œuvre et leur donna le sentiment de faire face à une nouvelle église. C'est la mère de Gérard qui leur ouvrit. Ils réclamèrent son fils et elle parut ravie qu'une petite bande aussi colorée vienne le chercher pour jouer. Gérard s'ennuyait ici, il vivait mal leur nouvelle installation, c'était bon pour lui qu'il puisse se mêler aux enfants du village. Les garçons regardaient cette femme avec un certain émoi. Sa prestance, sa beauté bourgeoise, d'un coup ils furent obligés de réévaluer leur vision du féminin et ramener à l'état de brouillon quelques femmes de leur connaissance. Quand elle leur tourna le dos pour appeler son fils, il y eut des murmures admiratifs et des coups de coude discrets.
Quand Gérard parut, il ne partagea guère l'enthousiasme de sa mère :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Un moment de gêne traversa le groupe. C'était à Jean de parler, après tout, c'était son idée, mais c'était difficile de

demander un service à quelqu'un dont n'a pas pris l'habitude d'apprécier. Jean n'aimait pas Gérard, ses grands airs et son savoir supplémentaire du monde qui les rendaient tous ignorants. Quand ils avaient cherché à comment gagner de l'argent pour Madame Saunière, ils s'étaient trouvés bien penauds : ils ne savaient que gagner que quelques sous, et n'avaient pas beaucoup d'idées sur comment on amassait des pactoles. Gérard leur était apparu comme un formateur possible, lui il devait bien savoir comment on récolte plein d'argent et où il se cache, son père était un bourgeois et il vivait dans un château. Ils avaient même émis l'idée farfelue de le cambrioler, mais Jean leur avait rappelé la nécessité d'être discrets pour ne pas éveiller les soupçons.

Jean ravala sa fierté pour parler en toute franchise à son camarade. Gérard sentit que le moment était critique pour eux et il aurait pu saisir cette occasion pour se venger. Ce groupe ainsi constitué l'avait toujours considéré avec un certain dédain. Il se ravisa, son père disait toujours que la vengeance est un sentiment facile, souvent des coups de Jarnac et que remporter la victoire sur un ennemi acculé est nécessairement une piètre

victoire. Il allait plutôt chercher un moyen de tirer un avantage de cette situation.

— Je veux bien vous aider, dit Gérard, mais en échange, je veux savoir ce que vous mijoter, c'est louche votre histoire et moi j'ai bien vu que vous avez tous changé depuis que vous portez vos bagues bizarres.

Gérard était intelligent, il les avait observés et il voulait creuser ce mystère. Jean réagit à ces propos en affichant un instant une certaine raideur générale, puis un relâchement suivit :

— C'est d'accord, on te dira notre secret, tope-là, tu as ma promesse.

Les autres n'émirent aucune protestation durant ce temps où les petits chefs négocièrent.

Gérard suivit le petit groupe, ils n'allèrent pas bien loin, seulement à quelques pas de là en direction du petit cimetière qui se trouvait en face. Sur le muret surplombant les tombes, ils s'assirent tous, mais la bande

à Jean lui laissa une place centrale. Gérard resta debout, se lançant dans un enseignement improvisé. Il leur expliqua tout ce qu'il savait du système économique et bancaire en citant souvent son père qui s'était enrichi dans le commerce agricole.

— L'argent peut être dans des coffres-forts, par exemple, mais la plupart du temps, ils sont dans les banques.

Son assistance écoutait avec attention ce qui le motiva à poursuivre.

— Mais il n'y a pas autant qu'on pourrait le penser, et puis c'est très bien gardé ; dans les banques, il n'y pas tout l'argent qu'on vient y dépenser, cela repose surtout sur la confiance qu'on lui accorde.

Peu le suivirent encore dans cette dernière tirade. Michel s'était même retourné pour suivre le vol d'un papillon qui avait choisi de se réchauffer sur le sommet d'une croix derrière lui. Gaston et Jean ne s'avouèrent pas aussi vite vaincus. Jean tenta de filtrer cette masse d'informations entrantes pour en extraire une donnée utile : si beaucoup venaient déposer des espèces à la banque, c'est là qu'il

faudrait les intercepter.

Gérard avait la sensation de nourrir des pourceaux avec des rubis, mais il aimait les dominer intellectuellement. Quand Jean évoqua la somme qu'il cherchait à acquérir, il se montra méprisant :

— Ce n'est rien ça, mon père a beaucoup plus sur ses comptes.

Jean ne releva pas l'affront :

— On peut acheter un terrain avec ? demanda-t-il.

— Cela dépend de sa taille, mais de toute façon, il faudrait passer par un notaire, et il y a que la banque encore qui pourrait délivrer les autorisations pour l'argent.

Il laissa passer un silence puis laissa échapper une remarque cinglante qui le fit beaucoup rire

— Et regardez-vous ? Vous n'avez pas des têtes à ce qu'on vous laisse entrer chez un notaire !

Chez certains le point de gravité de leur âme se confondit avec le sol tandis que Gérard contribuait à s'esclaffer.

Gérard se reprit et clama qu'il en avait assez dit et que c'était à leur tour de parler.

— Tu as promis, dit-il à Jean en le regardant dans les yeux, ce qui était une autre façon de le contraindre.

Jean eut soudain l'air plus grave.

— C'est entendu, Gaston va t'expliquer.

Le regard de Gaston s'agrandit lorsqu'il entendit son nom. Il comprit que pour la deuxième fois, il devrait assumer les tâches les plus viles.

*

La mère de Gérard fut étonnée de voir rentrer son fils aussi vite. Après que Gérard eut repris le chemin de chez lui, un silence pesant s'immisça dans le groupe. Chacun semblait avoir suivi les voies de ses réflexions insondables. Jean avait donné sa parole et il avait trahi sa promesse. Est-ce que ça changeait quelque chose si on parlait d'un ennemi, est-ce que cela restait juste ? Jamais ils ne s'étaient imaginés dans le rôle des méchants, c'est bien la pensée qui les perturba le plus. Leur choix

devenait plus difficile, tout devenait plus complexe depuis qu'ils étaient dans l'obligation de grandir plus vite.

*

Les enfants se tenaient près d'un banc face à un bâtiment de pierre blanche qui avec son fronton sculpté avait de faux airs de temple grec. Une volée de marche permettait d'en atteindre la double porte chromée et les clients se succédaient. Ils avaient toute l'intention des gamins qui en étudiaient la physionomie avec soin.

— Celui-ci ? questionna Michel en pointant un gros type en veston.
— Il est moche, dit Claude avec dédain
— Il pourrait être très riche ?

Il ne remporta pas l'adhésion du groupe. Ils finirent par se mettre d'accord sur un spécimen rare qui leur avait tapé

dans l’œil : de la pointe de ses chaussures vernies, au haut de son chapeau, il était parfait. Des comme ça, plus personne n'en portait et l'homme d'à peine quarante ans, même parmi les messieurs élégants, dénotait. Il faisait beaucoup moins rabougris que les autres, il semblait alerte et presque sautillant lorsqu'il monta les marches deux à deux. Gaston lui trouva des airs d'Arsène Lupin. Jean donna le signal à son frère pour qu'il se positionne. Il fallait maintenant qu'il patiente pour voir leur futur bienfaiteur ressortir.

*

Claude n'avait pas hésité à interpeller sa cible lorsqu'il reconnut l’homme. Pas décontenancé pour un sou, d'une démarche maitrisée et sans empressement, l'homme s'approcha :

— Que puis-je pour vous mon jeune ami ?

Claude en resta comme deux ronds de flan et c'était à se

demander qui devait charmer l'autre. Le naturel et la désinvolture du dandy, ses petits yeux curieux, il donnait la sensation que chaque nouvelle rencontre était pour lui synonyme d'un nouveau jeu.

Claude reprit un peu de contenance :
— Mes amis et moi on a besoin d'aide, il nous faut votre argent.

Le pouvoir de la bague avait-il agi ? Le dandy avait commencé à froncer les sourcils. Allait-il rire, se moquer de lui ? Un grand sourire vint rapidement lui éclairer le visage. Claude n'était plus si sûr de lui. Le dandy posa ses deux mains sur ses épaules :

— Mais bien sûr ! s'exclama-t-il, où sont vos charmants camarades ?

Claude, penaud, désigna ses amis qui s'étaient cachés. Ils se relevèrent de derrière le banc et parurent un peu étonnés par la façon dont se déroulaient les évènements.

— Venez, les enfants !

*

Les enfants suivirent Monsieur de Montigny dans un dédale de rues. En peu de temps, ils surent tout de lui : son titre, sa haute extraction, ses revers de fortune et son ennui profond des convenances et du protocole qui avait fait de lui un paria au sein de sa propre famille. Il avait quitté sa première épouse juste devant l'autel jugeant tout compte fait qu'il était trop jeune pour se marier, puis il en avait épousé une autre quelques années après, elle était partie ne supportant plus son caractère fantasque. Ils n'avaient pas divorcé, elle s'était enfuie avec quelques objets de valeur, la chercher ne lui avait même pas effleuré l'esprit et il semblait vivre la chose avec indifférence comme s'il avait égaré une montre ou un vêtement lui ayant appartenu. Il n'avait pas d'enfants, ce qui, croyait- il, avait fini par achever sa propre maman
Jean chuchota dans son dos à l'attention de son frère :

— C'est toi qui as provoqué tout ça ?

Claude écarta les bras devant lui pour signifier que la situation lui échappait un peu. De son plein gré, semble-t-il, Monsieur de Montigny, avait tenu à les conduire chez lui pour parler librement. Ils trouvaient aux enfants une tête de fripons et de petits conspirateurs qui semblait particulièrement l'amuser: en cheminant, il avait discouru longtemps sur l'importance de la sédition. Les enfants le suivirent comme on suit un fou en tentant de deviner qu'elle pourrait être sa prochaine frasque. C'était un personnage fascinant : ils s'imaginèrent que s'ils lui dérobèrent sa bourse, là maintenant, il pourrait encore trouver l'exercice charmant et vanter sa participation à une œuvre caritative et les charmes d'une jeunesse pleine d'initiatives. Aucun des enfants n'eut cette envie de tout le trajet.

Monsieur de Montigny s'arrêta devant un immeuble de quelques étages qui ne présentait rien de bourgeois, mais paraissait très gai avec ses briquettes rouges encadrant les

fenêtres et ses volets bleus. La maison leur apparut un peu à l'image de ce gentilhomme qu'était leur hôte.

Lorsqu'ils réalisèrent que tout cela était sa maison, qu'il y habitait seul, leur admiration dépassa le raisonnable. À l'intérieur, l'atmosphère était chargée de senteurs et de mystères : les pièces regorgeaient de trésors pour les yeux comme dans la boutique d'un antiquaire ou d'une caverne magique: d'épais tapis, des tableaux, des instruments chromés énigmatiques, des vases chinois, une armure, des crânes d'animaux, des statuettes qui ressemblaient à des diables, des bocaux à pharmacie renfermant des restes de créatures vivantes. Tout cela en assez bon ordre, mis en scène pour susciter suffisamment d'émotion chez les jeunes visiteurs.

Monsieur de Montigny traversa la pièce sans rien commenter, il laissa les enfants avec leur envie de tout toucher et leurs questions au bord des lèvres. Dans son environnement, il avait encore plus de grâce, il y virevoltait avec naturel, une nonchalance des plus parfaites, plus rien ne devait étonner cet homme qui vivait douillettement dans son petit enfer personnel qui ressemblait au cauchemar d'un autre.

Dans une autre pièce, il y avait une table immense entourée de portraits et d'écussons où les ancêtres de Monsieur de Montigny se jetaient des œillades moroses. Les enfants s'assirent et leur hôte leur proposa des rafraichissements. Au travers d'une porte mal fermée, ils devinèrent ce qui devait être une immense bibliothèque aux étagères bien garnies. Monsieur de Montigny était sorti de la pièce en fredonnant et en esquissant quelques pas de danse. Jamais ils n'avaient vu un adulte pareil, si libre, qu'on aurait pu croire qu'il avait encore un enfant dans le ventre.

Le groupe de Genèse entama un conciliabule :

— Il est un peu fêlé, observa Gaston

— Mais intelligent, dit Jean, il pourrait nous aider.

— Si ça tourne mal, je pourrai lui faire tout oublier.

L'espace d'un instant, les enfants évaluèrent leur environnement sous un autre angle. Est-ce qu'ils étaient tombés dans un traquenard ? Monsieur de Montigny allait-il leur tomber dessus pour les dépecer et les manger et on retrouverait leurs os calcinés dans un immense four

qu’il gardait au sous-sol ? Leurs doutes disparurent complètement quand Monsieur de Montigny revint avec un plateau bien chargé.

— Ça complote encore, n'est-ce pas ?

Les enfants sourirent de s’être faits si facilement démasqués. Non, Monsieur de Montigny ne pouvait pas être ce genre de monstre. Il resta debout pendant qu’ils se régalèrent des biscuits qu’il avait amenés. Une fois qu’ils furent rassasiés, Monsieur de Montigny vint poser ses mains sur le rebord de la table et s’adressa à eux en toute franchise :

— Alors dites-moi, comment puis-je vous aider ?

Les enfants marquèrent une pause. Son ton était si cordial, et lui si accueillant qu'ils se laissèrent aller à de dangereuses confessions. Il était déjà loin le temps où ils voulaient le soulager de ses sous ! Cet homme leur donnait un rare sentiment de confiance et cela tenait pour grande part à sa faculté à ne jamais esquiver une confrontation gênante. De fil en aiguille, plus que leur

quête d'argent, ils lui dirent pratiquement tout de Genèse. À la fin de leur récit, leur attitude générale relevait du soulagement et de la honte mêlée.
Monsieur de Montigny s'était levé d'un bon de sa chaise :

— C’est passionnant !

Il fit presque un tour sur lui-même et commença à battre l'air avec ses poings

— Je le savais!

Est-ce que Monsieur de Montigny allait cette fois perdre toute contenance emporté par une danse de Saint-Guy. Les enfants restèrent figés devant un tel spectacle.
Heureusement, il reprit sa place, et les regarda tour à tour pour être sûr d'avoir toute leur attention.

— Il faut que je vous raconte, dit-il avec plus de sobriété.

Selon ses dires, un jour qu'il se trouvait dans les

montagnes pour réaliser une expérience scientifique, il avait vu un cube immense et très lumineux descendre du ciel. Il s'était approché et avant qu'ils rejoignent la zone d'atterrissage du mystérieux objet ce dernier avait disparu. Cette expérience l'avait beaucoup troublé et constitué un départ pour la quête de toute une vie. Si cela était possible qu'est-ce qu'il ne l'était pas ? Dès lors, il n'avait eu cesse de chercher le surnaturel dans le monde naturel : démonologie, alchimie, spiritisme… il avait accumulé les ouvrages et cherché à ouvrir des mondes invisibles un peu partout. Il supplia les enfants de le laisser voir ce sur quoi ils étaient tombés. Il ne manquait pas d'argument.

— Je vous aiderai du mieux que je peux, de l'argent, j'en ai ! mais laissez-moi étudier ce phénomène. Je vous promets que cela restera entre nous. Je vous jure sur l'honneur de mes ancêtres que vous pouvez compter sur mon entière discrétion.

Les ancêtres dans leur cadre gardèrent leur même pose importante, quelque part, c'est qu'ils validaient. Quelque

chose les empêchait de refuser la requête de Monsieur de Montigny. Leur maitre-mot depuis des mois était d'accepter l'inattendu, cette rencontre leur apparut comme faisant confusément partie de cette chose plus grande qu'ils avaient approchés en découvrant Genèse. Monsieur de Montigny gesticula de plus belle lorsqu'ils lui donnèrent son accord.

*

La rencontre entre Madame Saunière et Monsieur de Montigny ne manqua pas de comique: elle, si réservée, et lui, si fantasque. Lorsque les enfants lui résumèrent la situation, elle n'eut pas le cœur de les sermonner pour les risques qu'ils avaient pris. Leur attitude dévoilait leur grand attachement à leur cause et plus encore l'affection qu'ils avaient pour elle.

Les présentations terminées, Madame Saunière partagea la bonne opinion des enfants pour Monsieur de Montigny, cet étrange lord déchu. Il s'avança vers elle:

— Je vous prêterai mon nom et ne demanderai en échange qu'un peu de votre main.

Sans dire davantage, il attrapa sa main pour y déposer un baiser du bout des lèvres. Madame Saunière rougit un peu ce que remarquèrent les enfants qui ne purent s'empêcher de rire.

Ils continuèrent à échanger un peu, quand il se départait de ses drôles de manières, Monsieur de Montigny lui apparut comme étant un homme cultivé à l'esprit tout scientifique. Il lui parla de sa vaste bibliothèque qu'il mettait d'ores et déjà à sa disposition. Madame Saunière le jugea assez inoffensif pour leur entreprise, utile même, il était peut-être ce deuxième adulte raisonnable qu'elle avait appelé de ses vœux, celui avec qui elle partagerait ses craintes et se soulagerait un peu de son immense responsabilité pour le groupe. Les enfants l'aimaient en tout cas, elle le vit s'emparer de quelques babioles qui trainaient sur son bureau pour leur improviser des tours de magie. Les plus petits criaient de joie, les plus grands affichaient des airs circonspects de ceux qui ne veulent

pas se laisser berner aussi facilement, mais ils sourirent quand même.

*

L'enthousiasme de Monsieur de Montigny était allé crescendo au fur et à mesure qu'ils approchaient de Genèse. En chemin, il assomma le petit groupe de questions. Il était aussi agité que s'il allait rencontrer son créateur pour la première fois et que cela suscitait son lot d'interrogations des plus sophistiquées aux plus triviales : ne risquait-il rien ? À combien de mètres exactement ne fallait-il pas s'approcher exactement du Pouvoir ? Il avait pris un carnet et commença à y griffonner des théories. Les enfants se souvenaient-ils de la position des étoiles dans le ciel ce soir-là ? Avaient-ils noté des phénomènes métrologiques inhabituels: humidité ou chaleur excessive ? Il voulait tout savoir. Monsieur de Montigny regardait les enfants avec curiosité : comment le mystérieux message du Bâtisseur s'était-il inscrit aussi précisément dans leur tête ? Madame Saunière lui demanda de se détendre, voilà qu'elle avait un gosse de

plus.
L'effet fut immédiat.
— Oui, vous avez raison, je m'ébats comme un jeune chiot.

Il fit mine de remettre son veston en place pour se redonner bonne allure.

— Allons-y, ne trainons pas !

Quelques minutes après, il était en tête à trottiner. C'était vraiment un drôle de zouave. Madame Saunière comprit qu'il se hisserait que rarement à la hauteur de l'adulte qu'il aurait dû être et que son enthousiasme débordant était celui d'un enfant. Ses élèves repéraient cela, et l'aimaient d'autant plus. Amélie lui attrapa la main et il finit par la faire monter sur ses épaules tout content de faire le canasson pour elle.

*

L'observation du site de Genèse laissa Monsieur de Montigny totalement coi pour un moment. Il nota fébrilement quelques détails sur son carnet, lorsqu'il releva la tête, c'est comme s'il avait oublié tout de ce qui l'avait amené ici.

— C'est charmant, mais regardez-moi ce paysage et cet air vivifiant !

Il gonfla ostensiblement son torse pour prendre une grande inspiration. Il fit quelques pas face à la montagne et donna au groupe l'impression qu'il voulait sauter dans le décor. Il y avait un peu du comportement du fou chez Monsieur de Montigny qui à tout moment pouvait surprendre. Il s'arrêta d'un coup : dans sa tête, le réel ne faisait que des apparitions timides, avant de voir, il utilisait surtout les fantaisies de son cerveau pour peindre le monde.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en désignant les ruines de l'ancienne bergerie.

Une fois renseigné, il tint absolument à les explorer. Amusés, les enfants le virent étudier les vides laissés par des pierres disparues et s'appuyer sur les poutres restantes pour en mesurer la solidité. Les enfants qui commençaient à bien cerner le personnage s'imaginèrent qu'il était déjà sur les traces d'une civilisation perdue. Quand il revint vers eux, il avait le sourire des bienheureux qui vivent des expériences fondamentalement autres. C'était à se demander si lui aussi ne venait pas d'être frappé par une révélation soudaine venue des cieux.

Chapitre 10

Rien ne rendait, Monsieur le Maire, plus satisfait qu'une bonne affaire. À la permanence ce matin, il avait su dès le premier coup d'œil que ce Montigny était un original. Il avait débarqué à la mairie avec canne et chapeau comme s'il arrivait d'un bal. Il avait jeté des regards à droite et à gauche, Monsieur le Maire avait voulu y voir de la condescendance.

L'attitude de ses administrés qui étaient là pour livrer leurs modestes doléances avait varié, de la moquerie sous cape à la soumission respectueuse en voyant arriver ce personnage à l'élégance singulière. Les attitudes s'étaient raidies, Monsieur le Maire avait bombé le torse : il n'y a que lui qui devait impressionner ici.

À son tour, l'homme qui se présenta comme Monsieur de Montigny avait été assez direct : il voulait acheter un terrain qui selon ses renseignements appartenait à Vaudrières.

Monsieur le maire frotta sa moustache, il n'avait qu'une vague idée de la parcelle en question. Il finit par appeler Rose, sa femme, pour qu'elle lui apporte le cadastre afin

de l'étudier ensemble.

Monsieur le Maire s'était penché sur le plan, le terrain que voulait cet homme par ses modestes dimensions et son éloignement présentait peu d'intérêt pour sa commune, même les paysans du coin l'avaient boudé et il ne savait que faire de ses terres éparpillées parmi quelques autres qui résultaient d'héritages jamais réclamés.

Monsieur le Maire fut assez honnête pour faire une description objective du terrain que son visiteur voulait acquérir, mais il était curieux aussi, pour ne pas dire méfiant. Il regarda du coin de l'œil ce Montigny pendant qu'il examinait les alentours sur la carte : il n'aimait pas ces richards qui pétaient plus haut que leur cul. Il avait entendu dire qu'il y avait des businessmans qui achetaient des terrains pour en faire des hôtels de standing pour d'autres richards et qu'ils n'avaient aucun respect pour la montagne qu'ils dénaturaient. De Montigny ne ressemblait pas beaucoup à un businessman, mais il ne savait pas très bien quelle gueule devaient avoir ces gens-là. Il n'avait pas l'air d'un idiot non plus, quel genre de coup avait-il flairé ? Ce serait le comble que ces terres

ingrates trop granitiques cacheraient de l'or ou du pétrole. Ses doutes se turent quand il arriva à le faire causer un peu: de Montigny parlait de s'enraciner et il évoqua de lointains parents dans la région. Ça, Monsieur le Maire pouvait le comprendre, lui qui était issu d'une famille de marchands de vin et de charbon qu'avait trouvé refuge en Auvergne il y a des générations de ça.

— Je le veux, avait insisté Montigny, votre prix sera la mien.

Monsieur le maire réfléchit aux nids de poule de la route principale, au mur du cimetière qui s'affaissait et aux agapes qu'ils pourraient organiser avec une belle somme. Cela lui donnerait une belle opinion qui lui permettrait peut-être de renouveler son mandat encore. Son honnêteté n'en souffrirait pas, la bourse de Montigny non plus et il gonfla ostensiblement son prix avant de l'annoncer. De Montigny ne broncha pas. Monsieur le Maire lui tendit sa grosse patte de bon négociateur. Il pourrait faire appel à son notaire. Il annoncerait la vente au prochain conseil, l'affaire serait vite pliée. Ils se

serrèrent vigoureusement la main. De Montigny lui tendit une carte, dessus, il y avait que son nom et une adresse, rien qui ne mentionne une quelconque activité. Monsieur le Maire ne se l'imagina plus autrement que sous les traits d'un Jean-Foutre gavé à la cuillère dorée et ses derniers scrupules s'évanouirent. Monsieur de Montigny traina un peu la patte en partant et devant le buste de Marianne il sembla s'extasier comme s'il s'agissait d'une divinité inconnue. Il ne le revit jamais plus et n'eut pas la curiosité de voir comment il s'était installé et pour y faire quoi. Il estimait que chacun avait le droit à son jardin secret et puis si cet hurluberlu faisait du grabuge il y aurait bien un de ces administrés pour le dénoncer avant qu'il s'y intéresse. Ici, il faisait que régler des litiges dérisoires : pour la plupart, des querelles immémoriales entre familles qui se battaient pour des terres. À son grand dam, pour les habitants du village il était devenu un juge impartial plus qu'un réel administrateur.

Chapitre 11

Madame Saunière déambulait entre les stands saluant d'un bref signe de tête un parent d'élève de temps à autre. C'était déjà la fin de l'année et quelle année ! Celle-ci lui avait paru interminable, beaucoup trop dense, doublée par leurs activités secrètes autour de Genèse. La kermesse attirait toujours les foules, pour les gens du village, c'était une fête de plus qui égayait la vie de la commune. Certains y venaient tout endimanchés, Madame Saunière en était plutôt fière, elle y voyait un signe de respect pour l'institution et son école devenait la rivale laïcisée de l'église. Des enfants s'étaient éparpillés jusque dans la prairie où avaient été installés des jeux en bois. Les plus petits, accompagnés de leurs parents, s'émerveillaient devant des grilles d'exposition métalliques où s'affichaient leurs créations de l'année. Le monument aux morts n'était plus la vedette de la cour et il voyait les noms de ses grands héros se faire recouvrir par des dessins de mômes. Ce grand rassemblement annuel était aussi l'occasion *d'ouvrir la classe* aux regards curieux des parents. Les élèves de Madame

Saunière attendaient l'évènement avec impatience et l'excitation depuis des semaines était montée crescendo. C'est à peine si elle avait réussi à les tenir tranquilles. L'école se finissait officiellement dans quelques jours, mais Madame Saunière savait que la classe serait vide dès lundi, la tentation des vacances serait trop grande avec tous ses espaces de libertés possibles. Les enfants continueraient probablement à se voir, mais pour avoir tous les copains de l'école, il faudrait attendre la rentrée désormais, alors ils en profitaient tous. Rien ne rendait plus heureuse Madame Saunière que de voir des enfants insouciants. Elle pensa à son petit groupe de la montagne et à leur avenir : est-ce qu'ils arriveraient encore à concilier leur vie avec la lourde responsabilité qui était la leur ? Cette année en plus ne serait pas anodine pour eux : Jean et Gaston seraient à l'école supérieure l'année prochaine, ils auraient moins l'occasion de se réunir. C'est dommage, la venue de Monsieur de Montigny dans leur groupe s'était révélée être un atout, avec lui, le groupe avait été plus soudé que jamais. Madame Saunière espérait qu'il continuerait à l'être. C'est lui qui avait insisté pour qu'ils se retrouvent tous dès le début

des vacances à Genèse, il n'avait pas voulu en dire davantage. En espérant que ce soit une bonne nouvelle : une petite voix dans sa tête lui répétait que cela faisait moins d'un an qu'ils avaient pris leur rôle de gardien en main, ils avaient eu de la chance, ça aurait pu être pire. De quoi serait fait le siècle à venir ? Elle préférait ne pas y penser ; aujourd'hui, il ne devrait être question que de fête. Madame Saunière observait tout ce petit monde s'agiter autour d'elle comme si elle était un démiurge content d'avoir insufflé la vie ici.

Les parents avaient joué le jeu, on en retrouvait quelques-uns derrière les stands et la vente de gâteaux, à quelques sous la part, viendrait remplir la caisse de la coopérative de l'école. Un enfant muni de sa canne à pêche bricolée manqua de l'attraper au lieu des canards grossièrement taillés dans du bois qui reposaient sur un fond de sciure. Madame Saunière sourit pour indiquer à l'enfant maladroit que l'incident était minime. Au chamboultout d'autres s'époumonaient et Monsieur Blin, en charge de la tombola, vantait les lots comme un camelot un jour de marché. La buvette aussi attirait son public. Monsieur le Maire s'y trouvait en bonne place

avec quelques administrés.

— Un petit verre, Madame la Maitresse ?

La formulation était amusante, Madame Saunière parut hésiter. Elle craignait les débordements éthyliques qui lui rappelaient trop son mari. Elle regarda les deux costauds en débardeurs qui paraissaient déjà ivres, mais ils étaient au bout du bar improvisé. Bruno n'était pas venu aujourd'hui, ce qui n'était pas une mauvaise chose dans le fond. Il se comportait de plus en plus comme un ours et le soir ils se parlaient à peine. Madame Saunière se décida pour le verre, ce n'était pas tous les jours la fête.

*

Monsieur de Montigny était coriace dans le secret : malgré les questions des enfants, il résistait, ce qui les faisait rager. Ce n'était pas inhabituel, il avait toujours des airs de magicien qui va préparer son prochain grand tour. Quand il sortit sa montre de la poche de son veston, les enfants comprirent que leur calvaire allait prendre

fin : cela faisait presque une heure qu'ils attendaient sur le lieu de Genèse. Avec naïveté, certains regardèrent le ciel, convaincus qu'ici c'était une terre de miracles et que les interventions étaient nécessairement divines. Le camion de chantier qui fit son apparition quelques minutes plus tard s'annonça pourtant dans un vacarme mécanique qui n'évoquait en rien la puissance éthérée. Celui qui en sortit, lorsqu'il vit tous ses enfants réunis, afficha presque autant de surprise qu'eux. Assez maladroitement, il se dirigea vers Monsieur de Montigny comme s'il était le chef de ce clan et qu'il craignait de se faire dévorer par cette assemblée de pygmées.

— Mettez tout ça là, finit par lui dire Monsieur de Montigny.

Les enfants suivirent ce bout de doigt qui désignait un espace qui paraissait pourtant identique à tous les autres. La scène qui se déroula devant eux était encore un puzzle imparfait : le conducteur laissa tomber le hayon de sa benne, ils purent en admirer davantage le contenu : des gros sacs marrons, des parpaings, des seaux et des jerricanes … le projet de Monsieur de Montigny s'éclaira

un peu dans leur tête, mais l'imagination romanesque de quelques-uns leur fit croire qu'ils allaient bâtir rien de moins qu'un château. Ils auraient à jamais du mal à négocier avec la réalité, tout pouvait devenir une aventure extraordinaire pour eux. Le monstre finit de régurgiter son repas, ce qui impressionna le plus, c'est quand il se mit à se cabrer pour faire glisser du sable qui valait bien une pluie d'or. Monsieur de Montigny attendit que le camion reparte pour les rassembler comme s'il allait leur délivrer son plus gros secret.

— Nous allons créer une muraille à notre trésor ! annonça-t-il d'un ton mêlant fierté et badinerie.

Ils s'étaient souvent réunis avec Madame Saunière pour chercher des solutions pour Genèse, comment protéger le site du regard des curieux et éviter les accidents. Ils ne voulaient pas toujours mêler les enfants à leurs réflexions qui avaient déjà bien assez à penser comme ça. Ils n'auraient pas tout à fait compris le sens de leur quête. La maturité apportait plus de prudence, plus de rationalité, ils ne pouvaient pas totalement céder à la facilité de la réponse magique. La magie, c'est souvent le voile brodé

sur l'ignorance, et l'histoire des Hommes était peuplée de phénomènes d'abord qualifiés de magiques avant que la science et la raison puissent y mettre bon ordre et compréhension. À deux, ils avaient monté ce qu'ils appelaient avec ironie *une cellule secrète* qui s'était donné pour mission de trouver des réponses plus scientifiques à leur aventure. Ils avaient commencé à s'intéresser aux propriétés de la bague : identifier son matériau, savoir s'il était totalement inerte ou non... Au bout de quelque temps, Monsieur de Montigny dut confesser la limite atteinte par ses compétences de chimiste amateur. Ils ne s'étaient pas découragés pour autant : le site de Genèse lui-même posait question. Avait-il été choisi au hasard ? Et si cette boite lumineuse n'était qu'un fragment d'un pouvoir plus grand, y avait-il une forme de communication entre toutes les parties ? Ces réponses, ils étaient venus les chercher sur le terrain et parfois nuitamment. Monsieur de Montigny avait vu Madame Saunière changer : d'abord très craintive, puis totalement exaltée à l'idée de parcourir les alentours de nuit un détecteur à la main. Elle était comme une fleur qui n'avait jamais su s'ouvrir. Elle avait eu cette théorie

et Monsieur de Montigny admirait l'intelligence de cette femme : le pouvoir était peut-être un émetteur positionné à un endroit précis, c'est pour cela qu'il ne pouvait être déplacé. Si c'était une antenne, il s'agissait peut-être d'une technologie inconnue. Madame Saunière avait rougi lorsqu'elle avait envisagé la possibilité que ce soit l'œuvre d'une civilisation extraterrestre. Elle lui avait confessé un gout pour la science-fiction depuis toute petite, même si ses parents avaient toujours jugé ce genre de lectures suspectes et encore plus pour une jeune fille. Elle aimait Jules Vernes tout comme lui. Genèse avait gardé ses secrets, la chimie, pas plus que la physique n'avait permis de la faire parler, mais Monsieur de Montigny s'était trouvé confronté à un plus grand mystère encore, celui de l'amour : un soir, il avait embrassé Madame Saunière. Elle l'avait repoussé sans grande conviction : *elle avait un mari*, même si selon ses propres dires, il s'agissait d'un homme détestable qui la brutalisait. Monsieur de Montigny avait ravalé son orgueil d'homme blessé, c'était dommage, il n'aurait jamais pu penser que son corps pouvait encore accueillir l'amour. Pourtant elle le regardait, il avait l'expérience

des femmes et croyait qu'on pouvait lire dans leurs yeux leur désir. Elle le regardait toujours quand il s'adressa aux enfants pour leur parler du puits qu'ils allaient bâtir.

*

Pour quelques enfants de Vaudrières, les vacances de l'été 1930 furent les plus belles de toutes. Dès le réveil, c'est une attente interminable qui commençait pour la bande de Genèse. Monsieur de Montigny avait fixé leur rendez-vous quotidien à 10h. Ils se levaient bien trop tôt, leurs parents n'avaient jamais de temps mort dans leur activité. S'ils voulaient être tranquilles pour la journée, il fallait qu'ils soient disposés à les aider dès potron-minet. C'était la condition pour leur liberté journalière, après ils ne se souciaient guère d'eux et n'exigeaient leur présence que pour le repas du soir. Leurs gamins les embrassaient furtivement, des fois un copain passait les chercher, ils étaient enthousiasmes, ils ne cherchaient pas à comprendre, s'imaginant que c'était le propre de la jeunesse.

Sur place, c'est Monsieur de Montigny qui donnait les ordres, il aurait pu être tout à fait sérieux, mais il aimait

trop les simagrées et faire des idioties, les enfants comprenaient qu'il ne s'agissait que d'un énorme jeu et acceptaient d'autant plus de se mettre à la tâche. Leur nouvel ami se comportait comme s'il était le chef d'un camp scout. Lorsqu'il donnait l'exemple, il épaississait encore le mystère qui entourait sa personne. Sûr que Monsieur de Montigny ne leur disait pas tout malgré ses bavardages intempestifs. Il faisait bien des cachoteries et cela faisait des semaines qu'ils avaient repéré sa façon de faire le joli cœur auprès de Madame Saunière. Les enfants en le voyant gâcher le mortier ou monter des parpaings se demandaient bien ce qui échappait encore à ses nombreuses compétences. Tous ensemble, ils avaient réalisé une solide échelle ainsi qu'un système de poulie pour descendre leurs matériaux dans le trou contenant la mystérieuse boite lumineuse. L'échelle dépassait à peine et jusqu'à présent seul Monsieur de Montigny l'avait utilisée. Il semblait à peine affecté par la proximité avec la boite. Les enfants avaient cru que pour réaliser leur puits ils n'auraient qu'à disposer quelques pierres autour. Monsieur de Montigny avait moqué leur grande naïveté : il ne voulait pas que tout s'écroule et il fallait donc de

solides fondations à leur projet. Quand il dit cela, les enfants loin d'être vexés, jalousèrent sa connaissance des choses. Ils allèrent bien au-delà de leur fatigue habituelle pour lui apporter une aide utile : ils maniaient la manivelle jusqu'à en avoir des cloques sur les mains, cassaient les parpaings, cherchaient des cailloux pour combler la petite tranchée qu'avait creusée Monsieur de Montigny en bas et mélangeaient l'eau au mortier dans de grands bacs encore et encore. Cette dernière étape donnant souvent lieu à des batailles d'eau rapidement interrompue par Monsieur de Montigny qui avait trouvé son bon mot pour toute la durée du chantier : *il ne faut pas gâcher* ! C'est comme s'il savait tout depuis le fond de son trou, comme un souffleur au théâtre, il les rappelait à leur texte. Quand il sortait, l'effet était comique, les enfants lui trouvaient des airs de taupe ahurie, il était tout souillé, mais lui ne se privait pas pour leur coller de la boue sur le bout du nez ou les joues. Madame Saunière avait décrété qu'elle était très peu manuelle et s'occupait davantage de l'intendance. Amélie aimait rester en sa compagnie, mais son institutrice la poussait à rejoindre le groupe des garçons. Malgré leurs

quelques écarts de conduite, leur muraille atteignit bientôt la surface. Ils purent alors tous mettre la main à la pâte pour la terminer. Le résultat était impeccable. Personne ne penserait que derrière ces pierres il n'y avait pas d'eau, mais la source de toute vie connue. Ils n'eurent pas le temps de se reposer sous leurs lauriers. Monsieur de Montigny s'épongea le front et attrapa une bouteille d'eau qui trainait sur leur table de fortune : il leur confia qu'il avait un projet plus ambitieux encore pour le site. Claude poussa un soupir d'abattement. Monsieur de Montigny qui s'était placé face à eux le rassura : cette fois, ils seraient aidés par une horde de professionnels. Il voulait rebâtir par-dessus la bergerie délabrée :

— Notre prochain repas, nous le prendrons dans ses murs, clama-t-il en s'essuyant la bouche.

En se déplaçant à grands pas, il distillait au groupe ce que créait sa pensée instantanément, il rêvait aux futurs arrangements. C'était définitivement un original, souvent il agrémentait ses propos de citations ou de

proverbe en latin. Un peu plus calme, Il tapota du bout du pied un moellon qui avait roulé jusque de l'herbe :

— C'est avec cette pierre que nous bâtirons notre église !

Les enfants faisaient tous du catéchisme, mais c'est vers Michel qu'ils se retournèrent, leur spécialiste lorsqu'il s'agissait de faire parler l'inerte. Il rougit de toute cette attention soudaine, mais hocha la tête : ses camarades en comprirent que le projet des pierres taillées était bel et bien de se sentir utiles et entourées de semblables.

Monsieur de Montigny avait la capacité de voir ce qui n'était pas encore advenu, il délira encore quelques instants. Amélie se demanda s'il avait un pouvoir comme le sien, il pouvait créer des choses justes parce qu'il en percevait les formes. Elle plissa les yeux, se concentra bien fort : point de château à l'horizon comme elle l'avait imaginé plus tôt.

À la fin de la journée, les enfants tombèrent facilement dans le sommeil ; dans leurs rêves, il y avait des ogres dans les montagnes, des dieux dans d'autres lieux inaccessibles, des prophéties et des légendes, Genèse y

revenait par bribes, le lieu de leur transformation qu'ils continueraient à vénérer pendant un siècle au moins.

*

Monsieur de Montigny n'avait pas menti : les travaux allèrent bon train. Pendant des semaines, ce coin tranquille de la montagne fut plus agité que d'habitude et le bruit des moteurs et des outils résonna dans la vallée. Monsieur de Montigny avait voulu une bâtisse qui ressemble à celles de la région et qu'on ne puisse pas se l'imaginer autrement que pluriséculaire. Il avait fait travailler les meilleurs artisans du coin qui se succédaient pour prendre les mesures et suivre les idées fantasques du futur propriétaire. Les enfants venaient tous les jours, même quand leur aide n'était pas requise. Difficile à dire ce qui devenait le plus passionnant pour eux : la nature, ou les ouvriers qui s'agitaient et qui étaient tout aussi passionnants à observer. Après en avoir engueulé quelques-uns parce qu'ils trainaient dans leurs pattes, les gars du chantier s'habituèrent à leur présence, trouvèrent

même de quoi les occuper en leur confiant de menus travaux sous la forme de petites missions qui les réjouissaient. Amélie essaya un casque trop grand, ce qui attendrit tout le monde, certains étaient assez fiers de parler de leur métier à des enfants et il y eut des histoires du soir qui se racontèrent même en journée. Vers le mois d'aout, les enfants avaient été ravis d'accompagner Monsieur de Montigny pour chercher de nouvelles pièces pour meubler ce qu'ils appelaient déjà leur repaire. À cette période, il y avait des foires en tout genre et ils s'exercèrent à l'art de la négociation. Leur protecteur leur donna la même somme à tous et un concours s'improvisa pour savoir celui qui dégotterait l'élément de décoration le plus original. Monsieur de Montigny paraissait assez peu intéressé de faire des économies et continuait à dépenser son argent avec un certain soulagement. Il était aussi enthousiasme que les petits quand ils rentraient chargés de leur chasse au trésor.

Début septembre, dans une maison encore en travaux, mais déjà munie de sa pièce principale ils improvisèrent un diner festif. Monsieur de Montigny, en bout de table, avait tenu pendant longtemps la conversation : c'est un

vrai numéro scénique qu'il avait livré y mettant ce qu'il fallait de mimes et d'emphase pour célébrer leurs accomplissements. Le groupe le vit s'approcher d'une petite malle qu'il avait gardée jalousement. Elle contenait un saxophone, personne ne fut surpris qu'il pût en jouer en virtuose. Sa prestation lui donna grand soif et il se montra plus bavard et exubérant encore. La boisson avait sa part de responsabilité dans son euphorie qui ne retombait pas, mais vers la fin de soirée, plus chagrin, et las de boire verre par verre, on le vit quitter la maison, une bouteille à la main comme s'il s'enfuyait avec une amante qui allait le consoler dans de secrètes alcôves. Monsieur de Montigny avait aussi servi à boire à Gaston, Michel et Jean, mais il avait suspendu son geste pour les autres quand il avait vu le regard désapprobateur de Madame Saunière. Se plaignant d'être barbouillée, elle avait quitté la table plus tôt dans la soirée. Les enfants aimèrent cette sensation de n'avoir plus personne pour les surveiller et leur attitude changea aussitôt :

— Je ne veux pas être en reste ! dit Claude en attrapant la bouteille dont on l'avait privé plus tôt.

Il fit une grimace en tirant la langue et les plus âgés rigolèrent. Les interrogations fusèrent autour de la table, il y avait un temps d'exception qu'il fallait à tout prix occuper, si possible en menus transgressions, car ils n'étaient pas encore taillés pour la vraie débauche. Jean chercha à effrayer Amélie en lui parlant de monstres qui peuplaient les forêts du coin. Gaston se vanta d'y avoir déjà passé la nuit, mais quand la proposition pour s'occuper tourna autour d'une expédition nocturne, il fit partie de ceux qui appelèrent à ne pas trop s'éloigner des fois que Monsieur de Montigny décide de réapparaitre. Michel avait un peu décroché des conversations et dessinait faisant peu de cas de ses amis qui s'agitaient autour de lui. C'est à peine, s'il voulut bien les rejoindre quand ils se décidèrent à faire une partie de cache-cache aux abords de la maison. Il fit bonne figure pendant quelques tours de jeux, puis préféra rentrer se réchauffer. Jean et Claude le rejoignirent, mais davantage animés par l'idée de se remplir l'estomac encore. Gaston, encore un peu essoufflé, s'était assis sur un tronc d'arbre allongé devant la maison. Le spectacle des étoiles face à lui l'avait arrêté un temps. Amélie l'avait rejoint. Elle

grelottait un peu et il n'avait pas osé passer sa main autour d'elle pour la réchauffer. Gaston lui parla du ciel qui était vraiment beau, il cherchait un préambule pour parler de sa beauté à elle. Il n'y avait plus qu'eux dehors, ou dans tout l'univers et ce qu'il espérait, c'était aussi ce qu'il redoutait. Il comptait sur ses deux verres de vin bu plus tôt pour le rendre plus hardi, mais le tapage de son cœur était plus assourdissant dans sa tête que n'importe quel début d'ivresse. Il y avait une chaleur en lui qui ne lui faisait plus souffrir du froid. S'il ne faisait rien maintenant, il n'aurait peut-être plus jamais l'occasion d'avouer ses sentiments à Amélie. Cette dernière pensée lui apporta ce qui lui manquait de courage : il posa sa main sur celle d'Amélie qui sursauta un peu, puis ses doigts s'ouvrirent pour qu'il laisse passer les siens. Ils ne se dirent rien pendant longtemps. Ils s'imaginèrent qu'à la fin de cette chaste étreinte, il en serait fini de Genèse, le pouvoir serait reparti vers les étoiles et ils auraient gagné.

Gaston et Amélie rentrèrent dans la pièce en se tenant la main, cette nouvelle information eut peu d'impact dans les cerveaux éteints de leurs amis, ils n'auraient pas

d’autres choix que de s’y faire. Michel s’était endormi dans un coin laissant tomber son bloc à dessins à ses pieds. Jean et Claude luttaient contre le sommeil autour de la table. Ils allèrent se coucher tous ensemble. Le dortoir et sa succession de matelas ne formaient qu’un grand lit où ils purent tous s’installer, Madame Saunière ronflait dans un autre coin ce qui ne manqua pas de les amuser. Ils furent heureux de se sentir si près les uns des autres. Jamais ils n’avaient autant approché l’idée qu’à eux tous ils constituaient une famille. Gaston s’était arrangé pour être à côté d’Amélie. Il n’osait pas s’approcher davantage ou la toucher, mais il ressentait sa présence comme quelque chose de doux et de chaleureux. Il l’attendit murmurer dans le noir, elle s’inquiétait que Monsieur de Montigny ne soit pas revenu. Il n’allait pas tarder, lui assura-t-il, ils l’attendraient ensemble si c’est ce qu’elle désirait. Monsieur de Montigny était devenu un papa pour eux tous et ce soir il était important qu’ils soient réunis, car sur demain pesait le risque de voir leur groupe se morceler, non pas à cause d’évènements extérieurs sans maitrise, mais du fait de leurs élans

intérieurs et de leur envie de grandir, cette autre forme de pouvoir à conquérir.

Chapitre 12

Lorsque la venue de Jean était annoncée, la maison s'animait toujours d'une énergie nouvelle. Claude attendait patiemment le retour de son ainé. Ses visites se faisaient plus rares, il devait trouver la vie bien confortable dans son internat puisqu'il y restait parfois même pour les petites vacances. Bien que située qu'à une cinquantaine de kilomètres, il n'était pas si simple de se rendre à son école, il fallait traverser le col et ensuite s'engager sur des routes minuscules que seule la montagne façonne pour gagner des axes plus importants. Claude était venu le voir une fois et avait gardé un souvenir précis de son EPS, un bâtiment splendide de quatre étages en pierre de taille dont l'entrée principale était encadrée de colonnes. Les lumières vives qui s'échappaient des fenêtres cintrées du premier étage lui avaient donné l'impression qu'un spectacle continu se jouait à l'intérieur. Jean lui avait désigné les lucarnes à fronton triangulaire au sommet, c'est là que se trouvaient les chambres. Les familles n'étaient pas autorisées à y pénétrer. Les multiples fenêtres donnant sur des pièces

anonymes supposées somptueuses lui donnèrent matière à rêver. Leur mère qui n'était pas véhiculée ne pouvait faire la route seule, il fallait trouver une bonne âme pour les accompagner, le taxi restait une option raisonnable, mais couteuse. Claude se jetait presque sur son frère qui portait encore sur lui les senteurs d'un autre monde. Il avait toujours beaucoup à lui raconter. Ce qu'il appelait la ville ici était sans commune mesure avec ce qu'il avait aperçu là-bas qui était désormais le décor quotidien de Jean. La vie n'était pas facile depuis son départ, leur mère devait travailler encore davantage et lui faire les tâches de deux. Il y avait bien quelques journaliers pour leur prêter main forte, mais Jean, surtout depuis qu'il était doté de son pouvoir, était difficilement remplaçable. À chacune de leurs retrouvailles, il le trouvait changé. Ce qui était tolérable à regard d'enfant et passait pour ses avantages singuliers devenait difficilement tolérable alors que lui-même grandissait. Leur mère avait été catégorique : elle n'aurait pas assez d'argent pour envoyer ces deux garçons faire des études. Elle avait besoin de lui sur l'exploitation. Jean était l'ainé, ce fut le seul argument de leur mère pour expliquer cette injustice.

Elle ne se rendait pas compte qu'en célébrant l'amour pour son fils ainé qu'elle voyait peu, elle créait de l'animosité entre les frères : quand Jean était là, on pouvait ne pas travailler une journée durant, ou améliorer l'ordinaire, parce que c'était une fête que de l'accueillir. Claude ne le lâchait pas, c'était comme le griffer, le mordre, l'attaquer, mais avec de l'amour pour qu'il puisse faire couler quelques-uns de ces privilèges sur lui. Ils ne lui seraient peut-être jamais accessibles. Son frère, il aurait aimé le détester davantage, mais il n'y arrivait pas, lui aussi était peut-être innocent d'être né plus tôt. Les moments qu'il préférait en sa compagnie se passaient une fois la nuit tombée, c'était l'occasion d'un enseignement occulte passé d'un frère à un autre. Jean voyait davantage de filles cette année. Il en avait rencontré une qui s'appelait Marie. Dans son bâtiment, et malgré les interdictions, il avait réussi à l'emmener dans sa chambre. C'était une brune, mais cette information n'était pas substantielle, ce dont il avait voulu se vanter auprès de Claude, c'était de ses seins qu'il avait eu le privilège de toucher : deux globes charnus bien colorés

sur le dessus comme le bon pain. Jean n'avait jamais rien vu d'aussi beau.

— C'était comment ?

Sur les femmes, Claude n'avait aucune idée, posséder cette information lui parut capitale :

— Comme les mamelles d'une vache, avait répondu son frère avec sérieux.

Jamais plus il n'avait pu faire la traite sans y penser. Du bas du lit, Claude entendait son ainé s'agiter. Claude était probablement trop grand pour bien dormir ici et il devait se contorsionner dans sa case de bois. Il avait grandi, ses épaules étaient plus larges qu'avant et jamais on n'avait observé une telle différence entre eux. Jean était en train devenir un homme. Claude n'osait plus pisser à côté de lui, ce qui lui avait poussé entre les jambes était la marque d'un privilège d'un genre nouveau qui rendait son frère plus arrogant que jamais et là encore il ne pouvait rien faire si ce n'est attendre et espérer.

*

Il était impensable pour Jean de revenir à la maison sans saluer Monsieur de Montigny. Depuis 1 an, il s'était installé à demeure à Genèse. Son humeur variait assez peu, quand lui et son frère l'avaient interrogé sur ses motivations, il n'avait fait qu'afficher sa belle indifférence coutumière : il n'était pas triste d'avoir quitté sa grande maison ou de s'être débarrassé d'une grande partie de ses affaires :

— Il y a un moment de sa vie, où un homme doit conserver que l'essentiel, leur avait-il dit avec enthousiasme qui paraissait feint.

C'était trop de sagesse pour deux garçons de 10 et 14 ans qui eux désiraient tout avoir dans leur cerveau ou leurs mains toujours prêtes à accueillir la nouveauté. C'était tout de même rassurant de savoir que quelqu'un veillait à temps plein sur le site.

Quand Jean et Claude arrivaient à Genèse, il n'était pas rare que Monsieur de Montigny soit devant la maison à lire ou à fumer la pipe. Il pouvait les accueillir d'un constat flegmatique qui avait pour seul premier effet de l'aider à suspendre sa lecture et de le faire rentrer. Depuis

le temps qu'ils venaient ici, il était difficile pour les garçons de savoir où se trouvait leur véritable foyer. Pour faire simple, ils en vinrent à penser qu'il y avait celui de l'enfance où régnait encore leur mère et la maison de Genèse qui les rapprochait du monde des adultes. La table de la salle à manger était souvent recouverte de tout un bazar hétéroclite qui témoignait de ce qu'avaient pu être les activités de leur hôte avant qu'il ne l'interrompe : d'épais ouvrages à l'aspect miteux présentaient leurs entrailles, des pièces mécaniques s'éparpillaient à côté d'engins de précision pour la plupart inconnus. Monsieur de Montigny avait décrété qu'il venait ici pour se consacrer à l'étude, mais les buts ou visées qu'ils poursuivaient étaient encore assez flous pour qu'ils se les représentent clairement. D'autant plus qu'à chaque nouvelle visite, il pouvait les entretenir d'un sujet nouveau qu'il avait découvert il y a peu et qui l'enthousiasmait déjà. Jean et Claude se firent une place autour de la table. Ici même et dans un temps pas si lointain, Monsieur de Montigny s'était mis en tête de leur enseigner quelques savoir pratiques qu'il trouvait louables pour des garçons : tricher au bridge, compter les

atouts au tarot, faire des nœuds qui soient solides et des comptes justes et bourrer une pipe… Monsieur de Montigny n'aurait pas été aimé des vrais pédagogues et sa façon d'enseigner relevait parfois de l'intrigue. Il ne semblait pas tenir en haute estime l'école, mais en présence de Madame Saunière, il était capable de rendre plus discrètes ses opinions les plus radicales sur le sujet.

La donne avait changé désormais, Monsieur de Montigny, les voyant grandir, trouvait que la seule compétence utile pour un futur homme, c'était d'*avoir de l'esprit* et que cela passait sans contestation possible par la maitrise de la langue, cet outil indispensable pour se faufiler dans le monde, ménager ses amis, et étriller les autres. Vaste programme… et il organisait pour ses petits protégés des concours d'éloquence ou de poésie. Il tenait absolument à ce qu'ils développent leurs pensées en aiguisant leurs mots. Sur ce sujet, il était assez souple et qu'importe qu'ils s'essayassent aux calembours les plus douteux ou à un langage plus fleuri : « de l'audace et de l'intelligence ! », clamait-il souvent. À ses yeux, les garçons étaient parfois des *rustauds à dégrossir*, mais c'était dit avec tellement de tendresse qu'ils n'en prirent

jamais ombrage. Monsieur de Montigny, qui était pourtant un grand bavard, en disait assez peu sur son enfance, mais les enfants devinèrent rapidement son désamour pour beaucoup d'institutions formatrices qui selon ses mots n'étaient que *des parcs à bestiaux où l'on y apprenait seulement à beugler à l'unisson*. En compagnie de Monsieur de Montigny, ils découvraient un parfum de liberté à nul autre pareil, Jean et Claude gardèrent toute leur vie les traces de ses apprentissages qui les avaient poussés à affirmer leurs opinions sans trop tenir compte de celles des autres et c'était encore la meilleure façon d'avancer dans ce monde. Il y avait un climat chez Monsieur de Montigny qui était propice à l'échange et des fois la parole à force d'être autant stimulée s'ouvrait sur des sujets inattendus, sorte de dérapage verbal qui approchait des lieux dangereux. Claude agacé par la vantardise de Jean à chaque fois qu'il réussissait un exercice mieux que lui fit entendre son mécontentement, mais c'était aussi son vaisseau amiral qui dissimulait sa flotte de frustration et de colère.

— Tu peux être doué, tu as la vie facile, dit-il boudeur.

Jean perçut l'attaque déguisée dans les mots de son frère, il fut sensible à son émotion qui affleurait. Claude détourna le regard, mais il continuait de lui parler, cette première phrase n'était qu'une amorce pour des propos qu'il avait mis de côté pour ne pas entacher son amour de haine. La première réaction de Jean fut l'incompréhension, puis il eut mal, mais c'était une douleur venant de l'intérieur avec laquelle il était difficile de lutter. Plus il écoutait son cadet, plus il trouvait ses propos injustes et il eut la tentation de l'attaquer à son tour. Claude laissait écouler son fiel, et Jean se demandait comment cette boule douloureuse avait pu trouver sa place entre eux. Claude lui parlait de sa vie difficile avec leur mère et comment sa santé s'était détériorée depuis son départ. Elle faisait semblant, se montrait beaucoup plus enjouée en sa présence, mais quand elle allait mal, il n'était pas là pour le voir. C'était bel et bien une accusation. Jean tressaillit en entendant ces derniers mots : depuis la mort de leur père, il s'était donné comme mission secrète de protéger sa famille. Monsieur de Montigny suivait cette conversation à bâtons rompus qui se jouait entre les deux frères, une bulle émotionnelle

grossissait autour d'eux, il s'était fait attraper dedans. Jean et Claude paraissaient tous deux peinés, ils se faisaient mal ensemble. La douleur de Jean était celle des idéaux qui tombent, il s'était forgé une image flatteuse de lui-même pour éviter de se confronter à son égoïsme brut. Sa vie à la ville, il s'était dit la mériter : dernièrement, il s'était mis à boire et à fumer, à courtiser les filles, de ces nouveaux vices ils en faisaient des vertus, il apprenait de nouvelles choses qui poussaient sur des corps ensevelis de son ancien monde qu'il avait voulu enterrer vivant. Au dos de sa réussite, il y avait sa culpabilité, c'est probablement pour cela qu'il ne revenait plus si souvent les voir, ou seulement pour briller, parler de lui, les asperger un temps de son succès. Peut-être qu'il se croyait meilleur que ceux qui l'avaient engendré, plus fort que Genèse qui l'avait armé d'une force colossale, alors c'est qu'il souffrait d'hybris, ce mot lâché un jour par Monsieur de Montigny qui l'avait tant impressionné.

— Je suis désolé, murmura Jean.

Ses dernières pensées avaient ébranlé son édifice en apparence solide. Claude avait haussé les épaules, sa façon d'indiquer que ce n'était rien. Entre eux, il y avait une fracture qui ne pouvait être réparée, c'était pire quand il la ressentait sans pouvoir la nommer. Monsieur de Montigny voulut à tout prix commenter la fin de leur échange, ce qui semblait l'exalté : voilà un bel exemple de cette parole *vraie* qu'il leur avait tant vanté et qui ne pouvait se faire sans dégâts. Claude et Jean gardèrent un léger silence que d'autres mots vinrent recouvrir dans des vagues de plus en plus bruyantes : ils apprenaient toutes sortes de leçons chez Monsieur de Montigny.

*

Jean et Claude étaient côte à côte sur la table et guettaient leur hôte debout face à eux qui paraissait en recherche d'inspiration.

— Bien, trancha-t-il, ce sera tout pour aujourd'hui.

Pour bien marquer qu'il en était fini de l'école, Monsieur de Montigny avait attrapé sa flasque qui n'était jamais trop loin pour s'envoyer une grande rasade. Il se

permettait des fois ce genre d'écarts lorsqu'il élaborait ses sujets ce qui ne les rendait pas moins intéressants. Jean, au contact de Monsieur de Montigny, s'était intéressé à la philosophie et aux grands penseurs de l'antiquité, mais aujourd'hui à cause du temps splendide, il était moins concentré. Des éclats de soleils étaient venus illuminer la pièce comme des pépites qu'il fallait s'empresser de collecter. Claude suivait tant bien que mal, son frère qui s'en sortait mieux que lui, la philo, c'était abstrait, pour ce qu'il en comprenait, et parfois cela lui faisait comme des paquets dans la tête qui lui donnait la sensation d'un nez bouché, mais au cerveau. Il accueillit la pause avec soulagement. Monsieur de Montigny disparut un instant à l'étage et revint avec des cadeaux pour eux. Il ne pouvait pas s'en empêcher. La première fois, ils furent tout gênés de son attitude et il dut les encourager à les saisir. Maintenant, ils s'étaient faits à l'idée, s'imaginant que Monsieur de Montigny, si riche, ne se privait de rien et ils aimaient l'idée de recevoir ses dons spontanés et aléatoires. Il ne fallait pas y avoir des récompenses pour le travail, Monsieur de Montigny aurait probablement eu des raisons de s'emporter sur ces

deux sujets. Jean reçut un coffret qui contenait un rasoir et un blaireau et Claude un ballon de foot. Claude se moqua de son frère encore imberbe qui dans un geste de dépit passa la paume de sa main sous sa joue lisse. Pour se venger, il lui piqua son ballon et partit avec dehors : il devait bien avoir un auteur mort pour avoir vanté l'importance du temps présent.

*

Durant leur partie de ballon, Claude et Jean reçurent une surprise de taille. Madame Saunière venait d'apparaitre sur le terrain accompagné de Gaston et Amélie. Le ballon roula vers la maison sans que l'un ou l'autre ne pense à l'arrêter, il leur fallut un instant pour se faire à cette réalité qui aurait pu être un mirage. Monsieur de Montigny ne put s'empêcher de jouer la comédie, c'est évident qu'il était à l'origine de cette rencontre. Leurs réunions n'existaient plus comme avant, elles semblaient désormais guidées par davantage de hasard que de nécessité. Jean avait revu Gaston quelques fois, Claude voyait toujours Amélie, mais ils n'échangeaient guère. Quant à Michel, on pouvait croire qu'il s'était mis

définitivement en retrait du groupe depuis qu'il avait commencé son apprentissage chez un élagueur du coin. Claude avait quelques échanges avec lui parfois, mais il donnait l'impression d'avoir de moins en moins besoin de contact humain. Jean s'avança vers Gaston pour lui serrer la main, jamais ils n'avaient fait ce geste avec autant de fierté et d'élégance. Gaston aussi avait poussé, le plus marquant, c'était son visage qui s'était grandement affiné. À leur dernière rencontre, il l'avait charrié un peu, Gaston disait exceller dans certaines matières et qu'il avait reçu des félicitations notamment pour ses bons résultats en mathématiques, il se rêvait déjà à les enseigner. Pour l'embêter, Jean avait émis l'idée qu'il utilisait son pouvoir pour effacer les mauvaises impressions que ses professeurs avaient de lui, Gaston s'était un peu renfrogné. Il était curieux d'observer que de Genèse et de la question de leur pouvoir ils n'en firent pas un sujet de conversation plus pressé qu'un autre, ils se racontèrent bien plus l'ordinaire de leur vie. Leur promesse les liait toujours, ils sauraient se la rappeler en tant voulu, mais en attendant n'avait-il pas d'autres choix que de vivre leur vie ? Quand la conversation se porta sur

leur bague, ils n'eurent pas tant à dire : le pouvoir faisait partie d'eux désormais, une qualité comme une autre, qu'ils portaient tous et qui s'améliorait avec l'âge, quoique Jean tout comme Gaston avouèrent non sans déception qu'il croyait avoir atteint un seuil limite et ils ne constataient plus de changement dans l'expression de ce dernier. Amélie et Claude pouvaient sans doute encore le faire progresser. Ce constat ne se fit pas sans envie et l'un comme l'autre, ils eurent la sensation d'avoir franchi une barrière invisible d'un côté, mais parfaitement opaque de l'autre. Pour l'avenir, ils se sentaient mûrs, prêts à affronter les dangers, ceux propres à Genèse ou de la vie en générale.

La partie de ballon reprit. Visiblement Madame Saunière n'avait pas beaucoup pratiqué la chose, mais elle faisait preuve d'un assez bon enthousiasme et de persévérance. Ce qu'aimait les enfants, c'est qu'elle participe à leur jeu pas qu'elle y excellât. Monsieur de Montigny s'était fatigué le premier et il resta sur le banc à les observer continuant à fumer sa pipe qu'il avait abandonné plus tôt. Après un petit moment, il invita les joueurs à l'intérieur et les rafraîchissements qu'il proposa

furent accueillis avec joie. Le moment était simple, la joie de se retrouver intact. Gaston et Amélie se trouvaient merveilleusement bien en leur compagnie. Gaston dévisagea tour à tour ses camarades. Amélie avait raison lorsqu'elle les avait qualifiés de famille, et les moments qu'ils passaient ensemble ici étaient rares et devenaient précieux, même si toute leur valeur ne se dévoilait que rétroactivement quand la morsure du manque se faisait sentir. Monsieur de Montigny, si intelligent n'aurait probablement rien su dire de plus sur ce phénomène. À la pointe de ce moment magique, Gaston crut sentir l'haleine froide d'un pire à venir et c'est peut-être pour cela qu'il vint se saisir de la main d'Amélie sous la table.

Chapitre 13

Monsieur Atlan avait la mine grave en circulant dans les couloirs. Il réprimanda quelques jeunes qui n'avaient rien à y faire. Les enfants ne le virent jamais se dérider beaucoup et il était de ce genre d'homme qui pensait qu'exercer le pouvoir ou éduquer devait se faire sans sourire. Jean ne comprit pas tout de suite qu'il était arrivé quelque chose de grave quand il vint le trouver. D'une façon très protocolaire, bien droit et toujours vêtu à 4 épingles, Monsieur Atlan lui annonça le décès de son oncle. Tout alla très vite dans la tête de Jean, qui faisait le compte de ses parents, mais il ne voyait aucun oncle dont on aurait eu besoin de l'informer d'un trépas soudain : sa mère n'avait pas de frères et sœurs, et du côté de son père, ils étaient tous brouillés depuis bien avant sa naissance. Monsieur Atlan émit un bruit de gorge pour replacer sa voix et la rendre la plus douce possible.

— Monsieur de Montigny, compléta-t-il.

Les jambes de Jean ne furent plus capables de le tenir, il fit quelques pas en arrière pour aller s'assoir sur son lit.

Monsieur Atlan hésita, mais il y a un seuil avec les élèves qu'il ne préférait pas franchir. Il prit congé en ayant pris soin de présenter ses condoléances au jeune garçon. Jean n'avait pas relevé la tête et ne le ne vit pas partir. Il sanglotait un peu, mais trouvait cela indigne d'un homme. Il renifla fortement, c'est comme s'il s'était frappé le cerveau : il avait dû arriver quelque chose à Genèse, c'était la seule explication. C'est pour cela qu'on avait fait passer Montigny pour son oncle, il y avait forcément quelque chose à comprendre.

*

Jean avait obtenu quelques jours pour retrouver sa famille et se rendre à l'enterrement de Monsieur de Montigny. C'est Madame Saunière qui avait fait le déplacement. L'ambiance était lourde dans la voiture. Jean l'avait préalablement assaillie de questions :

— Calme-toi.

Il n'y avait pas d'explications extraordinaires, le secrétariat avait mal compris quand elle avait dit que

Monsieur de Montigny était comme son oncle, tout allait bien à Genèse.

— Il était malade, lui avait dit simplement Madame Saunière.

Cela, Jean ne voulait pas l'entendre. C'était idiot de mourir d'une maladie, ils étaient un groupe de héros et Monsieur de Montigny, cet incroyable bidouilleur aurait bien trouvé une astuce pour ne pas mourir d'un truc aussi risible qu'une maladie.

Jean réagissait comme un gamin, il le savait, ce qui venait accentuer son énervement. Il avait repoussé la main de Madame Saunière quand elle avait voulu la lui poser sur son épaule. Elle venait de lui dire qu'il se savait condamné, c'était déjà le cas quand ils l'avaient rencontré. Il s'était confié à elle, il avait insisté pour que ses élèves n'en sachent rien. Peut-être que pour les plus petits, c'était compréhensible, mais lui pourquoi lui avoir caché cela ? Jean ne savait plus auquel des deux il devait en vouloir. N'avait-il pas assez de secrets comme ça pour en rajouter au sein même du groupe ? Jean attrapait si fort le bas de son siège que ses doigts auraient pu

s'imprimer dedans. Madame Saunière, peinée, le regardait : elle avait cru bien faire et maintenant elle doutait. Jean préféra garder le silence. Il pensait à Monsieur de Montigny, réinterprétant beaucoup de ses comportements passés, son mensonge semblait ternir toutes les belles images qu'il avait collectées en sa compagnie. Il fut sombre et boudeur pendant tout le trajet.

*

Il existe des paradoxes que seule la mort révèle : Monsieur de Montigny, si insouciant dans la vie, avait tout prévu pour son enterrement et il avait réservé à tous encore une surprise de taille. Le groupe de Genèse l'avait découverte au cimetière. Monsieur de Montigny avait fait réaliser de son vivant et en cachettes son monument mortuaire : il avait voulu une pyramide dont il avait exigé que la pointe soit recouverte de feuilles d'or. Une excentricité qu'aurait pu refuser la ville, mais vu les sommes importantes qu'il avait léguées à la commune, le délire pharaonique de ce citoyen hors-norme fut plus facilement accepté. Il avait prévu également de gâter les

enfants comme il l'avait toujours fait : chacun reçut une somme qu'ils pourraient toucher à leur majorité. La maison et tout ce qui s'y trouvait fut légués à Madame Saunière. Ils étaient tous là pour lui rendre un dernier hommage. Pour l'occasion, Amélie avait créé une fleur nouvelle et chacun put en déposer une au pied de son étrange pyramide. Il y avait au moins deux raisons d'être triste pour les enfants : la perte de Monsieur de Montigny et la tristesse de Madame Saunière qui paraissait plus importante que la leur. Ils n'étaient pas idiots, ils avaient fini par comprendre pour eux d'eux. Quand Amélie l'avait interrogé, Gaston lui avait expliqué que leur amour était impossible. Quelques jours après l'enterrement, ils avaient vu Madame Saunière avec un énorme bleu au coin de l'œil qu'elle pouvait à peine ouvrir. Gaston s'était senti obligé de parler de Bruno au groupe. De leur côté, ils avaient réussi à construire une histoire cohérente pour expliquer l'aubaine d'un héritage inattendu, mais qu'avait pu bien expliquer Madame Saunière à son mari en se retrouvant la seule héritière d'un riche et séduisant célibataire ?

Avant qu'ils repartent tous, ils avaient pu se retrouver en ville. Ils étaient alignés les uns à côté des autres, assis sur un bout de trottoir, certains buvaient une limonade qu'ils venaient juste d'acheter.

— Elle va pouvoir le quitter ce salaud maintenant qu'elle est riche, avait dit Jean.

Cela semblait logique pour tous. Ils avaient tous été prêts à la venger si leur ancienne institutrice ne leur avait pas ordonné de ne rien faire.

— Ce n'est pas le genre de choses qui se règlent avec ce genre de pouvoir. Et puis c'est à moi d'agir.

Les enfants avaient bien trop de respect pour Madame Saunière pour aller contre sa volonté. Elle semblait déterminée. Aujourd'hui, elle n'avait pas voulu venir, elle manquait à tous et ils pensèrent fort à elle. Avant de boire, ils trinquèrent à Genèse qui depuis longtemps voulait dire bien plus que sauver le monde. Jean repartirait le lendemain, sans Montigny, il s'imagina que cela lui ferait une raison de moins pour choisir de revenir.

*

Jean était inquiet pour Claude, il semblait davantage affecté par la mort de Monsieur de Montigny que lui ne l'était. Il ne touchait pas beaucoup à son assiette. L'ambiance n'était pas vraiment à la fête. Jean aurait souhaité autre chose pour leur dernier repas ensemble. C'était égoïste de penser ainsi, mais il voulait son diplôme, sa famille s'était sacrifiée pour cela, alors il ferait mieux de passer son temps à la bibliothèque plutôt que de revenir dans les montagnes trop souvent. Sans l'influence de Monsieur de Montigny, il aurait pu s'arrêter avec son seul certif, il se serait débrouillé, il devait y avoir des tas de travails où l'on voulait des hommes forts comme lui. Mais est-ce qu'il aurait aimé être exploité ou trimer comme il avait vu tous ceux de son entourage le faire ? Son père n'avait fait que travailler et était mort à même pas quarante ans, un énigmatique souffle au cœur, est-ce que ce n'est pas tout ce travail qui l'avait mis là ? Jean rêvait d'une vie plus tranquille, Monsieur de Montigny était parti presque aussi tôt que son père, mais ce n'était définitivement pas la même vie.

Seul le bruit des cuillères se faisait entendre dans les assiettes. Leur mère voyant ses garçons si déprimés voulut reprendre la conversation, elle n'avait pas bien compris ce qui unissait ses garçons à cet homme, mais ils paraissaient touché par son décès, c'est qu'ils avaient dû sincèrement s'y attacher.

— Il avait quitté la ville, pour vivre seul dans les montagnes, vous dites ?

— Oui, c'était un original, répondit Claude.

En disant cela, il affichait beaucoup de sa fierté pour cet homme. Claude n'avait presque aucun souvenir de son père. De Montigny, il s'en rappellerait toujours, mais en filigrane, il manquerait quand même la figure de ce premier homme. Leur mère avait fait de la brioche, c'était pour leur remonter le moral, ce dessert gourmand resserrait leurs souvenirs d'enfance, la nouvelle fut bien accueillie et quelques sourires vinrent momentanément marquer leur visage pendant qu'ils se régalèrent.

À la fin du repas, Jean se leva assez solennellement :

— Je vais me coucher, demain, je me lève tôt.

Il avait prévu de rejoindre son école à bicyclette.

Sa mère hésita à l'approcher : il était devenu si grand. Elle effleura son cou en l'embrassant. Jean la trouva bien vieille, il la regardait rarement de si près. Une étrange honte enfantine l'envahit comme si en s'émancipant il tuait sa mère.

— Je reviendrai te voir au plus vite, dit-il.

Pour son frère, il n'eut qu'un petit geste de la main. Il dormait à côté désormais, son sac lui servait d'oreiller et il avait étendu dans un coin propre quelques couvertures pour lui tenir chaud.

Chapitre 14

Vaudrières, mars 1939

Madame Saunière avait attendu que tous les enfants soient réunis dans la pièce avant de parler. Elle les observait avec émotion, le terme d'*enfant* était pour eux dépassé. Ils s'avancèrent avec mille précautions entre les petites tables de la classe qui faisaient d'eux des géants. Il y avait le monde endormi de leur enfance ici, il pouvait être difficilement dérangé, mais ils regardaient tout comme cherchant encore l'alcôve dans laquelle ils pourraient encore se lover. Le stress se faisait sentir au sein de leur petit groupe et il tenait beaucoup à l'attitude de Madame Saunière qui ne leur avait jamais paru si solennelle. Les regards se tournèrent vers Jean. Ils savaient tous pour la trahison de Claude et ils ne pouvaient pas y faire grand-chose. Ils s'assirent sur des tables devant qui avaient été rapprochées. Michel aurait bien aimé questionner davantage Jean en arrivant, mais il n'avait pas osé, leur lien s'était distendu, l'affection qu'il avait pour son frère avait toujours été une source d'une animosité larvée entre eux. Gaston lui avait dit que

Claude avait conservé ses pouvoirs, Michel aurait bien aimé comprendre comment.

— Ce n'est pas le plus important, en agissant ainsi, il a affaibli Genèse, c'est pour cela que c'est un salaud.

Michel n'avait pas réagi à ses propos, c'était dans sa nature tranquille de laisser couler et de ne pas chercher des noises dans son groupe d'origine.

Madame Saunière avait pris place derrière son bureau, mais ils n'étaient pas prêts pour la leçon qu'elle allait leur communiquer. Elle paraissait fébrile, peut-être avait-elle seulement besoin de s'assoir.

— Je sais que le moment est assez mal choisi, mais j'ai quelque chose d'important à vous dire : je vais devoir quitter le village, commença-t-elle.

Un frisson d'horreur parcourut le groupe de Genèse. Gaston instinctivement chercha la main d'Amélie, mais elle le repoussa avec un tic d'agacement. Elle ne voulait pas que son attention soit détournée ne serait-ce qu'une seconde. Il se passait quelque chose de grave et si Madame Saunière disait vrai c'était tout un pan de leur

vie qui allait se faire instantanément engloutir et ils ne pourraient plus jamais se mentir en pensant qu'ils étaient encore que des enfants.

Le moment paraissait aussi douloureux pour Madame Saunière.

— Je n'ai pas le choix, dit-elle.

Elle peinait à délivrer sa vérité d'un bloc, parce qu'elle était dure à entendre.

— Regardez-moi, vous ne comprenez pas ?

Les enfants, déboussolés, se perdirent dans l'observation minutieuse du visage de celle qu'ils avaient toujours connue. Elle n'avait pas changé depuis 10 ans, Gaston qui était vif d'esprit poussa un juron lorsqu'il crut approcher la vérité.

Madame Saunière sut qu'il avait compris.

— J'ai toujours cru que je n'avais pas de pouvoir, ce n'est pas vrai.

Elle se pinça la joue:

— 10 ans et je n'ai pas pris une ride… je crois que je ne vieillis plus depuis notre découverte à Genèse.

Les enfants s'agitèrent comme des poissons sortis hors de l'eau sans encore oser l'interroger, mais l'évidence venait de les frapper et il s'en suivit pour eux une mise à jour brutale de leur réalité.

— Bruno s'en est aperçu, ce n'est pas le seul, bientôt ils seront nombreux et on ne peut pas se permettre d'attirer l'attention sur nous. Je vais m'éloigner du village, me faire oublier un temps.

Sur ces derniers mots, Madame Saunière avait quitté son estrade, s'élever lui avait donné un peu de force, au sol elle parut plus familière et plus fragile lorsqu'elle vint prendre dans ses bras ceux qu'elle appelait ses enfants.

*

Après le départ des enfants, Madame Saunière était restée seule dans sa classe. Elle pensa à tout ce qu'elle devrait abandonner alors que sa vie n'avait été qu'ici. Ils protégeaient Genèse, elle protégeait les enfants, mais ils étaient quasiment tous des adultes désormais. Eux aussi

devraient partir, ils n'avaient plus besoin d'elle et probablement qu'en étant tous réunis au village ils étaient bien plus vulnérables. Ils avaient peut-être seulement bénéficié d'une incroyable chance jusqu'à présent. Des faits récents vinrent lui piquer la mémoire se présentant comme une façon de la contredire et de la protéger un peu : Jean était venu la trouver après la fuite de Claude. Il avait toujours été le plus robuste du groupe, mais ce jour-là il paraissait tellement impuissant et si en colère de ne pas avoir pu faire quelque chose pour son frère.

— J'ai essayé de le retenir, mais je n'ai pas pu. On était derrière la maison, il m'a ordonné de ne pas bouger, lui avait-il confié. C'est comme si malgré la perte de sa bague, il avait encore son pouvoir.

Madame Saunière évita de lui dire que ce n'était pas si évident et qu'il était parfois difficile de s'opposer à un frère.

Les bagues en rendant ces gamins plus forts, les avaient rendus tout autant fragiles, les privant de leur capacité à accepter les drames et les deuils inévitables, leur faisant

croire qu'il y avait toujours quelque chose à faire. Claude avait été chamboulé, il s'était cru coupable de la mort de sa mère, sa fuite, c'était une punition. Il pourrait revenir, mais Madame Saunière savait bien que le pardon peut-être la chose la plus longue quand il s'agit de se l'accorder. Elle eut un pincement au cœur en s'imaginant Claude seul sur les routes avec sa colère comme seule compagne. Quelque part, elle admirait son audace, il était à peine un homme qu'il avait cru possible de choisir sa voie et ne pas subir son destin.

Madame Saunière sentait maintenant tout son corps peser sur sa chaise. Elle s'enfonçait dans ses propres contradictions et les histoires des autres ne constituaient pour elle qu'une brève échappatoire. Elle se releva lorsqu'elle eut la sensation qu'elle pourrait rester à jamais battue. La petite bibliothèque de la classe attira son attention : elle avait toujours cru que les réponses se trouvaient dans les livres. C'était un petit coin que ses élèves adoraient, sur un tapis fin qui servait aussi d'espace de jeu pour les plus petits, quelques coussins invitaient à la détente. Les enfants pouvaient piocher des livres dans le meuble bas ou les bacs à côté. Madame

Saunière vint s'assoir par terre au milieu des coussins et des livres : elle se sentait bien ici. L'image de Monsieur de Montigny passa dans sa tête, Edmond lui manquait, les enfants ne l'avaient jamais appelé ainsi, même pour elle, et en pensées, cela sonnait encore osé. Elle convoquait ce cher disparu, aux morts on prête toujours beaucoup d'intelligence comme s'ils surplombaient véritablement le monde. Elle repensait souvent à ce baiser qu'elle ne lui avait pas rendu et se fustigeait pour avoir été aussi veule. Ce souvenir était passé du côté des rendez-vous manqués de l'histoire et la tiraillait en ouvrant des espaces fantasmés qui rendaient sa réalité épineuse. Cela n'aurait rien changé, Monsieur de Montigny les aurait quittés prématurément, mais elle aurait vécu 2 années en sa compagnie où elle aurait été pleinement heureuse et cela n'aurait pas été rien. Ce début d'immortalité l'effrayait, une vie courte, il ne faudrait pas la gâcher, mais dans une vie longue pourquoi ne pas vouloir ce qu'il y a de mieux tout de suite ? Madame Saunière attrapa un livre au hasard, elle n'avait pas la volonté de lire, c'est le geste de tourner des pages qui l'apaisait.

— Qu’est-ce que tu fais par terre, tu ramènes tes fesses ?

Bruno venait de faire irruption dans la pièce, Madame Saunière retrouva instantanément sa peine que le livre lui avait fait un temps oublier. Une minute de plus avec cet homme, c’était nécessairement trop long. Il était devenu son boulet au pied ainsi que sa malédiction.

Chapitre 15

Vaudrières, mai 1940

Madame Saunière se trouvait seule dans sa cuisine, ce petit espace qu'avait abandonné son mari était devenu le sien. Le soleil filtrait par la fenêtre, le mois de juin s'annonçait radieux. Elle se servit un verre de citronnade qu'elle venait de préparer. Elle touilla un peu la boisson et le résultat lui parut satisfaisant. Elle se trouvait sur une petite table collée contre un mur, il lui arrivait de manger ici quand Bruno ne décollait pas du poste. Ils ne recevaient jamais, Bruno avait décrété qu'il n'aimait pas cela, si bien qu'ils n'avaient même pas une grande table pour recevoir des amis. Partout où elle posait les yeux, Madame Saunière ne voyait qu'une tombe où elle avait été enterrée vivante sans que personne n'ait l'idée de lui apporter des fleurs pour l'égayer. Le fantôme d'Edmond revint la narguer, son sourire, son charme, sa capacité à faire du monde un terrain de jeu coloré. Elle se saisit du verre pour l'apporter à Bruno qui travaillait au jardin.

Son mari était au potager, ils avaient qu'un minuscule terrain derrière, une bande de terre entourée d'un grillage

haut qui récoltait souvent les ballons des enfants. Cela agaçait Bruno, il finissait par ne plus rendre les jeux qui atterrissaient chez eux et il les détruisait. Il leur faisait peur, certains s'étaient fait un jeu de l'observer et il suffisait qu'il se retourne pour qu'ils reviennent vers elle en courant. La retraite l'avait rendu encore plus bougon. Dans les premiers mois, il avait passé son temps dans son cabanon à bricoler. Dedans, il y avait tous les morceaux de bois qu'il avait ramené de la scierie pendant des années. Il avait toujours dit qu'il finirait bien par en faire quelque chose. Ce n'était pas arrivé, un soir il était revenu d'une humeur massacrante : il était trop vieux, il avait mal partout et le turbin l'avait bousillé.

— Comment ça se fait que toi t'es aussi bien foutue pour une vieille ?

Elle n'avait rien répondu, parce que dans son cabanon, plus que bosser, il ne faisait qu'y boire.

— C'est ces saloperies de gosses, hein ? À force de les fréquenter, tu es restée une jolie donzelle.

Il l'avait empêché de partir en bloquant son bras, puis avait plongé une main sous sa jupe pour lui attraper les fesses. Elle l'avait repoussé, ce qui ne lui avait pas plu. Il l'avait plaqué au sol et violé une nouvelle fois dans leur maison vide où il ne recevait personne. Madame Saunière avait attendu comme elle le faisait si bien, cette fois-ci elle avait compté les franges du tapis. Bruno s'acharnait en elle, mais même cela il n'y arrivait plus vraiment.

Madame Saunière arriva avec son plateau face à Bruno. Il était rouge d'effort et repiquait de jeunes plants de tomates. C'était la bonne période pour les semis. Jardiner, cela lui avait pris d'un coup et il était parti à retourner tout le jardin. En ce moment, il y a que la guerre qui l'obsédait et si ça pétait il faudrait se rationner et avoir des réserves.

— Il fait chaud, tu devrais t'hydrater.

Bruno, tout à son labeur, ne la regarda pas et se demanda même pourquoi elle venait l'emmerder. M'enfin, il avait soif et l'alcool commençait à lui donner des douleurs d'estomac. Il s'avança vers sa femme pour saisir le verre sur le plateau qu'il descendit d'un coup. Le liquide

disparut dans sa gorge faisant agiter sa glotte. Il poussa un léger cri de contentement. Il était bien content de l'avoir sa bonne femme et l'espace de quelques secondes il eut comme un élan de tendresse pour elle. Il reposa le verre sans lui dire merci. Il ne prêta pas tout de suite attention au grattement dans sa gorge. Madame Saunière était repartie avec le verre vide. Avant de rentrer dans la maison, elle se stoppa, elle crut que Bruno l'appelait, elle ne voulut pas se retourner, cela n'avait rien à voir avec de la peur. Peut-être bien que son mari avait raison : la guerre commençait, alors tous auraient d'autres chats à fouetter que se demander de quoi était parti le premier mort. Madame Saunière avait toujours aimé les livres, dans la grande bibliothèque de Monsieur de Montigny qui l'avait tant enchanté, elle avait appris tant de nouveaux savoirs.

*

Durant la messe, Madame Saunière ressentait la lourde présence de Jésus sur sa croix. Elle ne voulait surtout pas

croiser son regard. Elle garda la tête basse pendant que le prêtre s'efforçait de dire des choses sympathiques sur Bruno. Lorsqu'elle s'avança en premier devant le cercueil, elle resta figée un moment. Le parterre d'amis et de famille derrière elle crut qu'elle se recueillait : Madame Saunière trouvait que Bruno était très bien là où il était, dans une boîte, à peine plus grande que dans celle où elle avait cru être enfermée. Quand elle se rassit, Jésus lui jeta encore un regard désapprobateur. Est-ce qu'elle irait quand même en enfer si elle sauvait le monde ? Elle ne versa pas une larme à la cérémonie ni au cimetière. Son entourage vanta sa grande dignité, c'était déplacé : le moment le plus digne de sa vie c'est quand elle avait choisi d'empoisonner son mari. En sortant de la petite nécropole, elle avait aperçu Amélie pas loin. Elle patientait à l'écart, elle n'avait probablement pas osé se mêler aux adultes. Madame Saunière était contente de la voir. Sans savoir vraiment pourquoi, elle n'avait même pas prévenu les enfants pour Bruno, mais si elle aurait dû en avertir qu'un, c'est Amélie qu'elle aurait choisie. C'était une jolie jeune fille désormais, elle avait toujours aimé cette gosse. Amélie fut gênée en sa présence et

encore plus quand elle annonça avoir un cadeau pour Madame Saunière. Elle lui tendit une fleur en pot magnifique qu'elle disait avoir créée pour elle. Madame Saunière l'attrapa, elle méritait cette fleur, pas Bruno. C'était un geste curieux de la part d'Amélie, est-ce qu'elle avait compris quelque chose ? Madame Saunière embrassa la jeune fille sur la joue qui rosit tout autant qu'elle. Amélie lui manquerait. Madame Saunière se sentit contrainte de rejoindre ses amis, Amélie lui adressa un petit signe de la main de loin.

Tout le monde évoquait le souvenir de Bruno, ils n'avaient pas les mêmes. Madame Saunière au milieu de toute cette foule bruyante ne se sentait pas à sa place, elle était ailleurs, comme si elle flottait au-dessus de son corps, beaucoup de gens venaient lui parler, mais une barrière invisible entre eux rendait leurs paroles inaudibles. Elle n'avait rien prévu après la cérémonie, on lui trouva des excuses parce qu'elle était chamboulée. Un petit détachement prit la direction de l'auberge du village. Madame Saunière prit place sur une grande table, le moratoire pour la mort prit fin rapidement : l'assemblée finit par resembler à n'importe quel groupe

de gens qui boivent et rigolent. Elle ne devint plus si importante dans cette nouvelle configuration, ce qui lui laissait le loisir de penser à comment *elle* allait célébrer sa vie.

En fin de repas, Madame Saunière dut insister pour qu'on la laisse seule et répondre à plusieurs reprises, parfois à des quasis inconnus, que ça irait. Pour les autres, elle n'émit que de vagues promesses de retrouvailles prochaines. Il y avait surtout des amis à Bruno dans ce restaurant.

Madame Saunière monta les escaliers menant à chez elle, mais cette marche ne ressembla à aucune autre. Elle se sentit une irrésistible envie de rire en parcourant les pièces. Sur la commode du salon, il y avait le précieux poste TSF de Bruno, elle le jeta au sol avec force. Elle contempla longtemps les pièces métalliques éparpillées, puis elle alla casser d'autres objets dans la maison au gré de ses envies. Jamais elle ne s'était sentie aussi libre. Elle n'emporterait rien d'ici. Elle avait le droit à une nouvelle chance, elle ne voulait pas la gâcher. En allant se coucher ce soir-là, elle se demanda si tout cela aurait été possible sans Genèse.

Chapitre 16

Vaudrières, novembre 1947

Jean regardait la tombe de sa mère sans émotion particulière. Lorsqu'on est un homme, il n'y a peut-être plus de drame, il ne ressentait plus rien, c'était déjà loin. La guerre, ça avait eu aussi le don d'étouffer tous les destins individuels quand ils étaient tous suspendus au sort de la Nation. Ici, rien ne changeait, la vie continuait malgré tout et c'était le plus étonnant à observer. Le cimetière le rendait un peu plus sombre, c'était temporaire, il ne faut jamais trop trainer à l'ombre des tombes.

Jean avait grandi avec cette idée que sa famille, son entourage était important, mais maintenant qu'il y avait plus que lui, qu'il était le dernier de son clan, force est de constater qu'il survivait quand même. Le Bâtisseur avait fait une belle connerie en confiant le Pouvoir à une race aussi dégénérée que la leur et qui plus est à des mioches. Avec Madame Saunière, il avait peut-être été un des rares du groupe à prendre toute l'histoire avec tant de sérieux.

Michel était devenu plus mutique que les pierres avec qui ils parlaient. C'était trop facile de porter de faux deuils comme ça qui donnent seulement l'impression qu'on emmerde les vivants. Comme tous, il avait été choqué par la fuite de Claude, puis il avait eu son accident… oui, il avait morflé, mais comme tout le monde.
Jean remonta l'allée en graviers qui menait au portail principal, il faisait de grandes enjambées, c'est ce qu'il recherchait ici, la répulsion, avoir la certitude que lui était bien en vie.

*

Jean était content de se retrouver au gîte dans le calme. Journée des morts, il n'avait pas ouvert. D'habitude, ça défilait ici. Les gens avaient besoin de se rassembler, de passer de bons moments et de se vider la tête. Il n'était pas peu fier de ce qu'il avait réussi à faire ici, l'argent de Monsieur de Montigny, l'avait bien aidé pour lancer son affaire. Juste après la guerre l'électricité était arrivée, ça lui avait permis de développer l'activité le soir. Il faisait le repas et le coucher, des musiciens pouvaient venir mettre de l'animation, son affaire marchait plutôt bien.

Durant l'occupation, il avait eu peur que le nouveau gouvernement et ses décrets liberticides freinent son activité, qu'ils inventent une taxe sur l'envie de se bidonner, ou qu'ils réquisitionnent tout et n'importe quoi, mais ils étaient loin de tout lieu stratégique pour qu'on les emmerde et ils en voulaient qu'aux étrangers. S'ils savaient, c'était assez ironique, que dans le fond de son puits, comme un trou des fesses, il détenait le vrai truc qui faisait tenir le monde. Jean jeta un œil vers le puits : une idée délirante lui vint, que tout cela était pure invention et qu'ils avaient tous foutu leur vie en l'air pour rien. Il était balèze, voilà tout, et cette bague de merde était trop petite pour ses gros doigts. Jean s'approcha, il avait fait poser une grille en fer forgée pour protéger l'accès au puits et réaliser quelques échelons en acier dans sa descente au cas où. Deux charnières soudées à la ceinture de métal permettaient de soulever chaque côté de la grille : il y avait plus de lumière au fond de ce trou, mais la petite boite était bien là. Ce qu'elle contenait, cela pouvait être qu'une malédiction. Monsieur de Montigny, sa mère, Claude… qu'est-ce qui n'était pas imputable à la découverte de cet or maudit

qu'ils avaient eu la charge de protéger sans savoir pourquoi ils avaient été choisis. Jean rentra chez lui pour conclure que cette journée n'était bonne qu'à se saouler.

*

— Journée difficile ?

Amélie était face à Jean. Il s'était assoupi sur son fauteuil. Un peu gêné, il voulut faire disparaitre les bouteilles de bière qui l'entourait. La jeune femme vint s'assoir sur l'accoudoir de son fauteuil et lui caressa gentiment la joue. Jean chassa peu à peu les fantômes qu'il avait dû ramener du cimetière sans le savoir. Il la regarda : la véritable source de vie pour lui, c'était elle. Gaston ne lui avait jamais pardonné. C'est pour cela que lui avait choisi de partir quand il était resté. Jean n'avait pas cherché à se rapprocher d'elle, cela s'était fait naturellement : elle n'avait plus vu beaucoup Gaston qui poursuivait ses études ailleurs, il avait vécu coup sur coup le décès de sa mère et le départ de Claude : leur rencontre s'était faite sur le revers d'un vide. Il jurait ne pas l'avoir regardé avant, il ne lui avait pas prêté une attention particulière, il se souvenait même l'avoir un peu

houspillé plus jeune, mais à partir de 15 ans, elle était devenue sublime et remarquée partout où elle allait. Son caractère s'était développé encore davantage que son physique et elle s'était montrée très indépendante avec les garçons n'hésitant pas à les moquer où à leur fait part de ses idées progressistes. Jean ne s'était pas vu reprendre l'exploitation de ses parents, cette vie dure dictée par les saisons et les bêtes. L'idée de l'auberge était venue d'Amélie, elle n'avait pas manqué d'arguments :

— Ce serait une super couverture pour Genèse, lui avait dit Amélie, si tu veux dissimuler quelque chose, ne le rends pas suspect aux yeux des autres, fais en sorte que chacun croit pouvoir l'approcher et que le reste d'ombre passe pour naturel.

Jean avait cédé, il avait envie de construire et cette idée allait dans le sens de ces deux amours : cet amour de la fonction, le rôle qu'il avait à jouer pour Genèse et l'amour qu'il portait à cette femme. Il avait promis de l'épouser après la guerre, il y croyait, même si c'était une façon de retarder l'échéance, ce n'est pas qu'il ne le

désirait pas, mais était-ce encore possible d'espérer une vie normale lorsqu'on a des pouvoirs et la charge de protéger un secret concernant l'humanité tout entière ? C'était toujours un sacerdoce, assez égoïstement, au-delà de l'amour qu'il portait à Amélie, Jean était content qu'elle soit restée : il avait quelqu'un avec qui parler de tout cela. Michel était hors-jeu, il n'y avait plus qu'eux ici. Il était tombé d'un arbre, s'abimant gravement la jambe, il aurait pu y passer, cela l'avait transformé. Alors demeuraient lui et Amélie, comme un couple mythique, à l'égal des dieux primordiaux qui peuvent créer de nouvelles races de héros. Jean était obsédé par Genèse, le fracas qu'avait été cet évènement dans sa vie, puis le silence qui en avait suivi : personne n'était venu en plus de dix ans chercher son pouvoir. Un soir, Amélie lui avait grossièrement résumé tout ce qui s'était passé pour eux depuis leur réveil dans la prairie, elle avait continué ensuite :

— On est censés faire quoi, attendre 100 ans et ne jamais vivre ? Qu'est-ce qui s'est passé comme catastrophe, un gamin est tombé dans un puits et après ? Je crois que le

bâtisseur se fout de nous, tu ne crois pas que c'est une façon de nous tester ?

Jean avait été troublé par ses remarques, lorsqu'ils parlaient de Genèse, ils ne tombaient que rarement d'accord.

— On doit penser à nous, avait conclu Amélie.

Ce soir-là, elle s'était couchée plus tôt que prévu signifiant ainsi sa bouderie. Jean avait profité du reste de la soirée pour réfléchir. Il croyait être un veilleur de Genèse, il en avait fait une mission, Amélie voulait une famille, c'était sa mission à elle. Il fallait qu'il se décide, il avait envie d'enfants, mais surtout qu'ils soient d'Amélie. Il n'était pas immortel, protéger genèse le dépasserait, sa descendance n'aurait pas le choix que d'accepter leur lourd fardeau. Tout cela devait être réfléchi. Le message du Bâtisseur avait été très clair sur ce point : le pouvoir des bagues ne se transmettait que par le sang. Jean eut la sensation d'un dilemme, qu'il faudrait choisir entre Amélie et Genèse et il ne pouvait pas s'y résoudre. Dans la pénombre du gîte, il eut une pensée émue pour son frère qui en se tranchant le doigt était

devenu plus libre qu’eux tous.

Chapitre 17

Clinique de Bligny, région parisienne, 1985

— Madame Roland ? Votre oncle vous demande.

À l'appel de l'interne, la femme s'était levée. Sa marche dans le long couloir lui parut déjà funèbre comme si elle suivait un mort. L'écart qui permettait la vie se réduisait, Madame Roland eut l'impression d'une machine odieuse qui liait son avancée entre ces murs au sort de Maurice qui se mourrait un peu plus dans sa chambre. Bientôt ce serait fini, il n'y aurait pas de rebondissements, elle savait qu'elle le voyait pour la dernière fois, alors elle n'était pas pressée.

Quand elle entra dans la chambre, Maurice s'était tourné vers la fenêtre, il regardait le ciel comme s'il préparait déjà son envolée. Elle s'était habituée à son corps diminué par la maladie ; il y a des semaines de cela, elle avait décrété que ce n'était plus lui, seulement un mannequin rachitique qui l'avait remplacé. Lui, ne la reconnaissait pas toujours, elle attrapa sa main :

— Oh ! c'est toi ? Tu es si belle, comment cela se fait que tu sois restée si jeune ?

Il perdait la boule, il pouvait la confondre avec sa défunte sœur. Ses visites duraient de moins en moins longtemps, parce que Maurice n'avait plus que de rares éclats de lucidité et aussi parce que cela devenait insupportable pour elle malgré ses stratégies pour contenir sa peine. En partant, elle avait fermé la porte, d'habitude elle la laissait toujours ouverte, elle se disait que ça aidait les infirmières qui pouvaient jeter un œil sur lui en passant.

Il faisait beau dehors. Devant la clinique, il y avait de grands marronniers, la lumière du soleil passait entre leurs frondaisons et Madame Roland ne trouvait jamais la nature aussi belle que lorsqu'elle était saisie par le deuil. Des souvenirs lointains rejaillirent en elle, ils étaient tous tristes, ils venaient broyer ses émotions pour l'aider à retirer ses sentiments les plus justes. Elle repensa à Vaudrières et aux enfants, ils étaient toujours avec elle, quelque part. Elle avait eu sa vie, celle qu'elle méritait, mais tôt ou tard, elle avait toujours su qu'elle devrait revenir à Vaudrières pour s'acquitter de ses obligations.

Quarante ans, ce n'est rien quand le temps devient faignant ; les années passées avec Maurice l'avaient comblée pour plusieurs vies. Ils ne s'étaient jamais mariés, Maurice se disait *libre penseur*, c'était son excuse pour échapper au mariage. Au début, il lui avait rappelé Edmond : on croit que nos histoires s'arrêtent, mais on les prolonge de bien des façons malgré nous et la vie finit par ressembler à un unique écheveau où tous les fils s'emmêlent. Maurice l'appelait Madame Roland par jeu, Madame Saunière avait gardé son nom par amour. Si elle revenait dans son village natal, elle pourrait se faire passer pour sa propre fille pour expliquer son retour. Elle élabora quelques théories farfelues qui lui faisaient du bien. Les rayons de soleil entre les arbres étaient toujours pleins de promesses. Madame Roland regarda au-dessus d'elle : après tout, pourquoi pas, il serait bien plus facile de duper son monde et de se faire passer pour sa fille plutôt que de tenter de leur faire avaler qu'elle était la centenaire la plus en forme de toute l'humanité.

PARTIE 3 : Le pouvoir

Chapitre 1

Le réveil me fait rentrer dans une réalité à bout de souffle qui est incapable de rattraper mon rêve: j'ai la sensation d'avoir cogité même en dormant. L'histoire de Gaston a agité ma vie nocturne, j'en ai fait un récit épique, quelque chose de riche et de grandiose que je peine à quitter. Ce matin, je n'ai qu'une envie, c'est de retourner le voir. La nuit m'a trop donné, sur l'envers de ce que j'ai creusé, il y a mon doute qui a enflé. Je me sens privé de mon intelligence, j'ai besoin du vieux Monsieur, pour une redite, qu'il me dise enfin ce que je dois penser.

*

Dans la salle commune du petit déjeuner, on est 3. Il y a un couple en face de moi, j'ai envie de dire *d'amoureux*, parce que c'est l'usage, même si il y a des duos qui sont mal assortis, mais qui tiennent absolument à prouver le contraire. Le pourtour de mon bol de café me remonte

presque jusqu'au nez quand je bois, j'ai la sensation d'être un fauve tapi qui les observe, mais c'est fragile comme sentiment: je pourrai être aussi l'herbivore, celui qui se demande si ces deux-là vont polluer son oasis ou lui sauter dessus alors qu'il est vulnérable et qu'il se restaure.
Je suis nerveux, quand je dépose mon plateau sur la charriot roulant de l'entrée, il bute sur un des rails: ma cuillère teinte dans le bol. Le couple jette un œil, j'ai l'impression de m'être fait griller. Je n'ai plus envie qu'on me remarque. Le *checkout* qui dure quelques minutes me parait durer plus, je trépigne alors que la patronne fait le compte de mes frais de bar. Ce matin, j'accuserais bien tout le monde de se liguer contre moi pour me faire chier et me subtiliser du temps précieux. Je récupère la note, une petite feuille avec des tas d'inscriptions, alors que moi je ne veux aucune trace de mon passage ici: je la jette devant une poubelle devant l'hôtel. Je taille que le futur, le passé doit se refermer sans brailler.

*

Je suis de retour devant chez Gaston. Deux fois au même endroit et je me sens déjà en terrain conquis. Le portillon est mal fermé. J'étais dans tous mes états hier, c'est ma faute, et Monsieur Boissadie est quasi impotent. Je le referme derrière moi le plus délicatement possible. Contrairement à la veille, je me sens hardi, la porte qui reste close ne doit pas être un obstacle pour moi. Je la pousse sans invitation. Je réalise que j'aurais pu prévenir Monsieur Boissadie, j'agis comme un homme qu'est sûr de ce qu'on lui doit.

*

Monsieur Boissadie dort, cette pensée survit en moi qu'un instant, elle était faite pour me rassurer. Je regarde ce qui est plus qu'un mort, je n'ai pas besoin de voir la peau qui se cyanose à cause du manque d'oxygène, ou de tâter son corps semi-rigide qui s'apprête à s'autodévorer, il y a mon instinct qui me dicte de fuir, cette masse inerte qu'on appelle cadavre. Le regard vide du mort est insupportable. C'est comme un puits de néant qui aspire.

Ma main tremble un peu, mais je vais lui abaisser les paupières. J'ai déjà vu faire le geste à la télé, c'est pour me rendre moins mal à l'aise et ça fera plaisir à l'humanité.

Sa bague a glissé sur le sol, je ne crois pas que c'est mon imagination: elle brille d'un éclat bleuté. Hier, il avait fait mine de tirer dessus pour montrer qu'elle était impossible à déloger de son doigt. J'étais tout sourire en façade, tandis que le sceptique en moi se moquait : ça me rappelait quand Papi me faisait le coup du doigt coupé et qu'il fallait pas commenter, juste s'émerveiller. Cela a duré longtemps. Son plaisir c'était de me faire plaisir. Je voudrais enfiler la bague, ce n'est pas que mon envie, il y a la sienne aussi, elle m'appelle, c'est irrésistible, parce qu'elle est là, pleine de vie et geignarde et que moi je suis à côté d'un mort. Je la passe au bout de mon majeur. On dirait que l'anneau se contracte sur mon doigt. Je ne trouve plus l'instant si dramatique comme si la bague me délivrait de la force mentale en continu. *Chacun est à sa place.* Je ne sais pas d'où me vient cette idée. Je regarde ce corps sans vie, j'ai cette image qui me vient: La Mort en majesté, ce squelette mouvant qui me tend un de ses

os comme un relai, et moi qui ne sais pas où le ranger dans les miens. Je m'intéresse plus qu'à la bague, je la fais tournoyer, j'ai la sensation d'épousailles avec une inconnue. Je me persuade que c'est pour elle que je suis venue, et que le reste n'a aucune importance : j'abandonne Monsieur Boissadie à son triste sort.

Une fois dehors avec le bijou, je suis fasciné, je veux savoir comment il prend la lumière ; je me fige dans la contemplation de cet anneau dont je suis désormais la seule planète. Je ne me sens pas moi-même, il y a un autre qui me grignote, ou c'est une partie de moi qui s'est réveillée et qui fait entendre sa voix. J'ai la bougeotte, je rejoins en hâte ma voiture, elle seule répondra à mes questions fondamentales : quoi faire et où aller.

Chapitre 2

Oryx sentit une forme de frustration monter en lui devant le cadavre de Monsieur Boissadie, une vague sensation d'avoir eu le gâteau, mais sans la fève.

Quand il était petit, Oryx avait vu son père se débarrasser de chatons en les mettant dans un sac qu'il avait ensuite battu contre le sol. C'était terrifiant et impressionnant à la fois à regarder. Sa sale besogne terminée, il s'était contenté de vider le sac dans la poubelle. Les chatons trônaient sur une couche d'épluchures de légumes. Dans le dos de son père, Oryx était revenu soulever le couvercle. Les petits animaux ne paraissaient pas trop abimés, c'était le plus troublant : Oryx avait touché le petit chat noir, celui qu'il avait prévu d'appeler Pinceau il était doux et chaud comme une peluche. Plus tard, il avait attrapé un chat errant et lui avait fait subir le même sort. Il avait du mal s'y prendre, quand il avait ouvert le sac, le chat était encore vivant. De stupeur, Oryx l'avait fait tomber. L'animal réussit à s'extirper, mais il chancelait ayant probablement de

multiples lésions et ses organes éclatés. Il fit quelques pas en zigzaguant, il était sonné comme tout, puis il se retourna vers Oryx qui le regarda droit dans les yeux: ce qu'il vit à cet instant, il ne put jamais l'oublier: c'était comme une étincelle intense, un brillant comme jamais il n'avait vu. Cela dura qu'un instant. Quand le chat mourut. Oryx avait cru voir son âme quitter son corps.

Dans les années qui suivirent, il avait répété ces mêmes expériences de mort en espérant observer ce moment fatidique où la vie s'en va. Il ne pouvait l'expliquer, il avait été touché comme jamais par ce spectacle, une grâce incomparable quand le manteau de la vie tombe et que la mort devient une frêle jeune fille dévêtue. Très jeune, sans qu'il puisse l'expliquer, il avait compris que tuer lui procurait un vif plaisir et au fur et à mesure que ses mains devenaient puissantes elles étaient devenues l'étau implacable où se finissaient des formes de vie risibles. Le caractère sexuel de ce qu'il accomplissait ne lui était pas apparu tout de suite, ce n'est qu'adolescent qu'il commençât à éprouver le besoin de se faire jouir après avoir étouffé entre ses mains souris ou moineaux. L'excitation retombée, Oryx était bien souvent horrifié

par les actes qu'il commettait. La première fois, pour se punir, il avait attrapé une pointe dans l'atelier de son père et se l'était enfoncé dans la main. La punition ne lui avait pas apporté l'apaisement attendu, bien au contraire : il avait pris encore plus de plaisir. Il devrait se faire encore plus mal, ce fut sa conclusion. Son corps était coupable, avec ses appétits impurs, il avait perverti ce qui était précédemment une quête du beau, une recherche intellectuelle, lorsqu'il avait cru approcher un secret du monde en découvrant ce que c'était l'âme. Oryx avait 14 ans, lorsque son père avait découvert les façons de plus en plus sophistiquées avec lesquelles il aimait se faire souffrir. Pour le reste, il n'avait jamais rien su. Oryx avait été surpris par son arrivée, il soignait encore ses blessures dans la salle de bain. Il avait tout rangé en catastrophe en attendant la porte de sa voiture claquée. Une minute plus tard, il se tenait droit devant son père au salon et il lui trouva aussitôt une attitude suspecte. Un peu de son sang avait coulé sur son poignet et était venu humecter la manche de son sweat.

Oryx s'arrangeait toujours pour que ses bras soient couverts. Son paternel avait attrapé sa main d'un geste vif

pour relever le tissu de son vêtement : il avait vu la blessure. Oryx n'avait rien su lui en dire. Pour le père, le fils n'était plus qu'un combustible capable de le faire exploser : il lui avait ôté son pull, puis son t-shirt avec brutalité comme on déshonore son plus valeureux soldat . Il recula d'effroi : le corps de son fils dénudé avait créé en lui un parasite mental qui le cannibalisait. Oryx avait baissé sa tête, cette honte était aussi cuisante qu'excitante pour lui qui subissait cette exhibition forcée. Ses flancs et son ventre étaient couverts de fines cicatrices blanchies, du parchemin humain, une carte avec relief qui ne pouvait que montrer la direction d'un enfer. Son père, qui ne savait pas expliquer ses émotions sans l'aide de ses poings, le cogna fort. Il réclamait ce territoire où il avait régné en maitre.

Oryx, malgré les coups, commença à esquisser un rictus. Les poings de son père formaient de nouveaux caractères sur son corps meurtri, l'alphabet se complexifiait, mais la lecture restait facile et ne parlait que de sa souffrance. Son père haletait. Le paradoxe ne lui échappa pas: plus il tapait, plus il faiblissait et Oryx ne ressentait plus rien. C'est à peine s'il se protégeait, il avait fait un

apprentissage patient et assidu de la douleur. La peur passa brièvement sur le visage de son père quand il reprit son souffle: il venait de constater la bosse qui s'était imprimée sur le jogging de son fils au niveau de son entrejambe. Le petit salaud bandait !

— Salopiot ! Raclure !

Malgré les injures censées le motiver, il n'arrivait plus à cogner Oryx. Sa main resta suspendue dans l'air, une foudre qui ne pouvait plus tomber

— Tu me dégoutes !

Un crachat frôla le visage d'Oryx qui, tête toujours basse, jouissait d'être un étron roussi et solidifié par la haine. L'émotion faisait bégayer son père :

— Tu es un démon, finit-il par articuler.

Il crut toucher à la quintessence de sa pensée. Oryx se souvenait de ce jour comme celui d'un baptême. Quand

il était retourné dans sa chambre, il avait gravé avec la pointe d'un stylo le nom d'Oryx sur sa peau. Cela lui était venu comme ça, mais ce qui était sûr, c'est que c'était celui d'un démon. Le mal était en lui, il le ferait exister en surface pour l'absorber et l'éponger. Cette marque était comme une morsure, une gargouille qui dégueulera toujours, mais il en ferait un lieu connu et nommé qu'il exploiterait en détournant ses sources. Il serait Oryx, c'est ainsi qu'il s'emparerait de celui qui avait cherché à le posséder. C'est en tant qu'Oryx qu'il choisirait à qui il se soumettrait et à qui il distillerait l'effroi. Oryx le rendrait fort et lui permettait de mener des choix durs. Il avait quitté le domicile de son paternel quelques jours plus tard. Avant, il avait réuni des bidons d'essence dans le séjour: il en attrapa un pour déverser son contenu laissant une trainée poisseuse jusque dans l'entrée. Sur le perron, il avait jeté une allumette par la porte restée ouverte. La flamme aussi avait couru réaliser son destin. Oryx avait de nouveau face à lui un spectacle époustouflant qui révélait l'âme qui a pour habitude de se dissimuler dans une gaine de vie confortable.

*

Tout le corps d'Oryx était sous tension, l'excitation était montée progressivement en lui et cherchait à s'échapper comme un animal rendu fou par l'incendie qui se propage partout. Oryx savait que le meilleur plaisir se contrôle, il avait appris à le canaliser, le retarder pour toucher un point de satisfaction, une extase sexuelle des plus extrêmes. Pourtant, il regardait le pot à crayons posé sur une tablette près du fauteuil, une paire de ciseaux en dépassait; une seule coupure le libèrerait, créant un nouveau trou pour faire passer sa jouissance. Oryx frissonna, il avait réingurgité quelque chose de son plaisir. Son corps était en état d'incandescence et il se gonflait. La présence du mort le dégoutait un peu, son plaisir se gâchait à son contact. Il pourrait le mutiler pour rétablir l'équilibre des forces en présence, mais il n'était pas ce genre de pervers. Une pochette trainait sur le bureau face à lui, il s'en empara. Il y aurait bien

quelqu'un pour ensevelir cette épave, ce n'était pas le genre de détails à laisser trainer. Dedans, il avait repéré la photo du groupe d'enfants. Le vieux Boissadie était un des gardiens, il n'avait plus sa bague, quelqu'un savait, un nouvel héritier du pouvoir avait dû se manifester. Tout le monde les cherchait, ceux qui en était dignes, se réveilleraient un jour en pensant à elles.

Oryx réfléchissait mal, cela lui demandait de la lenteur et du calme et là un volcan lui dévorait le bas ventre. Ganaré saurait quoi faire de tout ça.

La frustration est un art, cet inconfort d'une pulsion grossie qui n'atteint pas son but. Oryx sentit son sexe se durcir davantage lorsqu'il pensa à elle. Ses narines s'ouvrirent le temps d'une large inspiration, puis Oryx relâcha un peu de sa pression intérieure, mais les picotements dans ses parties génitales persistèrent . À ce stade, tout était affaire d'équilibre : il avançait avec des lames de rasoir, il n'était plus qu'une baudruche. Il y a que Ganaré qu'il autorisait à le faire jouir, elle était sa puissante maitresse. Aucune femme ne l'avait si bien compris qu'elle, il avait perdu du temps à leur enseigner ce qu'elle avait saisi par instinct. Ils s'étaient bien trouvés

et la quête entourant les bagues était devenue le point de rencontre ultime de leur existence. Il cherchait ce qu'il y avait derrière la vérité, elle voulait connaitre ce qui fondait tout pouvoir. Ils avaient de nouveaux rivaux et tant qu'il y a des méchants à abattre, il y a des épreuves qui font vivre. Oryx ressortit de la maison plus animal de chasse que jamais. Quand il fut dehors, il laissa échapper une sorte de grognement. Il devait rester seul pour ne pas être tenté de tuer gratuitement un autre. Une petite vieille avait foncé sur lui depuis le trottoir d'en face. Son chien au bout d'une laisse la suivait. Oryx ne pouvait pas comprendre ce qui sortait de ce tas de chair avarié. Il regarda son cou si fragile et ses veines bien visibles qui semblaient supplier pour sortir davantage. Ses os devaient se briser comme ceux des oiseaux. Le monstre en lui voulait mordre et gouter.

— Il est arrivé quelque chose à Monsieur Boissadie ? Ce n’est pas que je veuille me mêler, mais j'ai vu un gamin sortir tout à l'heure et d'habitude il ne reçoit pas... c'est un vieil homme malade, vous savez ?

La vieille dame s'était contentée de libérer sa parole sans vraiment prêter attention aux traits de son interlocuteur. Son regard s'arrêta sur le visage d'Oryx. Ce qu'elle y vit l'arrêta aussitôt. Elle s'écroula en elle-même, le clapotis qui resta en surface, ce ne fut que ses excuses confuses. Oryx sentait une force se déplier en lui, il eut la sensation de dépasser de plusieurs mètres cette chose ridicule : il pouvait la gober d'un coup. Le chien à côté de la vieille émit un grognement. Oryx lui jeta un regard glaçant. En retour, les yeux du chien furent plus tristes que méchants. Jamais Oryx n'avait torturé un chien, il trouvait cet animal noble. Un jour d'errance, un cocker tout crasseux était venu le trouver alors qu'il dormait dehors. Le chien n'avait pas eu peur. Il s'était même allongé près de lui. Il l'avait suivi quelques jours sur la route. Les chiens méritaient de vivre heureux. Sans dire un seul mot, Oryx avait quitté la vieille femme qui avait repris des couleurs en le voyant s'éloigner. Une fois remise de ses émotions et persuadée que Oryx ne reviendrait plus, elle avait foncé chez son voisin. À la police, elle assura avoir croisé son tueur. Du jeune garçon vu plus tôt, elle avait tout oublié. Oryx était déjà loin, il avait hâte de retrouver

Ganaré, le trajet retour fut une épreuve, il n'y supporta aucun effleurement, son corps était en feu.

*

Ganaré avait laissé Oryx lui faire le compte rendu de son expédition. Il avait tout de l'attitude du gamin pris en faute. Son crâne lisse s'était couvert d'une marque rouge qui trahissait son stress... ou son excitation. Boissadie avait perdu sa bague, ils s'étaient fait doubler. Oryx marqua une pause semblant attendre un reproche qui ne vint jamais. Ganaré avait aussitôt pensé au gamin qui était venu la trouver au gîte. Lui aussi cherchait à remonter une source et pour l'instant ils étaient au même point. Sauf que le petit fils de Claude était un porteur légitime des bagues, donc il devenait un ennemi naturel pour eux. Il n'avait pas de bague la première fois, et dans son appartement, Oryx n'avait rien trouvé. Ganaré eut la vision fugace de deux camps qui s'affronteraient pour un même secret et ni elle ni Oryx ne croyaient faire partie de

celui du mal. Oryx vint poser sa tête dans le creux formé par son cou et son épaule. Ganaré vint enfoncer ses ongles trop longs sur sa peau jusqu'à lui imprimer des marques rouges. Elle lui pardonnait toujours ses fautes. Oryx releva la tête, et dans son regard, elle lut un certain désir. Il devrait attendre. Ganaré quitta brusquement l'entrée pour se rendre dans la grande salle. Dans le tiroir du buffet, elle retira le bloc à dessins de Michel. Elle en avait précisément étudié chaque page jusqu'à se convaincre de la véracité du récit de l'apiculteur. C'était devenu comme une bible qu'elle relisait souvent. Les gamins existaient, Claude était l'un d'eux avant qu'il prenne le nom de Roïn. Il leur avait donc menti. Sa rencontre sur la montagne, le message de paix et d'amour qu'il aurait reçu, tout cela était faux et constituait une réécriture avantageuse des faits où il devenait le seul héro. Les seules vraies écritures, Ganaré les avait entre ses mains, celle d'un gamin qui était là aux origines et qui avait conté son histoire. À force de travail et d'acharnement, elle avait retracé leur itinéraire, reconstruit ce qu'avait été leur aventure ici sur ce qu'ils appelaient *Genèse*. Assez rapidement, elle avait réussi à

dégager une première piste, celle d'un certain Montigny, sa sépulture était devenue une curiosité de la région à laquelle était rattachée des rumeurs qui avaient pris l'allure d'une légende: un trésor sur la montagne, des gamins du coin qui l'auraient trouvé et s'étaient enrichi. Là encore, il avait fallu voir à travers le miroir déformant du temps, mais le carnet de Michel était resté une mine d'informations précieuses pour leur enquête. Il semblait y avoir dessiné les évènements marquants qui avaient suivi leur découverte. C'était assez précis, noms, dates... et pourtant il avait omis l'existence de la vieille qu'Oryx avait refroidi. Oubli volontaire ou erreur ? Les histoires trop longues en sont truffées. Oryx avait merdé, cela avait créé trop d'agitation dans le village les forçant à faire profil bas pour longtemps. Il était instable, elle l'avait toujours su. Il lui avait dit que c'était un accident, qu'il n'avait pas voulu la tuer. Il avait cédé à une pulsion, comme toujours. Ganaré n'avait pas eu d'autres choix que de le croire.

Ganaré remit en place les pages du bloc. Elle sursauta. Oryx venait de lui attraper les hanches. Depuis combien de temps était-il là en attendant le moment fatidique pour

la saisir ? Elle se retourna, Oryx était entièrement nu, cela ne lui inspira aucune réaction et surtout elle s'abstint de tout commentaire devant son corps musculeux de lutteur et son long sexe déjà durci. Il n'aimait pas qu'elle le complimente. Il respirait fort à son contact, c'était une montagne en rut qu'elle allait tourner en volcan pour lui faire cracher le feu. Leur histoire était bizarre, mais elle l'aimait cet animal et elle ne s'était plus jamais séparée de lui depuis leur rencontre au Foyer.

Chapitre 3

Le Foyer, Saint-Armand-les-Évines, 1987

Ganaré observait Roïn parler. Elle adorait quand il portait sa robe de cérémonie. L'anneau à son cou était bien visible, elle lui trouvait des airs de chaman ou de prêtre. Il y avait un nouveau, et comme à chaque fois, il s'était tous rassemblés au salon pour l'accueillir. Roïn présidait et le nouveau attendait à côté, à peine intéressé par ce qu'il disait. C'était peut-être une façon de gérer son stress, même s'il était difficile à croire que quelque chose puisse troubler un tel colosse.

Ganaré repensa à sa propre cérémonie du renoncement. Pour se réinventer, il faut se séparer de ce qu'on a de plus intime, de plus personnel : son nom. En arrivant ici, chacun avait dû choisir comment on l'appellerait désormais, c'était comme une renaissance. Roïn parlait bien: il disait qu'on peut être longtemps égaré, parce qu'on se trouve dans l'illusion de nous-mêmes, sans avoir atteint notre plein potentiel. Notre nom, on ne l'a pas choisi, il a été choisi par d'autres, il constitue alors un

frein vers son renouveau d'âme. Renoncer, ça peut être un acte de grande pureté, disait-il. Ganaré s'était agenouillée face à lui. Elle avait tressailli quand il avait tendu la main vers elle : ce n'était que pour remettre une mèche de ses cheveux en place. Le geste était tendre comme celui d'un père, mais l'espace d'un instant elle avait cru voir un diable. Tout le monde avait l'opportunité de se réinventer ici. Quelle était l'histoire du nouveau ? Malgré les regards braqués sur lui, il restait étrangement calme. Il paraissait immense et très musclé, aussi puissant qu'un nageur et peut être aussi sauvage qu'une bête. Son crâne lisse reflétait les lumières de la pièce et deux implants métalliques y dépassaient : deux petites cornes. Il paraissait trop sage pour être un diable, mais Ganaré ne pouvait s'empêcher de les fixer. Son attitude varia assez peu jusqu'à la fin de la cérémonie : impassible, mutique, il était Gulliver dans un monde de Lilliputiens assez peu intéressé par les menues péripéties de leur bas monde. Il s'était choisi *Oryx* pour prénom. Roïn l'avait annoncé à l'assemblée comme l'aurait fait un père rempli de fierté en sortant de la chambre de la parturiente. Quelques téméraires allèrent à sa rencontre, il se montra plutôt poli

et vaguement ennuyé. Au bout de quelques instants, il s'excusa et annonça qu'il avait besoin de calme. Ganaré était restée dans son coin. Oryx l'avait intrigué, voir attirée. Elle chassa cette pensée grotesque : cela faisait des années qu'elle ne s'intéressait plus aux hommes.

*

Ganaré avait attendu que le couloir soit vide pour s'y avancer. Elle était devant la chambre d'Oryx. Elle ne voulait surtout pas que sa démarche soit mal interprétée : elle se persuada qu'elle venait voir Oryx comme n'importe quel autre frère. Ganaré remit son décolleté en place, quoiqu'elle porte, elle se sentait toujours trop provocante, affublée d'une aura de désir dans laquelle chaque homme rêvait de s'étaler comme des pourceaux dans une flaque. Roïn sanctionnait sévèrement les rapprochements physiques entre hommes et femmes, seule une amitié des plus chastes était tolérée au Foyer. Ganaré se sentait isolée, elle n'avait pas tissé beaucoup de liens avec les autres depuis son arrivée, elle se méfiait,

son monde était bipartite: des femmes qui jalousaient sa beauté jusqu'à la mépriser, des hommes égarés par son image qui ne la rencontraient jamais et elle finissait pas trouver chacun de leurs gestes suspects.

Ses motivations lui apparurent troubles lorsqu'elle avait décidé de venir à la encontre d'Oryx: il était sombre et secret, ce qui aurait dû lui dicter de se tenir sur ses gardes, mais elle était là malgré tout. Même ses cornes bien visibles ne l'effrayaient guère, bien au contraire. Ganaré tapa timidement sur la porte. Sans réponse, elle prit le risque de rentrer. Le spectacle face à elle la figea : Oryx était au fond de la pièce, assis par terre, jambes croisées et paupières closes, les mains paumes vers le haut reposant sur ses cuisses. Il était dévêtu. Ganaré, bien malgré elle, parcourut du regard sa peau étrangement lisse : il n'avait aucun poil, ni sur le torse, ni sur ses jambes, mais des cicatrices un peu partout. Cette information la troubla beaucoup. Oryx qui paraissait plongé dans un état modifié de conscience finit par sentir sa présence dans la pièce. Il ouvrit les yeux. Voir Ganaré ne changea rien à son état de concentration avancée. Très lentement, il se releva, c'était comme voir une machine

puissante se reconstituer pièce par pièce. Il était entièrement nu ! Ganaré n'arriva pas à esquiver du regard son sexe énorme comme une arme prise dans le fourreau de ses jambes. Elle aurait pu crier, agir d'une façon ou d'une autre, mais elle laissa venir Oryx vers elle sans un mot. Sans trouble ni gène, il avançait parfaitement étranger à la charge sexuelle qu'il bombardait droit devant lui. Il stoppa peu avant la porte, pour attraper une serviette étalée sur une chaise. Il la noua autour de sa taille.

— Je m'entrainais, dit-il simplement.

Ganaré avait perdu tous ses mots et arriva à justifier qu'avec peine sa présence. Dans un état de stress intense, elle concocta quelques répliques de bonne voisine.

— Je suis là si tu as besoin de quoi que ce soit, fut la plus consternante.

Oryx n'avait pas besoin d'elle, peut-être que sa présence l'indifférait et même qu'il ne trouvait aucun intérêt à se trouver en sa compagnie. C'est en ça qu'il était différent et cette différence l'attirait. Ganaré était retournée dans sa chambre, honteuse. À chaque fois, qu'elle eut l'occasion de revoir Oryx, elle eut la sensation d'agir bizarrement.

*

En l'absence de tâches inscrites sur le planning central, les pensionnaires du Foyer étaient libres d'évoluer dans le domaine. Le parc qui l'entourait était vaste. Si devant la maison se trouvait un vrai jardin taillé et sculpté, l'arrière faisait l'objet de moins de soins et les arbres y étaient plus nombreux et donnait au promeneur l'impression de se trouver dans un bois. C'était l'endroit préféré de Ganaré. Il y avait toujours un moment de la journée où elle aimait y passer. C'était un temps pour elle. Dans le fond du domaine, elle avait trouvé quelques repères qui lui laissait croire que le temps avançait toujours même quand elle avait l'insupportable sentiment de ne rien en

faire. À cette période de l'année, les allées sinueuses étaient couvertes de feuilles: Ganaré pensait que l'été, c'est surtout pour ceux qui aiment la beauté facile, par ce temps maussade, il devenait plus dur de trouver de quoi s'émerveiller ici, cela en devenait plus satisfaisant quand elle trouvait. Le sol était boueux, de la crasse recouvrait les sculptures du parc et certains coins secrets, relégués en seconde zone, viraient lugubres. Ses trouvailles dans l'herbe ou dans un coin de bleu dans le ciel passaient alors pour des cadeaux personnalisés et rien n'émouvait plus Ganaré qu'un don sans entourloupes. Elle pouvait avoir la sensation de se perdre dans ce bout de forêt, mais c'était de l'ordre du jeu, car la maison n'était jamais à plus d'une centaine de mètres. Ici, elle supportait mieux sa solitude.

Ganaré venait de débouler sur une allée plus large. La surprise la figea une seconde : Oryx était sur un banc, *son banc* aurait-elle été tentée de dire. Lui aussi avait choisi ce coin où personne ne venait. Si c'était lui qui empiétait sur ses itinéraires, ça pouvait être encore tolérable. Question de nature profonde, cette pensée se renforça : ils devaient bien être liés d'une quelconque

façon pour que leur pesanteur naturelle les amenât à rouler aux mêmes endroits. Oryx portait un jogging à capuche marron. Sur lui, ça faisait peau de bête, alors qu'il semblait déjà être un homme en cours de métamorphose. Il regardait devant lui vers le sol sans dévier. Il y avait juste une souche humide et semi-pourrissante. Ce devait être plus pour lui. Elle choisit de s'assoir à côté de lui.

— Je peux ?

Oryx hocha la tête. Ganaré l'imaginait en capacité de repousser les inopportuns. Jamais elle n'avait été aussi près de lui. Elle ressentait sa masse comme une force puissante qui venait la bouleverser jusqu'à ne plus tourner rond. Oryx ne parla pas, elle se sentit obligée de jacter, sans raison, comme si le retrait silencieux de cet homme était une invitation pour se livrer, et qu'il pouvait accueillir tout ce qu'elle ne disait jamais, et cela sans frémir. Ganaré évoqua la fuite de chez ses parents, comment elle avait suivi le mauvais gars et qu'elle s'était

retrouvée en Espagne à faire la pute pour son compte. Toute sa mauvaise histoire, celle qui était irracontable, elle la déballa devant cet homme roche sur qui tout semblait ruisseler. Le banc semblait devenir brulant sous ses fesses, mais c'était la sensation d'une vidange, elle cuisait par le bas en tisonnant sa honte. Oryx l'écoutait impassible. D'habitude, les hommes se racontaient devant elle, lui déroulant leur interminable baratin satisfait, celui qui visait à la séduire et qui s'accompagnait d'œillades bovines et de gestes griffus pour l'amener dans leur sillage puant. Elle prit peur, elle voulait d'Oryx une parole rassurante : qu'allait-il faire de tous ses mots, quel genre de représailles avait-il en tête, de quelle façon alambiquée allait-il la contraindre en réponse à ses offrandes minables ? La honte, toujours. Celle d'une pisseuse, de celles qui sont trop connes et ne comprennent rien aux motivations sournoises des hommes, de celles qui s'oublient sur des murs sales. Sans savoir si Oryx avait compris quoi que ce soit à ses appels intérieurs, il lui adressa une phrase, une seule.

— On a tous nos sales histoires, des pourritures qui poussent sur nous, mais ne nous définissent pas.

Il regarda encore la souche.

C'était banal, mais habité, Ganaré eut le sentiment de quelque chose de plus grand qui s'exprimait à travers lui, il devenait la caisse de résonnance d'une parole lointaine rarement entendue.

Un lourd silence s'abattit que rien ne vint briser, mais il le partageait pleinement. Oryx qui s'était tu, avait peut-être dit davantage. Ganaré eut la conviction qu'il était comme elle, c'est à dire plein d'une sombre histoire. Elle voulait en savoir plus : cette pensée trotta un moment dans sa tête; cette sensation qu'elle pourrait le crocheter, qu'il était un coffre, et derrière lui un or noir qu'ils pourraient compter ensemble. C'est ce qu'elle voulait, mais cela devrait attendre. Ganaré se sentit envahi par un froid qui résonnait pour elle comme une perte définitive de liens avec Oryx. Se confier aussi brutalement lui imposait désormais de partir. C'était comme déposer un étron nauséabond, une matière fécale à peine refroidie ;

demain, ils pourraient la sculpter en une forme esthétique.

Ganaré se leva :

— On pourrait se revoir ? dit-elle.

De nouveau la sensation de se jeter dans le vide et un frisson comme une bourrasque apportant plus de froid. Cela pouvait signifier même la mort s'il ne saisissait pas sa dernière parole. Oryx hocha la tête, elle pourrait le trouver ici. Il ne bougerait pas, il avait trouvé le lieu de sa propre contemplation, un espace spéculaire où il se voyait. Ganaré était un autre regard qui l'éclairait comme un coup de projecteur laissant passer un faisceau sur ses ombres trop nombreuses. Il la regarda s'éloigner comme on voit passer une étoile mystérieuse dont on ne connait pas les oscillations ni la curieuse beauté céleste.

*

Ganaré était souvent revenue sur le banc au fond du parc pour rejoindre Oryx. Elle avait voulu voir en Roïn un maitre à penser, mais d'Oryx elle retirait des enseignements plus utiles. Les sages sont sages, car ils sont mutiques et offrent des espaces libres pour la pensée des autres. Cet homme, à sa façon, l'avait dévoilée à elle-même. Il avait suffi qu'elle lui parle pour obtenir des informations sur sa propre vie. Du savoir qu'il lui procurait, il ne semblait jamais chercher à en faire des armes contre elle. Dans ses morceaux qu'elle gagnait sur son ignorance, il pouvait y avoir des échardes pour lui piquer l'ego: sans la consoler, Oryx l'épargnait. Il disait peu, mais chaque mot chargé de son étrange énergie restait longtemps imprimé en elle. Ganaré cherchait tout le temps à comprendre son monde et ses choix.
Ils parlaient souvent de Roïn.

— Tu crois que c'est un gourou, on est libres, non ?

— On peut être contraint et ne pas le savoir.

Oryx lui avait répondu de cette voix qui sonnait comme un éclat de silex capable d'arracher ce qui il y a de plus dur ou plus pur au monde.

Ganaré acquiesça en silence: une pause, ce sont les bouchées nécessaires pour ingurgiter de la nourriture intellectuelle complexe. Des bourreaux invisibles avec qui elle était mariée sans le savoir et sa trainée sanglante qui la suivait partout... Une fois de plus, Oryx avait raison. Elle le regardait souvent avec admiration, souvent elle ressentit l'envie de le comprendre en profondeur qu'il puisse étaler ses rouages les plus secrets rien que pour elle. Cela n'arriva jamais autant qu'elle le désirât, mais elle finit par l'aimer quand même. L'idée lui parut tout d'abord ridicule : elle n'aimait personne, mais son corps la trahissait en maints endroits s'il rentrait dans son champ d'attraction. Au bout de plusieurs mois, elle croyait lui avoir tout dit d'elle, tandis que lui s'était à peine ouvert. C'était insupportable cette différence, c'était comme être écartelée, cela lui donnait l'idée d'une famine, d'une fringale, d'être une souris désespérée prête à attaquer une montagne quel qu'en soit le prix quitte à

s'y faire gonfler le ventre et exploser de l'intérieur. Jamais Ganaré ne s'était sentie aussi soumise à un autre : elle détestait ça. Comment avait-elle pu se laisser si facilement pénétrer, presque domestiquer ? Dans les bordels de Barcelone, c'est elle qui dominait. Bien sûr, ce n'avait pas toujours été le cas. Un jour qu'elle chialait après ses passes quotidiennes, une fille de la maison était venue la consoler. Une vieille, 30 ans quand les autres en avaient 20. Certainement pas la plus bandante, mais elle avait dépucelé les minets du quartier, les hommes mûrs la réclamaient aussi. Ils disaient qu'elle était douée, ce n'était pas le genre de compliments que les hommes adressaient facilement à une pute dont la crédibilité professionnelle tient essentiellement à ses capacités à faire jouir correctement. Douée, ça interrogeait les autres : comment ? Il y a qu'entre-elles, qu'elles en parlaient : avait-elle des techniques où faisait-elle des trucs plus crades que leur moyenne à toutes ? Chantal, comme pour les autres, ce n'était pas son vrai prénom, elle raflait tout aux présentations : est-ce que ça tenait à sa classe naturelle, à cette forme de dédain qui donnait des airs vils à toutes tandis qu'elle semblait putain immaculée qui

flotte; elle avait du chien et faisait de toutes les autres des chiennes. Il n'y avait personne pour la jalouser, elles étaient conquises comme les puceaux et ceux qui cocufient leur femme à outrance. Chantal l'avait pris en affection, du moins, c'est ce que Ganaré avait aimé croire. Finalement, elles parlaient peu entre elles, se confiaient le moins possible, se zyeutaient dans les coins, elles étaient des sœurs, mais des rivales qui tissaient un vêtement de honte commun. Chantal lui avait dit que l'astuce dans ce métier c'est de faire la pute sans être la pute. Que la pute à jouer, ce n'était pas celle des hommes, cette vision-là, ils l'avaient créée comme on s'invente une déesse miséricordieuse qu'on n'a pas besoin de prier à genoux et qui engloutit tous les cierges.

— Les hommes sont fragiles, si tu as compris ça, tu as tout compris.

Chantal était en train de cloper à la fenêtre et chaque bouffée de sa cigarette lui inspirait une vérité un peu toxique, une vérité de pute qui s'acquiert en passant sur les corps.

— Avec nous, les hommes sont assurés de baiser, disait-elle, mais en nous confiant leur bite ils prennent le risque de tout perdre. Leur truc riquiqui qu'on pourrait froisser en l'avalant, démolir sans même les toucher... les hommes ont peur qu'on les défroque, c'est pour ça qu'ils paient, ils achètent notre indulgence, notre complicité pour participer à leur jeu d'escrocs, qu'on soit dans leur rang et pas contre eux, car dans le fond ils ont la terreur viscérale des femmes et encore plus des putes.

Autre cigarette :

— Lorsque tu seras persuadée que c'est toi qui a le pouvoir, tu apprendras que ce qui les excite le plus c'est lorsque tu résistes; la pute docile apporte qu'une jouissance médiocre, la pute dominatrice un plaisir grandiose qui leur donnera la sensation d'avoir survécu à la mort elle-même.

Chantal était partie avec son client de 14h, Ganaré avait cru voir un oiseau de proie décoller, c'est parfois sous

cette forme que se dissimulent les sages. Sa pierre lourde était déjà lâchée: Ganaré en fut secouée pour longtemps. Chantal avait fait d'elle une pute solide. Elle n'était pas restée longtemps au bordel. Un jour, ils avaient retrouvé son casier ouvert et vidé, il n'y avait plus qu'à mettre un nouveau cadenas pour protéger une autre histoire de pute qui s'ouvre rarement.

Depuis qu'elle était amoureuse, Ganaré avait la sensation d'être la pire des putes qui donne tout et sans espoir de se faire verser de la thune pour réguler cet échange vil. La seule loi devenait son besoin de fusion qui lui brulait les entrailles. Un jour, elle n'y tint plus, elle chercha à embrasser Oryx. Elle n'avait pas réfléchi, c'était un acte fou qui survient quand les émotions poussent, que les mots sont lâches, et que seule l'action soulage.

Oryx avait détourné la tête. Rarement Ganaré avait suscité le rejet des hommes. La seule explication qui lui vint, c'est qu'il n'aimait pas les femmes. Elle lui dit, Oryx calmement lui répondit que ce n'était pas ça.

Il la trouvait désirable.

— Alors quoi ?
— Je suis spéciale, compléta-t-il, je ne veux pas que tu souffres parce que je ne sais pas aimer.

Ganaré s'offusqua, persuadée qu'elle avait assez d'amour pour le réparer.

— C'est toi qui vois, conclut Oryx.

Il se laissa embrasser cette fois. Après il lui parla plus que ce qu'il n'avait jamais fait. Ganaré compléta les vides dans son récit, d'autant plus facilement qu'elle croyait qu'ils ressemblaient aux siens. Rien ne la choquait, elle pouvait tout entendre, il n'y avait plus de bien ni de mal, elle avait perdu davantage que sa vertu dans son début de vie qui avait été moins bien que promis. Ganaré pouvait encore donner : c'était son destin de putain à jamais inentamé et qu'importe ce qu'elle recevrait de cette machine hors normes qu'était Oryx: il était supposé suffisamment solide pour contenir tout ce qui avait éclaté en elle.

*

Oryx et Ganaré devinrent un groupe dans le groupe que les autres n'eurent bientôt pas d'autre choix que de détester. Leur union était un affront pour le collectif et il avait quelque chose de contre nature, les autres haïssaient aussi bien la belle que la bête. Si on ne les dénonçait pas, c'est que quelque part on les craignait : Ganaré s'était offerte plusieurs fois à Oryx, mais elle comprit rapidement que ce n'était pas ce qu'il attendait d'elle.

Oryx voulait que l'amour fasse mal. Leur union était courte et brutale, une collision où ils exorcisaient leurs démons. Elle devait apaiser la bête en lui, il devait la restaurer dans sa puissance à être. Tout le monde savait pour eux et personne ne disait rien. C'était encore plus jouissif quand cela se passait à la barbe de Roïn. Finalement, ils détestaient sa Loi, ils décrétèrent que même ici, ils ne vivraient que pour eux. On les voyait qu'ensemble, leur orbite était autre, à deux, ils se sentaient si forts, ils avaient créé une entité homéostatique: Oryx & Ganaré. C'est ce qu'ils avaient

gravé sur un arbre du parc qu'ils continuaient à fréquenter. C'est là qu'ils étaient nés, ils ne vivraient que pour être ensemble.

Oryx avait gardé le silence tandis que Ganaré entamait l'écorce avec son couteau, il ne suivait pas toujours ses élans amoureux, il pensait avoir passé l'âge de l'amour bête, mais il regardait chacun de ses mouvements avec une curiosité d'enfant. C'était un truc de môme, mais qui le mettait mal à l'aise. Quand elle termina, Oryx eut un léger mouvement de recul. Son couteau encore en main, Ganaré s'était approchée et lui n'était plus sûr de rien comme si elle était capable de lui planter dans la jugulaire sans raison. Oryx craignait la violence, il avait juste appris à créer des situations où elle pouvait être manipulée sans risques, c'est-à-dire quand il la commandait. Ganaré n'avait rien vu, elle était venue sur lui comme un avion sans pilote qui se crashe. Elle s'abandonnait, il en était autant ravi qu'apeuré. Elle était trop vulnérable, comme un animal, comme un petit chat. Oryx en frissonnant chassa cette idée de sa tête. Si elle l'aimait, il ne pouvait pas être complètement un monstre.

*

Oryx et Ganaré étaient côte à côte pour recevoir cette bombe : Roïn avait parlé. La foule était restée incrédule.

— C'est fini, avait-il dit. Vous feriez mieux de rentrer chez vous mes enfants.

Il s'était levé. Personne n'avait contesté son autorité à ce moment-là, la rage de tous avait éclaté que plus tard. Ganaré se demanda si c'était en lien avec le courrier qu'il avait reçu. Personne n'écrivait au Foyer, il n'y avait même pas de boite aux lettres devant et elle avait déjà vu Roïn repousser le facteur, mais alors qu'elle travaillait au jardin, elle avait vu Roïn remonter l'allée. Leurs regards s'étaient croisés, il n'avait rien dit, mais avait engouffré une lettre dans une poche.

L'homme qui quittait l'estrade était un vieil homme sans magie qui avait été blessé au point de ramener toutes ses forces sur lui sans pouvoir les donner au groupe pour le souder.

Sans Roïn, Le Foyer s'était fissuré rapidement ; il n'était

plus qu'un être décapité dont la violence contenue jaillissait maintenant comme des geysers de sang sortis d'un cœur qui s'affole. Ce fut la chienlit, l'apocalypse biblique quand Dieu regarde ailleurs et n'exerce plus son contrôle. Les plus effrontés allèrent confronter le patriarche jusque dans son refuge et ils furent foudroyés. Il avait encore son pouvoir, leur rage devait trouver une issue ailleurs, elle se porta sur la maison qui n'était plus qu'un corps à détruire. Ils la pillèrent avec une application studieuse d'enfant démoniaque : tout y passa, ils criaient vengeance, ils renversaient tout, mais le plus grand basculement s'était fait lorsque leur amour s'était transformé en haine. Ils se sentaient tous trahis et abandonnés, presque honteux d'avoir cru leur utopie possible. Tout ce qu'il croyait avoir mis de côté sortait de l'ombre, leurs mauvais instincts se déployaient, la faim et l'isolement prolongé les avaient rendus encore plus dangereux.

Ganaré et Oryx firent d'autres choix, celui du repli et de l'oubli. Tandis que leur monde s'écroulait, ils s'étaient enfermés dans leur chambre, ils y firent beaucoup l'amour, cette autre façon de s'étourdir. C'est la faim qui

les fit sortir au bout de deux jours. Ils étaient comme deux rats qui auraient survécu à une fin du monde. Dans le couloir, ils enjambèrent des statues tombées en morceaux sur le sol. Même la cuisine avait été vidée. Il n'y avait pas eu de petite prise dans cette razzia, chacun avait voulu sa part dans cette orgie cannibale ou partir avec un bout du cadavre et l'ingérer, c'était encore s'accaparer les pouvoirs du chef. De sous un chariot, Oryx sortit une énorme conserve. De la compote, il réussit à l'ouvrir avec la pointe d'un couteau. Ils mangèrent tour à tour se refilant une louche, seule rescapée dans le fond d'un tiroir. Ils se mirent à rire en se regardant dans les yeux, sans savoir précisément ce qui était drôle. Ganaré écrasa un peu de sa purée de fruits sur le visage d'Oryx. Il fut décontenancé par cet assaut qu'il ne sut lire que sur le registre de l'agression. Il s'essuya la joue.

— Il ne faut pas rester là.

Il y a que l'action qui pouvait désamorcer ses pulsions contradictoires. Ganaré s'étonna de ce changement de registre, sa joie infantile se faisait souvent refroidir de la sorte, tous ses fruits étaient murs, et lui souvent trop dur pour être touché. Ganaré fit son possible pour ne pas être vexée, elle l'aimait pour d'autres raisons que son sens de la fête. Elle le suivit en dehors de la pièce.

Les heures qui suivirent, ils établirent les comptes de ce monde d'après qui se faisaient qu'en négatif. Tout le monde avait foutu le camp, même Roïn. Une double porte à petits carreaux séparait ses appartements du reste de la maison à cet étage. Peu de gens savaient ce qu'il y avait au-delà. La porte avait souffert et des carreaux manquaient, du verre était tombé sur le sol comme de la poussière d'étoiles. Oryx balança son pied à la jonction des deux portes qui éclatèrent. Il aurait pu donner des coups jusqu'à ce que cette mort soit digne, c'est-à-dire qu'il ne reste plus rien. Les lentes agonies l'insupportaient plus qu'autre chose. Ganaré le regarda avec effarement, il y aurait toujours une part inanalysable en lui. Son visage se décrispa quand elle vit Oryx déblayer le sol pour qu'elle puisse passer sans se blesser.

Elle avait gardé ses nu-pieds, c'était la même paire avec laquelle elle avait tapiné. Ils s'avancèrent. Il y avait une maison dans la maison : salle de bain, bureau... là où ils avaient un meuble, Roïn avait une pièce. Tout ce qui avait de la valeur avait déjà été pris. Des papiers virevoltaient dans le couloir, une fenêtre au fond avait été cassée. Apparemment quelque chose de lourd avait été balancé au travers, une partie du châssis avait été arrachée. Ganaré s'approcha pour voir en bas : un gros vase avait explosé en morceaux sur la terrasse. Ganaré aimait le spectacle mortifère d'une chute. Elle fit la moue, elle aurait préféré voir la cervelle éparpillée de Roïn. Ça aurait été le signe manifeste que Dieu était définitivement mort. Oryx était rentré dans une autre pièce. Celle-ci était étonnante, cela devait être sa chambre, elle était curieusement dépouillée alors que toutes les autres pièces juraient par leur luxe tapageur, mais c'était un étalage de symboles plus que de gouts. La chambre ressemblait à celle d'un petit paysan, cela rappela à Ganaré celle d'une arrière-grand-mère qu'elle avait visitée à la campagne. Ici au moins ça ne sentait pas le vieux. Il n'y avait pas de dégâts apparemment, parce qu'il n'y avait

rien à voler, ou que c'était un sanctuaire que nul n'avait eu la force de violer. Oryx lui donna un petit coup dans les côtes pour attirer son attention. Ganaré regarda dans la direction qu'il lui indiquait. Bien en évidence sur le lit, il y avait une vieille photo. Ganaré ne put s'empêcher de sourire, il y avait un côté tragi-comique dans cette scène comme quand le capitaine meurt et que de sous l'océan on ne remonte que sa chemise. Quel genre de piège était-ce ? Un dernier message de Roïn, mais pour dire quoi, et pourquoi fallait-il que cela tombe sur eux ? Ganaré ramassa la photo pour l'étudier un instant. Des gamins y posaient et deux au premier rang mettait en évidence la bague qu'ils portaient au doigt. On aurait dit la même que Roïn portait à son cou. Ganaré crut le reconnaitre sur la photo. Qu'est-ce que cela pouvait-il bien dire ?

— Regarde.

Oryx lui tendit un bristol qui était dissimulé sous la photo. Ils se refilèrent ces indices sans comprendre, ils avaient beau palper, frotter, le génie ne sortait pas. Cela

devait parler de la chute de Roïn, mais que fallait-il en lire ? Sur la petite carte, il y avait le nom d'un type qui vendait du miel dans les montagnes. Ganaré et Oryx se persuadèrent que tout cela avait du sens et qu'ils étaient au début de quelque chose. Ils en avaient besoin, maintenant que tout avait foutu le camp. Peut-être que cette piste les mènerait à Roïn, eux aussi réclamaient leur part de vengeance et de réponses. Oryx avait gardé la photo qu'il rangea dans la poche de son pantalon. Il n'y avait peut-être rien à comprendre, mais il fallait essayer quand même. Ils quittèrent la pièce en silence, même sans se parler, ils s'étaient mis d'accord sur un but commun qui porterait leur volonté de vivre pour longtemps.

Chapitre 4

J'ai la vie d'un nomade et d'un solitaire depuis des jours. Je suis sur la route en journée, je dors dans des hôtels le soir. Je ne pense plus à mon ancienne vie, j'y aurais été trop fragile, trop léger et sans ancrages, arrivé à la première écluse qui aurait dû m'élever, je me serai fracassé en morceaux. J'imagine que cela m'a évité des crises au bureau, des regards ahuris des collègues qui m'auraient vu flancher pour si peu. Je suis protégé dans mon trou entre deux mondes.

Je fais des tours dans un fond adhésif. Je ne pensais pas qu'être seul me ferait autant réfléchir. J'avais besoin d'une pause pour, mais mon isolement est relatif, je fais partie d'une famille que je recherche. Amélie est-elle encore en vie et Claude ? J'imagine que tous ceux qui portaient cette bague ont vécu des luttes internes et s'ils ont survécu comme je tente de le faire, ils méritaient bien le titre de héros. Je me sens connecté à eux. Mes nuits ne sont plus les mêmes, au coucher, je suis assailli de visions, des bribes de vie qui pourraient appartenir à d'autres ou être de pures fictions. La vision d'un être

démoniaque me hante, il est grand et puissant avec deux petites cornes en métal enfoncé dans le crâne. Je m'y perds. Je dors mal, l'insomnie grignote mes forces mentales. En plein jour, je peux me retourner de peur d'être suivi. Ce matin, en prenant mon café sur le balcon j'ai cru voir le démon en chair et en os. Il était là juste en bas, il faisait le plein de sa bagnole avant de redevenir cet automobiliste ahuri à qui je faisais peur. J'évite les miroirs de la chambre, la transformation que je pourrais y voir, serait nécessairement effrayante. Je suis rentré vite à l'intérieur. Il y a la clim, j'ai fermé les rideaux, je pourrais rester une vie ici à finir ma renaissance. J'ai eu un accès de rage froide en voyant le type, la sensation de pouvoir le détruire à distance avec un geste grotesque de maitre Jedi. Je concentre trop de nouvelles forces, ça me fait dérailler. Je ne sais pas si j'en suis digne ou si je vais œuvrer pour le bien. Je sens que je peine à réguler ce sentiment de puissance qui croit en moi. Cette bague, c'est mon cadeau, la part de mon héritage tant attendu. On cherche encore à s'apprivoiser, je crois qu'elle me parle. Gaston a dit vrai, il fallait juste l' éprouver pour le croire. Quelque chose s'est engrammée en moi: je connais

le message du Bâtisseur, je perçois la mission qui est la nôtre, elle n'est pas terminée. Je suis un soldat qui attend les ordres, j'ai plus tellement de volonté propre si elle ne me dit pas ce que je dois faire. Comme tout soldat, je m'entraine en attendant l'hypothétique guerre qu'on m'a nommée. Je voulais comprendre comment ça marche. Ce motel pourri, c'est ma base arrière et tous ceux que je croise mes cobayes. Avant 11h, je descends voir le gérant. J'ai déjà répété cette scène des dizaines de fois. Je ne sais pas qui a décidé qu'ici ce serait mon ornière. Ce qui est sûr, c'est que je n'en décolle pas. Je lui demande toujours la même chose : prolonger la chambre d'une nuit. Je veux payer d'avance parce que je pars tôt. J'ai plus un sou devant moi depuis des jours, ici c'est la planque idéale. L'homme est plutôt jeune, du genre jovial et nonchalant, lui aussi il semble avoir trouvé son creux confortable dans l'existence. Dans un autre contexte, j'aurais pu m'en faire un pote. J'essaie de ne pas trop lui prêter de bons sentiments, ce que je fais sur lui, c'est un vol, presque un viol, mais je dois survivre. Effacer la mémoire de quelqu'un est nécessairement un acte impie qui doit amener son juste châtiment. Je n'avais

pas de mode d'emploi, la première fois je me suis juste dit que c'était *physique*. J'avais accès à la tête du type comme à une extension de mon propre cerveau. J'ai appelé ça *se brancher* parce que je suis resté un gros geek. Les premières fois, après m'être branché, je pouvais être confus à ne plus savoir qui était moi ou l'autre. Pour le reste, c'est simple, c'est comme avoir accès à une constellation de petits films, ses souvenirs, ils sont tous connectés et pour opérer il faut que j'en casse les liaisons. J'ai appris que le plus facile à effacer c'est la mémoire immédiate, car elle n'est pas encore prise dans cet épais maillage d'informations ou chaque souvenir peut se connecter à un autre. J'imagine qu'au bout d'un moment ça ne marcherait plus et qu'il existe toujours des itinéraires bis pour se relier à soi. J'ai entendu dire que le cerveau c'est *plastique* ; un jour, je m'y casserai les dents et cette perspective m'effraie plus que tout. Je ne suis pas serein en effectuant ma sale besogne. Cette fois ça se passe bien encore. Le type me souhaite une bonne journée, il veut papoter, mais je n'insiste pas parce que je me trouve dégueulasse.

*

Je remonte vers ma chambre. Près de l'ascenseur, il y a un monsieur bien habillé qui s'excite auprès d'un distributeur de boissons. Quand il me voit, il change d'attitude, il tient à m'expliquer que sa pièce a été avalée par la machine. Mon opinion semble compter pour lui, il porte un costard, il espère ne pas être un salaud. Moi j'ai la bague, mais je ne sais pas encore ce que ça veut dire. Je n'ai qu'une envie : ne plus quitter le lit. Je ne peux pas m'empêcher de me sentir coupable, c'est toujours les limbes ici. Je me charcute avec des *pourquoi* ; ça m'apparait plus clair que le vieux Boissadie s'est sacrifié pour moi, je pense à toutes les boites de médoc entamées qu'il y avait tout autour de lui, il avait tout préparé cet homme qui se faisait appeler Mémoire. J'ai des obligations désormais, il n'y a pas pire que le vœu d'un mort en matière de contraintes. Le seul geste que j'arrive à faire, c'est allumer la télé, elle pourra peut-être faire taire la télé dans ma tête. Je tombe sur un documentaire. Je reste bouche bée dès les premières minutes de mon

film. Avant, je me disais assez rationnel, je croyais au hasard, le monde était triste, mais le monde était logique : cette bague change tout. Ma donne existentielle est différente, il est possible qu'elle continue à me distribuer des cartes sous la forme d'étranges coïncidences. Le doc s'intéresse au phénomène sectaire en France et comment un groupuscule appelé Le Foyer a défrayé la chronique dans le sud du pays depuis les années 1960. Le ton est assez convenu, le montage aussi pour ce type de sujet : du suspens, du mystère, du sordide, il faut que le spectateur en ait plein les mirettes et que ça le rassure dans son idée d'être un être de vertus puisqu'il y a des dingues partout. La voix off décrit le présumé gourou du groupe, il se faisait appeler Roïn, mais son vrai nom c'était Claude Tisseron, son parcours est *trouble et mysterieux*, comme le précise le narrateur. Il me prend l'envie de commenter, de rajouter dans ma tête que c'est le minimum pour ce genre d'histoires. Je bugue un peu avant de réaliser : j'ai envie de m'adresser à la bague comme à un vieux pote qui me fait une blague un peu lourde: on pardonne, parce qu'on connait le fond. Cette apparition, ce fantôme familial sonne pour moi la relève

de la garde, ce signe que j'attendais sans le savoir. Bien sûr, que c'est le frère de Papi, puisque ce moment était écrit pour moi. Il était le gourou d'une secte et a été plusieurs fois soupçonné de meurtre. J'enterre définitivement l'idée que je puisse venir d'une famille normale. J'entends Claude sur un enregistrement clandestin. Il est face à un journaliste incognito qui enquête. À un moment donné, Claude doit le débusquer puisque le reporter finit par débiter tout de son identité et de sa rédaction. En face caméra, et plus tard, on le voit jurer qu'il ne voulait pas tout dévoiler et que c'est comme si Claude avait exercé une emprise sur lui contre sa volonté… Il a l'air effaré et cet interview a fait grand bruit : l'anti preuve est devenue la preuve. Ses détracteurs dénoncèrent sa complicité, d'autres le recours à la suggestion hypnotique. Je sais que tout ça ce sont des foutaises. Il y a une frange d'incrédules à qui on ne ferait rien avaler, mais ceux-là ont des régimes dissociés qui nourrissent mal leur compréhension globale du monde.

Je ne décolle pas mes yeux de l'écran, il s'y s'enchaine quelques plans de Saint-Armand-les-Évines, une petite bourgade isolée où Claude résidait avec ses adeptes. C'est

pittoresque à souhait, plein de soleil, précisément le genre d'endroits coupés du monde où tout dégénère l'hiver. Le village disparait sur un fondu au noir, l'astuce d'un réal pas inspiré qui tient à nous faire comprendre que des parts d'ombre subsistent toujours dans ce lieu.

Je me demande par quel genre d'itinéraire tortueux Claude a atterri là-bas. Dès que j'aurai encaissé ce nouveau biscuit trop dur à digérer, j'irai. La seule réponse que j'entrevois pour ma déraison : c'est parce qu'il le faut et parce que la bague l'exige.

Chapitre 5

Auxains, Loire, Avril 1940

Claude marchait depuis des jours, sans but, avec seulement la vague idée d'aller plus au nord. Il faisait très chaud, traverser un village, c'était toujours l'occasion de se restaurer un peu. En suivant les écoulements naturels des rues, il avait gagné la place centrale où trônait une fontaine. Il y avait de la vie ici, des gars trainaient sur les terrasses des troquets profitant d'une pause salutaire dans un monde en crise. Claude avait sorti sa gourde pour la remplir. Il s'était ensuite assis sur le rebord de la fontaine pour se reposer. La troupe de soldats qui arriva fit sensation. Eux aussi cherchaient un coin de fraicheur et de quoi se désaltérer. Ils se débarrassèrent de leurs lourds packages non loin de lui. Claude les dévisagea attentivement, certains pouvaient avoir son âge. La guerre, il l'avait oublié, depuis qu'il était de plain-pied dans ses conflits plus personnels. De temps à autre, des affiches de mobilisation plaquées au mur, ou de vieux

journaux ramassés au sol étaient venus lui rappeler cette autre réalité qui paraissait si loin. Un camion bâché qui transportait ces hommes et leur équipement venait de les déposer pour cette halte. Un adjugeant, plus vieux que les soldats, s'assurait qu'elle soit courte. Il avait donné ses ordres : les gars s'éparpillèrent en petits groupes sans trop s'éloigner. Des bribes de conversations arrivèrent aux oreilles de Claude, les mots dans la bouche de ses jeunes sonnaient comme des formules cryptiques pour lui: des combinaisons de chiffres et de lettres aux pouvoirs mystérieux. Deux mots sonnèrent plus fort que les autres : *ligne Maginot*. C'est là qu'ils allaient pour défendre le pays contre Hitler et ses sbires en devenant l'ultime rempart de la civilisation. Claude en avait entendu parler de cette ligne Maginot devenu imaginaire et nourrissant ses rêves de rédemption.

Les gars étaient magnifiques, tous des dieux qu'auraient troqué leur armure d'airain contre un uniforme. Le regard de l'adjudant vint se poser sur lui.

— Comment ça se fait que vous n'êtes pas conscrit mon garçon ?

Il le détailla de haut en bas comme s'il était un cheval sur une foire aux bestiaux. Claude n'avait pas l'âge requis, même s'il paraissait plus vieux : l'errance l'avait endurci. L'adjudant marqua sa suspicion d'une moue et son attention fut détournée par deux soldats qui se querellaient pour du tabac. Il avait déjà oublié Claude, il fonça sur eux, il n'aimait pas les problèmes non résolus qui étaient source de tumulte, c'était un homme pragmatique taillé pour faire régner l'ordre. D'autres soldats persiflèrent sur son passage et quand ils virent la mine triste de Claude, ils se dirent que c'était bien dommage de refuser de la viande aussi fraiche pour l'abattoir. Claude fut curieusement atteint par leur remarque. Il se leva d'un bond pour retrouver l'adjudant. Freiner dans sa course toujours rectiligne, l'officier était déjà prêt à passer cet obstacle.

— On m'a demandé de rejoindre votre unité, déclara Claude avec sérieux. Mon groupe a été attaqué.

L'adjugeant Bonnard aurait dû demander qui était ce soldat défroqué qui trainait seul les routes, mais tout

devint confus dans sa tête. Il ne se souvint même pas d'avoir engagé la conversation avec lui précédemment. Si ce jeune voulait porter un fusil, ce n'est pas lui qui allait l'en dissuader, la guerre c'était la guerre et toutes les bonnes volontés étaient reçues.

Bonnard gueula un ordre et deux costauds déboulèrent au garde-à-vous.

— Incorporer moi cette recrue !

Claude n'éprouva pas tout de suite la satisfaction d'avoir assouvi son désir précipitamment muri. Le sentiment qui émergea fut plus vil, il était proche de la honte : il avait trahi sa parole, il s'était juré de ne plus utiliser son pouvoir d'une façon égoïste et un homme qui ne tient pas ses propres promesses n'est presque plus rien. Malgré la perte de la bague, il l'avait toujours, il avait pu s'en apercevoir rapidement. C'était la preuve manifeste qu'il n'avait pas encore tout compris des Lois qui régissaient Genèse. L'alliance qu'il avait brisée n'impliquait pas seulement le groupe, mais tout Genèse dont ils étaient les

incarnations. Les bagues représentaient 5 sceaux qui protégeaient les hommes d'un secret qui devait leur rester inaccessible et lui avait déjà échoué. À se demander si tout ce déploiement de forces et d'artifices n'était pas une ruse pour mesurer la valeur d'une des créatures choisies parmi les plus faillibles : l'Homme. Claude se sentait indigne du rang qu'on lui avait donné et des épreuves auxquelles il pressentait devoir se soumettre. Il devait redorer son blason personnel, et devenir un héros de guerre lui était apparu comme la voie la plus courte pour. Claude suivit ses nouveaux camarades sans un mot. Du camion resté à l'arrêt, les gars lui jetèrent un paquetage et un uniforme, il l'enfila à la hâte. Là était l'essentiel, le reste attendrait, le changement moins visible arriverait bientôt.

Les deux soldats ne lui posèrent pas de questions, ils appliquaient les ordres et reprirent bientôt leur place, ils n'étaient que deux figurines qu'on avait embarquées pour un tour de rail.

Quand Claude monta dans le camion, c'est à peine, s'il attira les coups d'œil des autres. Il avait été rendu invisible dans la masse de ses semblables. Sur les visages

des soldats face à lui, il semblait déjà y avoir de la lassitude, ce n'était pas de la vraie fatigue, ils n'avaient rien combattu encore. Ils fuyaient, un repli sur soi qui appauvrit la réalité, quand on cherche à se protéger de l'inconnu qui peut être mortel. Claude lui était heureux, il arborait un étrange sourire, ceux qui le remarquèrent se méfièrent de lui pour longtemps.

*

La guerre ne commençait pas. Claude comme tous les autres portait sa frustration en bandoulière là où il y aurait dû avoir son fusil. Ce qu'ils redoutaient était devenu la chose espérée : quand viendraient l'action, les combats et les morts ? Claude sentait qu'il lui faudrait ça pour redevenir vivant. Dans ses tréfonds, il savait porter une colère sans savoir qui l'avait installée là. C'était une locataire bruyante qui pourrait mettre un terme au bail de n'importe quel autre. Claude s'imaginait capable de commettre des meurtres. La guerre devenait parfaite pour

ce genre de choses : on pouvait y tuer des hommes, sans que cela en fasse des crimes, puisqu'ils ne seraient que des ennemis de la nation, c'est-à-dire, pas grand-chose.

L'ennui est une chose terrible, il crée le vide, cet espace creux qu'investit si rapidement les démons intérieurs, ceux de Claude avaient toujours hâte de se reloger ailleurs. La nature a horreur du vide, curieux que le fond de l'âme humaine en soit rempli.

Mirales était venu taper sur l'épaule de Claude. Il mit un instant à réaliser que ce n'était pas une création à lui. C'était un chic type. Lui, c'est une certitude, il n'était pas fait pour la guerre. Avant, il était musicien, il venait du Sud, il parlait de sa famille et de sa grande maison avec nostalgie. Parfois, ils étaient à même pas 10 mètres, mais ils n'échangeaient pas toujours. Leur regard était vissé à l'horizon, ils attendaient. Ils étaient juste des piquets tendant une toile invisible. Mirales était venu pour la relève, ils avaient leur chorégraphie sans musique, des gestes lents et graves, les mêmes qu'on utilise parfois pour le soin des morts. Dans cette partie, la ligne Maginot n'était qu'un étrange mausolée et eux des demis fantômes. Il y avait des rats, les soldats s'identifiaient

facilement, puisqu'eux aussi parcouraient inlassablement des galeries. La journée, c'était supportable, c'est la nuit que cela devenait difficile d'errer seul dans les parages, car leurs itinéraires mentaux venaient se mettre au croisement des couloirs vides. Le soir, Claude faisait des cauchemars, il avait des visiteurs nocturnes. Un bout de lui restait accroché à ses nuits, il tenait la garde en vacillant. L'ennemi était toujours invisible. Quand il était seul, Claude tendait son fusil vers un talus et mimait un bruit de détonation avec sa bouche. À se demander si tout cela était bien sérieux. Par ennui, des camarades avaient tiré un lapin il y a quelques jours, ce fut le seul coup de feu entendu depuis leur arrivée. Bonnard aurait pu les mener au peloton pour ça ; apparemment, ils avaient le droit de tirer des Boches, mais pas des lapins ; l'humanité pratique toujours une moralité variable.

*

Le soir Claude pensait à sa mère. C'était elle le fantôme en chef des lieux et elle y prenait ses aises. La fatigue et

la mauvaise nourriture le rendaient faible, elle en devenait puissance et accusatrice : pourquoi l'avait-il tuée ? Claude était las de sa patrouille, ses jambes ne le portaient plus, il s'était assis sur une grosse pierre contre un mur. Elle devint pierre d'achoppement, ça aurait pu être la première marche de son cauchemar.

Claude se souvenait d'avoir attendu devant sa maison. C'est là que Jean et le Docteur Vernot l'avaient trouvé. Sa mère était déjà morte, mais quand le Docteur l'avait interrogé, il lui avait dit qu'elle dormait à l'intérieur. Jean était allé droit dans sa chambre au fond de la maison. Il était revenu blême et l'avait regardé avec horreur. Quel genre de monstre était son frère ?

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Parle, mais dit quelque chose nom de Dieu !

Il pouvait le secouer, les mots tombaient plus, mais dans le fond de son bunker Claude entendait encore l'écho de sa voix.

Claude s'était relevé, une lumière de lune était venue

s'échouer à ses pieds. Il n'avait jamais vu ça avant. La lumière s'était infiltrée par une brèche et éclairait le sol devant lui d'un rayon bien droit. C'était comme un fil d'or à tirer, Claude voulut le suivre. Quand il s'approcha, la lumière disparut d'un coup, il l'avait peut-être halluciné. Et si c'était la torche d'un ennemi, y avait-il un Allemand qui rôdait à l'extérieur ? Devait-il le signaler ? Prendre le risque de quitter son poste et de passer pour fou si les autres n'avaient rien vu. Avant de consigner quoi que ce soit, il voulut en avoir le cœur net.

Bonnard l'avait dans le pif, il ne voulait pas aggraver sa situation. Il se retrouvait toujours affecté aux postes les plus ingrats : il était loin de la zone principale, là-bas, les copains pouvaient se bidonner ensemble aux heures creuses, lui il surveillait du vide et s'usait plus vite que les stocks qu'il était censé vérifier. Claude quitta le bunker par une entrée camouflée qui servait aux urgences. Il se sentit happé par la nuit douce et calme. Tout ce qui aurait dû être sinistre dehors, redevenait inoffensif : sous le ciel immense et étoilé, il n'y avait que des jouets, rails et barbelés devenaient des oublis de gamins qui ne rangeaient pas suffisamment leur chambre.

Claude regarda la nature qu'ils avaient dévastée. Le calme n'était qu'en dehors de lui. Il avait dans les veines l'ivresse de la fuite et des déserteurs. Il marcha quelques pas de plus, il se fit rattraper sans filin. Le bunker était une pesanteur au ventre, un fil à la patte. Il n'était pas libre, seulement un produit éructif qui serait vite ravalé. Claude avait laissé son fusil à l'intérieur, mais il avait encore son pistolet Ruby à la ceinture. Il se demanda ce que ça ferait de troubler toute cette quiétude d'un coup de tonnerre. Ce monde gris deviendrait plus coloré, si il avait le courage de l'asperger de rouge, de fines éclaboussures pour recouvrir la ferraille et le ciment. Il était bientôt 6h, l'aurore pointait. Plus de lune dans le ciel, Claude douta même un instant de son existence. Si la nuit exige des sacrifices, l'arrivée du soleil lui donna l'impression de se cacher encore. Il rejoint le bunker sans hâte pour son compte rendu matinal.

*

La nouvelle s'était propagée rapidement : l'ennemi avait frappé d'une façon inattendue. Les ordres tombaient comme des obus : ils devaient rappliquer où ça canardait sec. Bonnard devenait le chef d'orchestre hystérique d'une musique militaire qui se jouait désormais presto. L'adrénaline traversait Claude et ses camarades qui formaient qu'un seul corps sous tension. Autour de lui, on courrait, on chargeait, tout ce qui ne pouvait pas se rassembler en quelques heures resterait sur place. Les rats gagnaient, ce sont les soldats qui filaient. Ils avaient copié leur nature, à trop les fréquenter, mais leur part humaine les rendait soit plus fragiles, soit plus hideux. Les camions lâchaient des odeurs lourdes d'essence, les hommes des phrases courtes répétées à l'envi pour se motiver ; au-dessus de tous planait un nuage de stress qui les faisait goutter et coller ensemble.

Claude et Mirales s'embarquèrent dans le même camion. Son camarade était blanc comme un spectre. Claude avait oublié le gout du sang dans ce dédale, il quittait sa mémoire troglodyte où il avait pu enfouir encore. En passant devant leurs installations vides, il s'attendit à voir des mains sortir des murailles, celles de

vieux prisonniers qui réclamaient la vie. Claude ajusta son casque, ses doigts tenaient fermement son fusil, il était prêt, sans savoir à quoi il devait se préparer.

*

Quand Claude crut voir la mort arrivée, elle se présenta à lui dans un costume grandiose. Ils étaient serrés à l'arrière avec les autres depuis des heures et ils subissaient les cahots de mauvaises routes qui leur donnaient des haut-le-coeurs. Ils tremblaient et s'épongeaient de leur peur ensemble. Certains, plus lessivés que d'autres, ne tenaient que par l'étau du groupe et s'enfonçaient dans une léthargie profonde que seul un bruit de canon aurait pu briser. Claude somnolait aussi, sans un bruit, il aurait pu passer au néant, s'il n'avait pas eu un peu de chance. Les camions roulaient sur une route de campagne étroite quand des cris résonnèrent de l'arrière du convoi. Certains quittèrent un rêve pour un cauchemar. Quand ses camarades et lui identifièrent la menace, il était déjà trop tard. Un escadron venait de

surgir à basse altitude et fondait droit sur eux. La surprise fut totale, les canons firent tonner le feu créant deux trainées de mort et les bombes suivirent, ce fut un orage venu du ciel, mais c'est le sang qui ruissela au sol. Le chaos devint total, les camions devenus bêtes folles sans leur chauffeur s'entrechoquèrent, dans la cohue des soldats se jetèrent ventre à terre depuis les haillons, d'autres ripostèrent avec maladresse blessant parfois les leurs. En quelques minutes, leur rêve d'unité fut rompu et il ne resta que des parties stressées qui luttaient pour la vie avec désespoir. Il y eut un deuxième passage des avions : certains soldats ne profitèrent pas de la joie d'avoir survécu et furent punaisés au sol par les balles dans des positions grotesques qui révélaient à tous ce que la guerre a d'absurde. Des fuyards qui avaient lâché leurs armes et courraient n'importe comment furent balayés de dos.

Claude s'était réfugié dans un fossé près du pneu énorme du camion. Il était toujours vivant, c'était une impression, il ne pouvait pas encore s'en assurer, il aurait pu être troué de balle, difficile à dire, car son sang avait été momentanément remplacé par de la lave liquide qui

colmatait tout. Le bruit des avions ne se fit plus entendre. Ils étaient déjà loin. Le ciel redevint bleu, tout cela aurait pu passer pour irréel s'il n'y avait pas toutes ces traces visibles pour témoigner qu'il ne restait ici que des morceaux ignés de vie.

Claude resta prostré un long moment. Ils étaient parmi d'autres corps allongés, ni mort, ni vivant, tant qu'il ne l'aurait pas décidé. Il n'entendait ni les cris d'agonie des blessés ni son propre rythme vital couvert par le vacarme monstrueux des tambours de guerre et de mort qui s'étaient associés. Il avait été écrasé par une force brute sans possibilité de riposte, partout où il y aurait dû avoir des soldats, il n'y avait plus que des enfants terrorisés. Ils ne seraient pas les héros annoncés, leur impuissance à se défendre avait été totale. Ceux qui se relevèrent étaient hagards, pas encore convaincus d'avoir échappé à l'état de cadavre. Les regards balayaient le carnage et tout était allé trop vite, la netteté ne se ferait jamais sur cette scène d'horreur. Le copain qui était en morceaux à côté n'évoquait plus rien ; tous cherchaient une rive humaine qui avait soudainement disparu, là où ils avaient tous atterri, ils y seraient à jamais seuls : il y aurait eux et les

autres, chacun isolé dans sa fracture du monde humain.

Un petit groupe passa près de Claude, ils étaient quelques-uns, dépenaillés et sanglants, à suivre un gradé qui avait l'air d'un fou. On aida Claude et des mains l'examinèrent. Les questions étaient audibles, mais il eut la sensation de ne rien entendre comme s'il avait oublié une partie des capacités de l'humain dans ce vortex de mort.

Sa tête bouillonnait encore comme cherchant une fréquence possible pour communiquer. Ses yeux aussi devaient se réhabituer à voir. Claude regarda avec effarement cette scène de guerre où chose humaine et non humaine avaient fusionné dans un grand fracas. Mirales était là. Il apparut près de lui, relevé du néant par d'autres. Ce n'était pas grand-chose, mais cet homme connu eut un effet euphorisant sur lui. Pourtant, cette étincelle de joie n'eut même pas le temps de prendre : Mirales avait été touché à la jambe. Claude retomba dans une indifférence mutique. Désormais, il en était persuadé, c'est comme ça qu'irait son monde : toutes les expériences se vaudraient, il n'y aurait qu'une même substance pour colorer les jours, le gros de ses

sentiments était resté tués au sol près de la roue d'un camion.

Une énorme tâche continuait de grossir sur l'uniforme de Mirales. Claude se demanda de combien de sang peut se vider un homme. Cette vision n'avait aucun sens, il butait sur le réel de l'inhumain qu'il n'avait pu que s'imaginer avant. Il faisait avec ses yeux des expériences immondes. Lui et quelques autres se déplacèrent ailleurs pour une surenchère du pire : un soldat hurlait à la mort plaquant ses deux mains sur sa demi-jambe, un bout important de celle-ci ayant disparu... Un médecin, reconnaissable à son brassard, se détacha du groupe : il regarda le soldat estropié tristement après s'être penché sur lui. Il tourna la tête de droite à gauche à l'attention du gradé…

Il dégaina son arme.

L'officier n'avait pas bronché, aucune émotion n'avait traversé son visage tandis qu'une de ses balles passait dans la tête d'un autre. Le coup de feu terrorisa tout le monde. Cela aurait pu être un rappel à l'horreur. Le regard des hommes se posa sur celui qui était supérieur à eux. Ils étaient apeurés, aucun n'avait plus de 20 ans, ils

étaient à peine des adultes et on avait voulu en faire des guerriers. Qu'importe si ce fut un humain ou le début d'un monstre, tous eurent une envie irrésistible de suivre ce beau capitaine.

*

Mirales avançait sur une béquille de fortune, de temps à autre, Claude venait le soutenir. Ceux qui ne pouvaient pas marcher seraient laissés en arrière, c'était clair pour tous : ils suivaient plus un militaire, mais un nécromancien, un sorcier qui avait su relever les morts, mais ils retomberaient en poussière dès qu'il les lâcherait de sa magie. Ceux qui seraient abandonnés, même avec des chances de survie raisonnables, supplieraient sa balle libératrice : après leur tragédie, la perspective de la solitude paraissait pire que la mort. Ils n'avaient rien pour soigner les blessés et les rations manquaient. L'officier ne lâchait que des constats froids, ils voulaient encore y voir une forme d'amour lucide pour eux.

Claude apprit qu'il avait été un héros de guerre, un type

qui crevait difficilement et était revenu de tout, mais avec une âme réduite à son minimum, entaillée du plus gros de ce qui fait un homme. Ce qu'ils possédaient dans cette marche insensée, ils l'avaient arraché aux cadavres ou aux flammes. Ils étaient de la dernière colonne, celle que personne n'attend et aucun de ses hommes en file indienne n'était assez large pour dépasser leur chef qui aurait pu être le dernier des surhommes. Ils collaient à ses basques, leur volonté gélifiée était devenue visqueuse. Les regards des gars n'allaient que vers le sol, aucun n'était curieux de leur destination, les énergies du groupe donnaient la boussole et les soulageaient de penser par eux-mêmes.

Claude avait comme tous les autres une lutte personnelle contre la douleur à mener. Chacun s'était replié dans son temple secret. Beaucoup se regardaient marcher, ils étaient incrédules : pourquoi ce pas de plus ? Pourquoi ne pas se laisser rouler sur le côté dans ce fossé ? Comme hypnotisé, Claude ne quittait pas des yeux ce creux : il aurait aimé s'y réfugier, que la terre se referme sur lui et le couve à jamais. À la maison, quand les drames se succédaient, il trouvait refuge dans son lit,

il s’y recroquevillait sous la couette, laissant à peine une ouverture pour respirer, l'essentiel était de ne pas voir les forces obscures qui se déployaient à l'extérieur. Il avait tué sa mère, il serait toujours seul, qu'importe les protections qu'il dresserait entre lui et le monde. Claude ne put se résoudre à tomber dans ce fossé, une fosse commune aurait pu encore le satisfaire du moment qu'on l’ensevelissait avec ses camarades. Il redoubla le pas pour échapper à ses pensées lugubres…

Certains avaient juré qu'ils ne feraient pas un pas de plus dès le premier kilomètre, mais la plupart étaient encore là après quarante. Ces hommes tombèrent à l'endroit où on les autorisa à le faire. Survivre, c'est une autre logique que vivre. Claude le comprit dès le lendemain, quand il était prêt à repartir avec un début d'enthousiasme incompréhensible. En même pas 24h, il eut la sensation d'avoir fondu, une perte d'eau et de tissus mous qui lui donna l'impression d’être plus sec et plus dur pour résister.

Claude marchait et réalisait qu'il ne connaissait pas la douleur physique, sa douleur morale lui ayant toujours damé le pion. Les muscles fanés, le corps tiré de toute

part comme haché, les pieds rabotés par la morsure du cuir transformés en carré de bois, Claude souffrait, mais d'une façon limitée. Il sut à un moment que ce ne pouvait être pire, qu'il y avait un maximum à sa douleur et que rien n'existait au-delà. Il n'y a que dans sa tête qu'il pouvait encore penser pire. Son corps était sans imagination comparé à ce que produisait son mental. Cela le conforta dans l'idée que la vraie douleur n'existe pas et cette pensée avait quelque chose d'excitant. Claude se mit à arborer un demi-sourire, comme ceux qui ont fait une bonne affaire, mais qui savent qu'elle s'est réalisée sur des bases louches. Il releva la tête, pour écarter une mèche crasseuse qui pendait sur son front, le groupe avançait, alors lui aussi.

*

Quatre jours qu'ils tenaient. Mirales se faisait grignoter par la mort qui quémandait devant ses plaies. La chaleur était accablante, elle faisait bouillir le sang de tous, ils en

devenaient bizarres à dégringoler dans des espaces de pensées encore inconnues d'eux-mêmes où toutes les impressions devenaient plus vives et les efforts plus méritoires.

C'était une sale blessure qu'il avait Mirales et parfois elle le faisait délirer. Claude faisait de son mieux pour l'aider avec le peu dont il disposait. De temps à autre, Mirales le prenait pour son frère et lui parlait de chez eux. Il avait une photo froissée dans sa poche qu'il sortait comme une icône sainte. Ça l'aidait à avancer. C'était sa maison dans le sud, lui et ses frères posaient devant. Quand la guerre sera finie, ils avaient juré de s'y retrouver, d'y travailler pour faire fructifier ce legs de leurs parents. La guerre les avait séparés. Mirales lui avait confié tout ça dans un de ses rares moments de lucidité, car le reste du temps il était confus à cause de la fièvre. Son esprit trouvait refuge dans un passé plein de promesses, car le présent n'avait pas tenu les siennes et il serait mort bientôt.

— Ce sera incroyable Andréa tu verras, mira !

Mirales lui collait la photo devant les yeux, Claude ne savait pas ce qu'il devait y voir. Il ne ressemblait pas à ce gars jovial dessus qu'on ne pouvait pas s'imaginer autrement qu'avec la peau bronzée et le sourire. Il ne dit rien, cela sembla décevoir son ami qui reprit tristement son fétiche comme s'il avait échoué à faire apparaitre dessus et aux yeux de tous les marques de son Dieu. Ils avançaient vaille que vaille.

Claude pouvait ressentir de l'agressivité concernant Mirales, il arrivait à s'accommoder de sa nostalgie qui ventilait sa tête malade, mais dans l'expression brute de sa souffrance, sa compagnie devenait insupportable. Mirales pouvait geindre, des cris déchirants, quand la douleur le bouffait. La journée, il se contenait, ayant probablement appris que dompter la douleur, c'est être digne, mais la nuit, lorsqu'il dormait, que tout son mal s'échappait, il poussait des râles affreux, pleurait parfois, lançait des imprécations et des blasphèmes face aux cieux. C'était impressionnant, Claude l'avait connu si doux et apaisé, mais chaque homme à son versant noir qu'une douleur indomptable peut révéler.

Le matin qui suivit, Claude crut voir des vers blancs

sortir de ses chairs putréfiées. C'était peut-être lui qui avait la berlue, mais cette vision d'horreur l'empêcha de l'approcher comme à son habitude. Les autres n'étaient pas tendres avec Mirales, certains explosaient et ne contenaient plus leurs émotions révélant la brutalité de leur monde interne et ils le prenaient pour cible. Ils hurlaient de le faire taire, les plus cruels ou les plus fragiles appelaient à haute voix le gradé pour qu'il vienne le dézinguer parce qu'il menaçait tout le groupe. Claude comprenait, une nuit il fut tenté de poser sa main devant la bouche de Mirales pour le faire taire, mais il aurait pu l'étouffer. La blessure de Mirales était devenue celle de tout le groupe, à s'ouvrir davantage, elle laisserait passer une cohorte de démons issue d'un monde sans âme. Elle menaçait de les faire craquer tous. Mirales régressait quand Claude était près de lui, il lui attrapa la main pour y faire des petits baisers dessus ; il avait l'attitude d'un enfant reconnaissant. Claude mit la main autour de son épaule pour assurer ses pas.

*

La secousse avait traversé le groupe. À l'arrière, où se trouvait désormais Mirales et Claude, ils furent contraints de s'arrêter avant de savoir pourquoi. Ils sortaient d'un sous-bois, ils venaient d'arriver sur une route bordée d'arbres derrière lesquels se dévoilait l'horizon fait de champs et de pâtures. En apparence, pas un homme ne vivait sur ces terres plates. Quelques camarades sortirent du rang pour tenter d'apercevoir l'obstacle invisible qui freinait leur route, la rumeur fut plus rapide: il y avait une troupe de soldats ennemie devant eux. Eux aussi semblaient ne pas s'attendre à une telle rencontre : qu'était-ce donc cette armée de gueux, dépenaillée et sans tenue, puant comme des sconses à la sortie d'un bois ? L'effarement dura peu, il leur fallait agir bientôt. Toutes les forces mentales se dirigèrent vers le chef, un seul mot de lui suffirait pour qu'ils brandissent leurs armes, leur bout de bois et tout ce qui leur restait pour se faire joyeusement massacrer par ces hommes casqués, dont les armes brillaient au soleil. Ils étaient bien plus nombreux. Des cris resonnèrent dans le camp de l'ennemi et une

première ligne de fusil se braqua sur eux comme des lances.

— Lâcher vos armes !

Le chef avait parlé, c'était la preuve qu'il conservait encore une once de raison et d'humanité
Ses mots remontèrent le long de leur cohorte et furent amplifiés. Chacun les reprit pour soi, c'était un cri libérateur, le début d'un soulagement. Les armes tombèrent et les bras avec. Ils acceptaient volontiers de ne pas être plus courageux si cela voulait dire rester vivant. Certains s'écroulèrent sur le sol et les mains se levèrent naturellement vers le ciel à l'approche des soldats qui arrivaient à toute vitesse, mettant des coups de crosses et hurlant des ordres incompréhensibles. Qu'importe la violence terminale : leur guerre se finissait ici.

Chapitre 6

C'est évident que les Allemands ne savaient pas quoi faire d'eux. Claude les scrutait depuis le début. Ils ne s'attendaient pas à tomber sur eux et semblaient déroutés d'une quelconque mission. Ils étaient déjà moins nombreux que dans les premiers jours, on les avait regroupés dans un champ. Il n'y avait plus que des soldats parmi les plus jeunes qui trompaient leur ennui. Ils chahutaient : Claude les regarda se donner de grandes claques pour de faux ou se sauter dessus. On aurait dit des gosses, mais on leur avait confié des armes, ce qui n'en faisait pas des tendres. Ils étaient bloqués avec eux et tôt ou tard ils se débarrasseraient de leurs encombrants prisonniers, c'était l'avis de tous. Un des leurs avait déjà disparu, c'est possible que l'un des jeunes Allemands l'eût dégommé comme une bouteille par manque de distraction.

Mirales bougeait à peine, mais il tenait avec Dieu sait quoi. Plus personne ne faisait attention à lui, il y avait que Claude qui restait à ses côtés supportant ce qui faisait sa peste pour tout le groupe. Mirales parlait allemand, il

disait que c'était la langue de tous les grands compositeurs. Il l'avait appris pour ça. Son grand rêve, ça aurait été de jouer dans une église à Vienne.

— Cela aurait été splendide.

Ses yeux retombèrent sur le sol, pas très loin de sa jambe décomposée avec qui il avait appris à vivre et qu'il devait commencer à apprendre à mourir. Sur ce genre de phrase, il pouvait arrêter de parler pour une heure, son silence apparaissait à Claude comme quelque chose de plus resigné que désespéré. L'apathie régnait en maitre chez les ex-soldats, seule la rumeur pouvait les faire rouler du désespoir à l'espoir. Un jurait qu'il avait compris qu'on allait les transférer dans un camp de prisonniers du côté de Dijon, mais c'était peut-être un truc qu'il s'était inventé : 3 soldats étaient sortis avec une pelle d'un bois pas loin. Le mieux était encore de ne rien voir, ni d'entendre, rêver ça paraissait encore plus dangereux. Claude replongea dans ses abysses, le temps passait ainsi plus vite.

*

Le premier à y passer ce fut le gradé, il était parti accompagné de soldats, il n'était jamais revenu. Ce genre d'honneurs, ils ne l'enviaient pas. Tous les regards étaient vides, bientôt, il y aurait autant dans leur tête. Leur vie était suspendue à l'envie des jeunes soldats allemands, qui par ce chaud début d'après-midi semblaient peu motivés pour ôter d'autres vies. Mirales, à l'article de la mort, faisait preuve d'une lucidité fracassante :

— Ils ont juste testé leurs balles et regardé si leur trou était assez profond.

Cette phrase arrivait par à-coup, sa vie comme sa pensée crachotait :

— Je vais manquer le spectacle.

Claude écarquillera les yeux, cela pouvait être encore un

trait d'humour.

— Parce que je suis déjà muerto amigo, compléta Mirales. Si tu veux tenter quelque chose, c'est ce soir.

Rébellion, évasion… ces mots avaient été dans toutes les bouches en arrivant, maintenant ça manquait dans leur cœur. Claude passa sa main dans les cheveux : à quoi bon ?

*

Peu avant la tombée de la nuit, Mirales était parti sans un bruit, lui qui n'était plus que l'ombre de lui-même avait rejoint les ténèbres. Il avait insisté pour que Claude prenne sa photo porte- bonheur et une bague qu'il gardait au fond d'une autre poche.

— J'aimerais que tu dises à mes frères que je suis désolé de ne pas avoir tenu notre promesse, lui avait-il dit.

Claude avait-il eu d'autres choix que d'accepter. Il lui avait répondu qu'il trouverait ses frères pour lui annoncer la triste nouvelle et qu'il lui donnerait ce bijou si c'était sa dernière volonté. Il avait envie de croire que ce soit vrai. Claude n'obtint pas l'autorisation pour enterrer le corps de son ami, mais les Allemands craignaient qu'il puisse engendrer une épidémie et on lui indiqua un talus à proximité où il pourrait le balancer. Claude obtint l'aide d'un alsacien qui s'appelait Jonas et qui passait pour simple. Il était costaud, il devait être besogneux habitué aux travaux pénibles dans sa vie d'avant. Claude avait pris mille précautions pour déplacer la dépouille, Jonas l'avait attrapée avec indifférence, une sale besogne, sans plus, et probablement que cela lui rappelait des corvées ingrates qu'on lui avait collées une bonne partie de sa vie. Claude avait un peu honte, il préféra réciter une prière dans sa tête. Ils trainèrent Mirales vers le sommet du talus, son corps roula dans de hautes herbes Les Allemands surveillaient l'opération de loin, Claude n'eut pas l'occasion de se recueillir davantage que déjà ils les sifflaient pour leur dire de revenir.

Claude était à la même place qu'il venait de quitter. Tout

cela était absurde. Il ressortit la bague de Mirales et la fit glisser entre ses doigts. Voilà qu'il était encore le dépositaire d'une autre bague, d'une autre histoire. Il la compara à celle qui pendait à son cou. Il n'avait jamais pu s'en séparer, la liberté, oui, mais cela peut être rassurant de vivre sous les yeux de son ancien geôlier. Claude ressentait parfois la présence de son doigt coupé, mais ce vide manquait de sens. Mirales semblait avoir cru qu'il pourrait se sortir de ce bourbier parce qu'il était lui, sans même savoir qu'il portait encore un immense pouvoir. Il était probablement trop faible pour l'utiliser. Claude regarda à une extrémité de leur camp de fortune : il n'y avait qu'un soldat isolé dont la garde semblait éprouvante. S'il devait s'enfuir, c'est par là qu'il pourrait tenter sa chance. Il y avait une ébauche de plan. Seul, il n'aurait probablement rien fait, mais Claude portait maintenant l'espoir d'un autre.

*

Quand Claude se décida à passer à l'action, son regard accrocha sur tous ses camarades plongés dans le sommeil comme dans l'oubli. Pouvait-il faire quelque chose pour eux ? Le devait-il ? S'il devait être redevable de quelqu'un, c'était bien de Mirales qui était venu le chercher aussi bas qu'il était tombé, pour les autres, ils ne souhaitaient pas risquer sa vie : *qu'ils crèvent tous*, il ne le pensait pas vraiment, c'était une façon de durcir sa volonté. Vivre, ça peut être l'expérience la plus égoïste qui soit, alors probablement que survivre c'est pire. Être convaincu de faire les choses les plus justes, n'empêche pas la culpabilité. Quand il se mit à ramper dans la pénombre, Claude crut que ce serait là et pour toujours sa position existentielle : celle d'un lâche qui fuit, qui ploie toujours sur le poids de ses trop nombreuses fautes. Le garde en faction ne l'avait pas vu approcher, Claude rassembla toutes ses forces: il fallait que la bague le sauve. Il murmura quelques mots. Le garde le regarda sans émotion passer à ses pieds, puis il tourna la tête vers le reste de son cheptel promis à l'abattoir.

*

Claude ne voulait pas se relever avant d'avoir l'assurance d'être loin. Il était pourtant difficile de se repérer au ras du sol et il mangeait de l'herbe et de la terre à chaque fois qu'il avançait. Tout un monde intérieur le frôlait et chaque contact paraissait immonde, mais il ne faiblissait pas et continuait sa reptation héroïque. Elle prit fin lorsqu'il buta contre des bottes. Un soldat s'était éloigné de son unité pour uriner. Il n'avait pas eu le temps de remettre le bouton de son pantalon que la tête de Claude fit son apparition à ses pieds comme un affreux ver de terre. Cette situation grotesque le priva de réaction. Claude se releva penaud et haletant, il mourrait debout, pour le reste, ce dernier coup du sort était déjà une balle avant la balle, il n'avait plus la force de rien. Il resta droit et silencieux devant le soldat, une attitude inspirée par ce qu'il croyait être l'honneur. L'homme face à lui, fit un pas en arrière, il allait tirer, mais non : au lieu de ça, le soldat fit mine de remonter une fermeture

éclair inexistante sur son pantalon avec un geste exagéré comme si elle faisait un mètre de long. Claude ne comprit pas à quoi il jouait. De quel genre de jeu pervers s'agissait-il ? L'humilier alors qu'il était totalement à sa merci lui parut une forme de cruauté inutile. Malgré l'air effaré de Claude, le soldat ne cessa pas ses mimiques, il secoua sa main devant lui comme pour lui indiquer qu'il avait fait une grosse bêtise, elle passa ensuite rapidement devant ses yeux : il se cachait. Cette fois Claude ne put s'empêcher de sourire. Il comprit que le soldat ne cherchait pas à lui faire du mal et qu'il en rajoutait même pour le faire rire. Il y avait peut-être des clowns qui avaient été obligés de faire cette guerre idiote. Claude n'eut pas le temps nécessaire pour approfondir cette question : le soldat fit un autre geste, que l'esprit de Claude refusa de comprendre dans un premier temps. Contrarié, le soldat réitéra son mouvement avec plus de véhémence encore : ça ressemblait à ce qu'on fait quand on veut chasser un moustique parce qu'on n'a pas envie de le tuer. Claude restait planté devant lui.

— Ouste, tête de nœud.

Son accent était caricatural.

Cette fois Claude ne se fit pas prier. Il décampa s'attendant quand même à être abattu d'une balle dans le dos. Cette scène, il crut longtemps l'avoir rêvé comme si sa vie avait basculé dans une autre réalité plus lumineuse tandis qu'un autre Claude gisait dans un champ une balle dans le ventre au pied d'un soldat goguenard.

Chapitre 7

Claude marchait seul. Est-ce qu'il avait déjà fait autre chose ? Le bunker, la guerre, les Allemands... toutes ces choses-là lui paraissaient déjà si lointaines, voire irréelles. Cela lui donnait la sensation d'avoir seulement été un petit garçon qui avait rêvé avec son fusil en bois.

Claude avait erré plusieurs jours dans la campagne à dormir sur des tapis de feuilles, buvant dans les cours d'eau et grappillant comme un souriceau tout ce qu'avait bien voulu lui donner la nature devenue maitre de sa maison. Il se méfiait des hommes, la possibilité de se faire reprendre par les Allemands était sérieuse, alors il esquivait les bourgs ne circulant que sur des chemins isolés. Il n'avait pas de projet, ses conduites semblaient dictées par son seul instinct et il était rendu aux caprices de sa nature intérieure. Quand il vit cette grange, Claude en oublia toute prudence. Il avait longé un enclos pour arriver là, la forme de la grange lui évoquait une chapelle, posée ici pour évangéliser les terres cultivées des alentours qu'elles livrent tout ce qu'il y avait de bon au fond de leur âme desséchée. C'était un paysage serein,

un morceau de ruralité qui aurait pu se fixer partout.

La porte de la grange était ouverte, c'était comme une invitation. Claude jeta un œil aux alentours : personne. Il n'avait rien avalé de consistant depuis des jours, il était dans un grand état de faiblesse et espérait trouver à l'intérieur de quoi se nourrir. Il y avait des chevaux ici, l'odeur était forte, à celle-ci s'associait celle de la poussière et du grain. Claude entra. Les quelques box étaient vides, de la paille et du fumier jonchaient le sol et du foin s'amoncelait dans un demi-étage devant lui. Claude inspectait chaque recoin dans l'espoir de voir y surgir le festin rêvé. Dans le fond de la pièce, il y avait des harnais pendus à des clous et quelques outils agricoles rangés à la diable. Rien qui n'aurait pu le satisfaire, mais son attention se fixa sur un seau au pied d'un poteau. Dedans se trouvaient quelques fruits gâtés et des morceaux de pains rassis. C'était bien mieux que tout ce que Claude avait pu ingurgiter jusqu'alors. Il se rua sur cette nourriture avec avidité comme s'il s'agissait de mets de choix.

Claude était tout à son festin quand un cri derrière lui le fit sursauter. Un homme le braquait avec un fusil. Claude

eut comme un coup de sang à la tête, son corps affaibli ne réussit pas à intégrer une telle charge émotionnelle et préféra abdiquer : Claude s'écroula dans la poussière de la grange.

*

Quand Claude revint à lui, il constata qu'il était de nouveau prisonnier. Cette fois d'une façon plus avilissante encore : on l'avait attaché à un bout de la charpente comme un animal. Claude tira sur sa chaine qui le tenait solidement par la cheville. Il n'y avait rien à faire, son pouvoir lui serait d'aucune utilité dans pareille situation. Bizarrement, il ne se sentait pas si abattu face à ce nouvel obstacle, il n'était pas seul, il avait deux bagues, la sienne et celle de Mirales qui lui donnait autant de force, si ce n'est plus. Une nouvelle alliance s'était tissée avec Genèse, la façon miraculeuse dont il avait quitté le champ, sa survie suite à l'attaque des camions, tout cela lui laissait croire qu'il était encore sous

protection divine. Il devait juste attendre, laisser se dérouler les évènements, puisqu'il devait bien avoir une logique à tout cela. Claude replia les genoux contre sa poitrine et regarda le sol: dans ce puits d'ombre, sa pensée pouvait pousser et laisser éclore de nouvelles vérités.

Le temps passa d'une façon indéterminée, jusqu'à tant que des bruits de pas à proximité lui redonnent de l'intérêt pour son environnement : il y avait un homme dans l'ouverture de la porte, d'ici, c'était juste une ombre. Il avança prudemment et Claude l'entendit sortir des paroles inintelligibles. Cette fois Claude put le détailler avec plus de précision : il portait une salopette mal ajustée de laquelle dépassait son tricot crasseux. Il avait les traits lourds et le visage marqué. Il ressemblait à beaucoup d'hommes que Claude avait vus dans la montagne, de ceux qui travaillent dur et causent peu. Claude le trouva sympathique malgré le fusil qui trainait tête de basse devant lui. Il sentit qu'il n'était pas en danger : c'était un paysan qui protégeait son bout de gras, pas un soldat, Claude comprit cela. Il mangeait beaucoup de ses mots quand il lui adressa la parole.

— Tu es qui toi ? Un Allemand ? lui demanda-t-il.

Sa méconnaissance des uniformes paraissait totale.

Claude hocha la tête de droite à fauche.

— Un juif ?

Même réponse de Claude.

Le paysan semblait avoir épuisé son stock d'idées pour ce que la période était trouble. Il eut un petit mouvement d'épaules visant à reprendre plus fermement son fusil :

— Tu es qui alors ?
— Un auvergnat.

Claude fut lui-même surpris de le dire aussi fièrement. Cela semblait moins pire pour l'autre, qu'autre chose.

— Je suis désolé d'être entré chez vous dit Claude, je voulais seulement manger.

Plus que jamais il ressemblait à un enfant perdu. Le paysan eut un regard peiné quand il vit le seau par terre qu'il réservait à sa monture. Il avait l'air plus embarrassé que Claude, plus craintif aussi, comme s'il n'était pas du meilleur côté de son arme.

— Tu ne vas pas me faire du grabuge, dis ?
— Non, Monsieur, promit Claude.

Il partit sans plus d'explications. Claude comprit que son sort allait s'arranger. Il ne s'était pas trompé. Le paysan revint quelques instants plus tard avec une bouillie grasse, que Claude eut de la peine à identifier, mais dont il se régala.

Le paysan le regardait du coin de l'œil. Claude ne sut se montrer rancunier et quand il le libéra de sa chaine, il avait comme oublié que c'est la même personne qui lui avait mise au pied. Cet homme, sans savoir pourquoi, lui

inspirait une étonnante envie de se lier avec, ce qui était probablement la dernière chose qu'il aurait voulue, lui qui paraissait d'une nature timide plus propice à s'accommoder des bêtes que des hommes. Le paysan s'était éloigné de quelques pas s'attendant probablement à ce que Claude quitte les lieux, comme ces poissons trop petits qu'on attrape que par jeu. Claude hésita, la perspective d'une nouvelle marche en solitaire était devenue soudainement effrayante. Au seuil de la grange, il se retourna vers le paysan:

— Vous n'avez pas besoin de bras par ici ?

Le paysan rosit légèrement aussi sûr que si ce garnement lui avait demandé de partir avec son cheval. C'était une demande effrontée et on ne lui avait jamais appris à dire non d'une manière suffisamment ferme pour éconduire les gêneurs.
Il marmonna.

— Tu es tout gringalet

Claude ne se démonta pas pour autant :

— J'ai un don pour le négoce, mentit-il.

Le paysan émit une sorte de grognement. Le problème que lui posait ce gosse n'allait pas se résoudre si facilement. C'est vrai que depuis que Martin était parti, il ne manquait pas de travail à la ferme. Claude profita d'un temps de confusion chez lui pour insister encore :

— Je vous demande qu'un essai, si vous n'êtes pas convaincu, je m'en vais.

Cette proposition plut au brave paysan et il vit une voie de sortie pour son conflit intérieur qui s'enlisait. Il était pieux, on devait aider les nécessiteux et ce gamin semblait avoir grand besoin d'aide. Claude suivit le paysan sans un mot. Sa propriété n'était pas loin, ils longèrent un autre enclos et au détour d'un bosquet elle apparut. La bâtisse avait plutôt bonne allure, dans la cour se promenait quelques volailles. Le paysan franchit seul

le portail de l'entrée. Claude s'y était naturellement arrêté, il était clair pour lui que c'était le monde secret de son sauveur et qu'il ne tenait pas à lui dévoiler aussi facilement sa part intime. Claude s'était mis en tête de gagner sa confiance et d'éviter de le braquer de quelque façon que ce soit. Il lui avait dit de l'attendre. Accoudé sur la barrière, il se mit à rêver à un monde enfin pacifié où il aurait pu avoir une vie meilleure, et pourquoi pas, avoir son bout de terre à lui et un foyer. Une fille fit son apparition sur la marche de l'entrée de la maison. Une brune étonnamment jolie pour son jeune âge. La fille du paysan probablement. Elle devait être autant sauvage que son père, car en le voyant, elle fit aussitôt demi-tour oubliant devant elle le linge qu'elle était partie accrocher.

Le paysan revint devant la cour, il avait attelé un cheval sur une charrette, celui lui donnait des faux airs de petit seigneur en parade. Il était comme de ces marins qui prennent de l'aisance qu'en mer, d'un coup, il paraissait plus délicat, moins empesé et dirigeait son animal avec une sorte de grâce. Il arriva au niveau de Claude et lui jeta à la figure une chemise et un pantalon avec des trous :

— On va aller à la ville.

C'était inespéré, cet homme avait de la science pour tout ce qui ne se dit pas. Claude s'habilla avec maladresse, il eut l'impression de quitter plus qu'un vieil uniforme, une peau qui n'aurait jamais dû être la sienne.

*

Claude fit sensation auprès du paysan. Il se sentait ragaillardi et jamais il n'eut la sensation d'avoir employé à si bon escient son don. C'était jour de marché, la pénurie semblait un mot d'un autre monde ici, les étals étaient pleins et Claude eut l'impression de se déplacer en pays de Cocagne. Des couleurs, des odeurs depuis longtemps oubliées vinrent lui percuter les sens et amenèrent à lui leur lot de souvenirs. Claude se rappela les virées et les copains. À cet époque, ils ne leur étaient jamais venus à l'idée d'aider leur prochain. Ensuite, ils s'étaient perdus dans des idéaux démesurés, alors qu'ils auraient pu se mettre aux services des plus démunis. Son

protecteur était un humble parmi les humbles. Il ne fut plus en capacité de masquer ses sentiments au retour de Claude. Il était débordé et c'était au plus près de l'idée qu'il se faisait d'un miracle. Ce jeune débarqué de nulle part qu'il avait recueilli ne pouvait être qu'un don du ciel. Claude avec seulement quelques sous était revenu avec de la viande, des légumes en pagaille et même quelques bouteilles. Le paysan, ébahi, amassa dans le fond de sa charrette toutes ses victuailles. Son attitude changea drastiquement et chacun crut en une rencontre providentielle.

Au retour, Claude mit pied à terre dans la cour devant la ferme. Il était plein d'allégresse, cet état nouveau redéfinissait son environnement : il remarqua les fleurs aux fenêtres, les plates-bandes cultivées et les petits animaux en liberté qui donnaient à cette scène un doux parfum d'Eden. Claude avala une grande gorgée d'air, c'était plus que respirer, il voulait garder dans la mémoire de son corps ce lieu où il faisait bon vivre. Monsieur Pierre semblait mener une vie tranquille ici, sans excès, son travail était récompensé et il gagnait sa croute. Il lui avait confié son prénom : avec grande déférence, Claude

se mit à l'appeler Monsieur Pierre. Les hommes en position de chef qu'il avait croisés dernièrement ne lui avaient inspiré que du négatif, leur autorité, ils n'avaient su lui imposer que par la force ou la violence. Le respect qu'il avait pour Monsieur Pierre était naturel. Dans le temps, il y avait bien eu Monsieur de Montigny qui lui avait inspiré des sentiments similaires, mais cela lui paraissait déjà si loin. Claude n'avait pas véritablement connu son père. Ce qu'en disait Jean, c'est qu'il avait été un homme dur qui s'était peu intéressé à lui. Claude avait pu se demander si lui n'avait ne serait-ce que compter pour cet homme ? Monsieur Pierre revint vers lui, Claude se sentit tout drôle quand il lui annonça qu'il allait le présenter aux siens.

Chapitre 8

Cela faisait presque un an que Claude résidait dans la ferme de Monsieur Pierre. Il avait son espace à lui, un petit réduit aménagé près de la grange. Il était bien nourri, plein de vitalité et sa silhouette s'était fortifiée laissant apparaitre une musculature nouvelle. Claude travaillait dur ici. Il faut dire que Monsieur Pierre ne faisait plus rien sans lui et il l'accompagnait partout comme un fidèle serviteur. Claude, qui avait tant rêvé de liberté, n'aurait jamais pu soupçonner à quel point il pouvait être agréable de servir un Maitre. Qu'importe la tâche qu'il avait à accomplir, il se sentait fier. Parfois, ils travaillaient ensemble comme deux compagnons. Claude n'était pas de la famille, mais un familier et souvent il était invité à partager le repas de Monsieur Pierre en compagnie des siens. À table, il se tenait correctement, et écoutait ses paroles avec attention. Monsieur Pierre était très solennel quand il parlait de Dieu et ils faisaient des prières avant chaque repas. Madame Marthe était aussi une femme admirable, discrète et pieuse, mais elle pouvait également faire démonstration d'une curieuse

fantaisie en se mettant à chanter de sa voix douce en faisant les corvées de la maison ou en l'appelant *mon petit Claude* ce qui était nécessairement un signe d'affection. Aude, leur fille était le produit de leurs deux caractères. Il n'avait que cette enfant. Claude comprit qu'ils en avaient perdu d'autres en bas âge, ils l'évoquaient rarement. C'était une source de grande tristesse pour Madame Marthe, alors Claude ne le mentionnait pas non plus pour ne pas lui donner plus de chagrin. Aude était une jeune fille sage lorsqu'elle se trouvait dans le giron de ses deux parents, mais elle pouvait aussi se monter espiègle. Dans ses premiers temps à la ferme, elle était craintive et l'espionnait de loin. Cela avait fini par devenir un jeu entre eux. Très vite, ils s'étaient appréciés et Aude était venue lui apporter de quoi se rafraichir quand il travaillait au champ. Sans être d'une grande intelligence, Aude savait se montrer perspicace, elle avait l'esprit pratique, sa présence était agréable et le monde était plus facile en sa compagnie comme se couvrant de grosses lignes particulièrement lisibles. Était-ce parce que c'était la seule fille qu'il côtoyait que Claude en était tombé

amoureux ? Des filles, il n'en avait pas beaucoup fréquenté, mais ils aimaient leur compagnie, c'est sûr. Claude ne savait pas précisément dire pourquoi, ni comment, c'était arrivé, mais c'était bien réel. Ce qui était sûr, c'est que dans la proximité et la répétition, ce genre de choses arrivent.

Le soir, ils se retrouvaient en cachette dans la paille près de l'endroit où il dormait. Ils parlaient, se chamaillaient, se poussaient jusqu'à avoir des tiges coincées dans leurs cheveux. Claude, par manque d'expérience, restait particulièrement prude. Il n'avait jamais osé l'embrasser depuis le temps que durait leur long flirt. Ils savaient que ces choses se faisaient. À l'époque, les récits de Jean et ses conquêtes du temps de l'internat avaient rempli son imaginaire érotique. En vérité, il redoutait surtout que son attitude soit inconvenante et qu'elle pût déplaire à Monsieur Pierre s'il avait mauvais commerce avec sa fille, mais Aude lui retournait les sens et le rendait particulièrement déraisonnable. Il avait fini par tout lui dire de Genèse et de son début d'aventure. Ça avait été un soulagement et Aude avait eu une interprétation très personnelle des évènements. En premier lieu, elle avait

commencé par le taquiner :

— Je savais bien que ton don, c'était du flanc. Tu ne sais même pas compter !

Aude se plaisait à lui rappeler la fois où il était rentré tout penaud parce qu'il s'était trompé dans le compte de sacs de grains. Ensuite, Aude avait regardé longuement la bague à son cou et s'était montrée presque grave :

— C'est un précieux cadeau, c'est forcément Dieu qui te l'a confiée.

Claude ne voulut pas la contredire. Sous son influence, il lisait désormais la Bible tous les soirs et sa culpabilité allait croissant. Le livre saint, c'était un cadeau de Monsieur Pierre, un livre précieux : sa couverture noire était imprimée de lettres dorées et un fin ruban servait de marque-page à l'ouvrage. Jésus avait de grands pouvoirs et il était resté juste et humble. Avec, il avait réussi à racheter tous les péchés des hommes. Claude ne pouvait s'empêcher de faire des parallèles avec leur groupe de Genèse. Si lui et les autres avaient été comme des

apôtres, il n'aurait pu être que Judas, celui qui avait trahi par cupidité et égoïsme. Personne n'avait eu envie de raconter la vie de Judas dans un livre. Claude avait refermé le livre pour le poser délicatement au pied de son lit, mais les questions tournaient encore dans sa tête.

*

Lorsque son âme était troublée, Aude savait apporter beaucoup de réconfort à Claude. Elle disait que Dieu offre à tout le monde une seconde chance et qu'importe ce que pouvait être la nature de ses fautes, il serait pardonné. Quand Claude entendait de telles paroles, il se sentait gonflé d'une confiance en lui sans pareille et sentait un lien si puissant avec cette femme qu'il croyait aussi que l'amour était de source divine.

— J'aimerais t'épouser, avait-il dit à Aude un soir.

Aude le regarda droit dans les yeux, les siens brillaient beaucoup :

— Tu le penses vraiment ? Ce ne sont pas des choses qui se disent à la légère, tu sais.

— Je te le promets, lui répondit Claude essayant de réunir en un seul point tout ce qui faisait son amour pour elle.

Aude l'embrassa. Ils restèrent un moment subjugué. Ensuite, ils discutèrent avec profondeur à un niveau qu'ils avaient encore rarement atteint, leurs cœurs harmonisés rendaient tout cela possible. Aude lui expliqua à quel point une promesse c'est important, car elles sont toujours faites devant Dieu.

— Comment vas-tu faire avec mon père ?

Claude ne comprit pas tout de suite sa question.

— Il faudra bien que tu lui demandes ma main et qu'il accepte.

Cette perspective à peine envisagée le plongea dans un profond désarroi. Monsieur Pierre était un homme bon, mais pourquoi accepterait-il de laisser sa fille à un vaurien comme lui ?

Claude n'avait pas beaucoup dormi cette nuit-là. Il avait même rêvé de Mirales, un cauchemar affreux où son défunt ami revenait le hanter parce qu'il n'avait pas tenu

sa promesse. Claude s'était réveillé en nage. Il avait tâtonné dans le noir à la recherche d'une petite boite en bois où il rangeait ses quelques effets personnels. La bague de Mirales était encore là, il n'était pas trop tard. Toutes les paroles d'Aude semblaient former une ronde persécutante dans sa tête. La bague ne pouvait servir qu'à faire le bien, il apprendrait à être un homme d'honneur qui tient toutes ses promesses. C'est qu'ainsi qu'il serait digne d'Aude et qu'il pourrait l'épouser. Apaisé par ses conclusions, Claude réussit à se rendormir.

*

Dès qu'il fut réveillé, Claude n'avait qu'une idée en tête : parler à Monsieur Pierre. Il attendit le bon moment et plusieurs fois dans la journée il se ravisa. Son attitude étrange ne passa pas inaperçue. Monsieur Pierre le questionna et il fut bien obligé de mentir en prétextant une mauvaise nuit. Claude ne supportait plus l'idée du mensonge, mais il lui sembla que celui-ci était tolérable et qu'il ne pouvait pas contrarier notre Seigneur. Jusqu'au

repas du soir, il avait patienté. Quand Monsieur Pierre fut sur le point de quitter la pièce, il sut qu'il s'agissait de sa dernière chance. Son hôte avait ses habitudes le soir et passait la fin de soirée seul au salon à lire ou à s'occuper de ses papiers. Monsieur Pierre fut surpris quand Claude se leva après lui.

— Je voudrais vous parler, lui dit Claude.

Monsieur Pierre marqua un temps d'hésitation en le dévisageant:

— Tu as l'air bien sérieux, le Claude, j'espère que ce n'est pas grave ? Viens, suis-moi.

Claude en arrivant dans ce salon eut la sensation de pénétrer un sanctuaire. Marthe fut appelée pour leur servir à boire. Claude fut flatté de mériter un tel honneur. Aude s'était éclipsée, mais lui avait adressé un regard plein d'amour qui lui avait donné du baume au cœur. Monsieur Pierre s'était installé dans un fauteuil avec repose-pieds, il gouta son verre, puis le reposa :

— Je t'écoute mon garçon.

Claude déballa toute son affaire et l'émotion lui fit briller les yeux. Monsieur Pierre se racla la gorge, décidément, le petit n'avait pas fini de le plonger dans l'embarras. C'était un bon gars, mais il n'avait pas le sou et eux voulaient ce qu'il y avait de meilleur pour leur fille et pas un garçon de ferme échappé de l'armée. Monsieur Pierre chercha à se montrer délicat, car il avait de l'affection pour Claude. Il était jeune, il était possible qu'il ait seulement besoin de retrouver le sens des réalités.

— De quoi allez-vous vivre et où ? l'interrogea-t-il.

— Je trouverai, lui assura Claude plus volontaire que jamais.

Il était tout feu tout flamme :
— Je vous le jure !

Il était touchant et très certainement sincèrement entiché de leur petite. En signe de réflexion, Monsieur Pierre gratta sa barbe piquante.

— Je vais y réfléchir, va te coucher maintenant.

C'était mieux qu'espéré.

Le cerveau de Claude ne le lâcha pas de la nuit et il remuait ses idées en tous sens : il devait trouver comment gagner sa vie honnêtement.

Chapitre 9

Pierre regarda Claude, il avait fière allure.

— Tu es sûr de toi mon garçon ?
— Prends soin de toi le Claude et donne vite de tes nouvelles, compléta Marthe.

Aude ne disait rien et mesurait en silence la force de son amour. Sa mère tira son père par la manche.

—Laisse-les, ces deux-là ont beaucoup à se dire.

Claude avait décidé de s'acquitter de sa dette et ensuite il chercherait de quoi s'enrichir.

— On est unis, j'ai confiance en toi, ton nom contient le mien, ça ne peut être qu'un signe.

Aude se laissait déborder par ses émotions et cela la rendait encore plus belle. Lui, il préféra rester digne, ne pas s'épancher, c'était sa dernière aventure d'enfant,

après il serait un homme. Claude avait la photo de Mirales, il trouverait sa maison. Il embrassa Aude et il s'en trouva tout ébaubi : il était prêt à affronter n'importe quel coup du sort. Monsieur Pierre lui avait prêté Brume, son cheval préféré et des victuailles pour tenir plusieurs jours. Pour la première fois, Claude avait un objectif utile, cette route ne serait pas vaine. Il tapa sur les flancs de sa monture, il n'avait pas besoin de se retourner : futur et passé se reliaient en un point qui portait le prénom d'Aude.

*

Claude avait trouvé facilement la maison de Mirales, la providence le guidait toujours. Il avait aussi ses divinités terrestres : la perspective de retrouver Aude pour construire un foyer l'animait plus qu'autre chose et lui faisait croire à une autre forme de divin. Il avait fait le tour de l'étonnant domaine à pied, Brume était resté attaché à un arbre devant le portail. Il n'y avait aucun

doute possible, c'était bien ici.

Claude tira la cloche de l'entrée. Un homme ne tarda pas à faire son apparition en claudiquant. Claude reconnut Andréa dont Mirales lui avait si souvent parlé. Il aurait dû avoir quelques années de plus que son puiné, mais l'homme face à lui paraissait en avoir dix de plus. Il portait qu'un simple débardeur dont dépassait des bras épais et son visage était couvert d'une barbe épaisse et très noire. Le seul petit éclat de vitalité dans son regard, il le vit à ce moment-là. C'était fugace, ses yeux sans ça paraissaient vitreux et fuyants. Andréa lui avoua que quand il avait vu le cheval il avait cru que Mirales était de retour.

Claude ne tarda pas à lui annoncer sa disparition. Andréa ne prit pas la bague, il avait tout d'un l'homme pris dans une tourmente morale, il semblait tenir avec presque rien et la mort de Mirales était venue briser le peu de foi qui lui restait pour lutter contre le mal intérieur qui le rongeait. Claude comprit qu'il avait déjà perdu un frère. Il avait tout perdu dans cette guerre. Maintenant, c'était fini. Andréa avait appris qu'Esteban était mort le dernier jour de la guerre, juste avant le cessez-le-feu. Une

balle perdue, qui ne le visait pas. La faute à pas de chance. Il n'y a pas pire que de mourir le dernier jour d'une guerre, c'était le genre d'ironie méchante dont le destin semblait friand.

— Dieu est un hijo de puta.

Andréa avait tourné les talons.

Interloqué par son attitude, Claude l'avait suivi jusque dans l'allée.

— C'était important pour lui, il m'a confié ceci :

Il exhiba la bague. Andrea la regarda à peine:

—Vale, plus rien n'est important

Claude ne pouvait pas repartir sans avoir la sensation d'avoir honoré sa promesse. Il suivit Andréa jusque dans une vaste cuisine. Le frère de Mirales avait trouvé refuge dans un coin, assis sur une chaise, il toisait une bouteille qui avait eu l'avantage d'être toujours là pour soutenir son

agonie. Claude éprouva de la compassion pour ses tragédies. Elles parlaient d'autres choses, mais ce n'était peut-être pas si différent des siennes. Où était passé l'homme fort et souriant de la photo ? Andréa avala le contenu de 3 petits verres coup sur coup, ça aurait dû l'apaiser, mais ça le rendit plus triste encore.

— Tu étais son ami ? Dime.

Claude prenait une inestimable valeur à ses yeux, Andréa voulait tout savoir, il le raclerait pour récupérer tout ce qui appartenait à son défunt frère.

*

Claude était encore là quand la nuit tomba. Andréa poursuivait son rituel mortifère consistant à avaler des verres et à pester contre la guerre. Il était à moitié affalé sur la table. Claude, impuissant, avait assisté à son naufrage. Andréa parlait seul depuis près d'une heure,

mais d'un coup il se releva pour s'adresser à lui:

— Tu peux rester, si tu veux.

Il rota et sembla cette fois achevé par l'alcool.

Claude estima qu'il était préférable de le laisser dormir et il ne chercha pas à le déplacer.
Avant de quitter la pièce, il jeta un dernier regard sur Andréa qui ronflait: il ne bougerait pas. Claude s'éloigna à tâtons, il était perdu dans cette grande maison. À l'étage, il trouva une chambre et un lit. Il s'y allongea tout habillé sans en défaire les draps. La pièce était fraiche, il s'y sentait bien et prêt à basculer dans le sommeil. Il ne pensait plus à Andréa, lui, c'était déjà le monde d'en bas avec lequel toute forme de communication devenait impossible. Sa dernière pense alla à Aude, il n’y avait qu'elle qui comptait et le bonheur est forcément un grand égoïste.

*

Quand Claude se réveilla, la matinée était bien entamée. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas aussi bien dormi. Aussitôt sorti des brumes du sommeil, il se mit à la recherche d'Andréa dans toute la maison. Il n'était pas l'intérieur, mais tout ce qu'il vit dans les pièces l'enchanta: des couleurs vives aux murs, de beaux meubles en bois, de la mosaïque et des miroirs par endroits. Les parents de Mirales ne devaient pas être de simples émigrés sans le sous, peut-être de hauts dignitaires, ou des membres d'une famille royale, rêvassait Claude. Ils avaient aménagé l'endroit avec gout et Claude y vit des tonalités exotiques, car tout cela était très éloigné de tout ce qu'il avait pu connaitre. Il finit par retrouver Andréa à l'extérieur. Il avait déplacé une petite table de jardin qu'il avait positionné sur l'herbe à quelques dizaines de mètres de la maison. Jusqu'à ce que Claude arrive, Andréa l'avait fixé depuis son ilot inhospitalier où les visiteurs n'étaient pas les bienvenus. Claude vit tout de suite la bouteille qui semblait l'accompagner partout, mais quand il vit le revolver sur la table son sang se glaça. Andréa laissa Claude s'assoir près

de lui sans aucun commentaire. En fait, il ne le regardait pas, c'est sa maison qu'il contemplait. Claude la regarda à son tour, mais comprit qu'il n'y verrait rien et qu'il y a des arts particuliers auxquels seuls les initiés accèdent. Son regard retomba sur l'arme sagement posée dont le canon semblait pointer vers une des pièces de la maison. Andréa semblait s'être lancé dans une partie de jeu complexe avec la vie, et il attendait que quelque chose se passe, qu'il y ait un signe, un jugement positif le concernant qui aurait pris la forme d'une ordalie. Le flingue était sa compagne fâchée et l'heure était encore à la bouderie. Claude sentit à quel point l'instant était sérieux et comment Andréa déplaçait autour de lui des énergies sombres qui pesaient plus lourd que le petit air léger du matin. Il ne chercha pas à lui subtiliser son arme. Claude se contenta de poser à ses côtés la bague qu'il devait lui remettre. Pas sûr qu'elle serait suffisante pour faire contrepoids, c'est Andréa qui faisait office de fléau sur cette balance. La bague attira tout de même son attention. Après une minute de silence supplémentaire, il lui livra un récit désincarné, des phrases officielles que seuls utilisent les gens pressés. Pour leur communion lui

et ses frères avaient reçu un bijou différent : une bague, une chaine et une gourmette. Andréa eut le besoin de prouver ses dires et agita un bracelet d'argent à son poignet.

— On a toujours été 3, désormais je suis seul et je n'aurais pas la force de vivre avec 2 fantômes, lui confia-t-il.

Claude émit un sourire faible plein de compassion de ceux qu'on adopte pour ne pas vexer, bien souvent les enfants, les fous, ou les animaux dont on n'arrive pas à comprendre la pensée. Claude comprit qu'Andréa n'avait pas besoin de son aide ou même envie d'être sauvé. De son côté, il avait tenu sa promesse, Dieu lui en demandait pas plus. Claude préféra s'en aller, il partit comme se retire la mer laissant Andréa seul sur son ile. Il ne fit pas 100 mètres dans l'allée menant au portail qu'une détonation retentit en provenance du jardin. Une brusque colère fit son apparition en lui et monta en flèche à son cerveau comme si son corps n'était plus qu'une colonne de feu. Claude avait condamné la colère qui était

un sentiment maudit. Andréa avait encore tout à disposition pour reconstruire et honorer ses défunts, mais il avait choisi de partir quand même. Un jour de colère, Claude avait tué sa mère : ils s'étaient disputés, il était las de toutes les tâches qu'elle lui demandait depuis le départ de Jean, il avait quitté la ferme pour prendre du bon temps. Sa mère était restée devant la maison sous une pluie battante. Cela avait été sa juste punition. Longtemps, il avait accusé la bague, mais c'était bien lui qui lui avait transmis sa haine. Tout le corps de Claude se contracta pour avaler ses mauvais sentiments et ses yeux se fermèrent une seconde. Quand il les rouvrit, le monde n'avait pas changé, mais le drame l'avait seulement effleuré, il était parti comme une onde sismique de faible magnitude. Claude tourna les talons, la maison était vraiment belle, c'était le genre de lieu où ils pourraient vivre heureux et longtemps avec Aude.

Chapitre 10

Le Foyer, Saint-Armand-les-Évines, 1982

Jean s'arrêta devant le portail du domaine qu'on lui avait signalé. Un petit vieux, la cigarette au bec, lui avait tout à l'heure indiqué *Le Foyer*, il avait qualifié l'endroit de *secte* et cette information semblait ne pas l'émouvoir outre mesure du moment que ses membres lui foutaient la paix. Jean fit la moue en regardant la plaque dorée sur un des piliers de l'entrée. Pas de numéro de rue, pas de boite aux lettres, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ici ils tenaient à leur tranquillité. C'est donc là que son frère avait trouvé refuge toutes ces années : à travers la grille, Jean distingua une grande bâtisse précédée d'un jardin à l'italienne fait d'arches végétales et de buissons coupés ras qui donnaient à l'ensemble un air prestigieux de petit château. Jean avait mis longtemps à se décider à venir, maintenant il se disait trop longtemps et il redoutait que parler avec son frère maintenant ne lui apporte plus rien. C'est Claude qui lui avait envoyé toutes ces lettres, il devait bien avoir quelque chose d'important à lui dire.

Jean n'eut pas besoin d'user de la cloche fixée à l'entrée: un pensionnaire vint vers lui, il n'avait pas l'air commode, et ses bras étaient couverts de tatouage. Il écarta l'idée que ce puisse être son frère.

*

Jean suivait son accompagnateur. Légèrement stressé, il avait essayé de le faire parler : il ne connaissait pas Claude.

— Il s'agit de mon frère, avait précisé Jean.
— On l'est tous ici.

L'homme aux tatouages n'avait accordé aucun intérêt à cette annonce. Devant la maison, il s'était écarté pour le laisser passer. Il voulait le conduire à un certain Roïn qu'il appelait *le Maitre.* Il paraissait très calme comme le sont parfois ceux qui ont accédé à des vérités suprêmes ou certains fous que plus aucun élément de la réalité ne vient toucher. Jean restait sur ses gardes et observait. Le tatoué était parti, il avait visiblement mieux à faire.

Autour de lui des petits groupes semblaient occupés à entretenir ce jardin d'Eden. Depuis des années Jean se méfiait des cadeaux de Dieu qui peuvent dissimuler le Diable. Les questions se bousculaient dans sa tête : comment son frère avait-il pu se retrouver avec des illuminés pareils ? Certains étaient rasés comme des moines, mais il y avait des femmes aussi qui avaient gardé leur chevelure, tous portaient une sorte de robe blanche. Le petit vieux n'avait pas tort et ce lieu ne lui évoquait rien de bon. La correspondance avec son frère l'avait alerté, il y avait des détails étranges qu'il avait finalement préféré ignorer. Dans un style assez lyrique, Claude évoquait la paix intérieure qu'il avait trouvée dans un petit coin de Paradis. Ils étaient toute une communauté, ils travaillaient la terre, vivaient simplement selon des règles strictes qu'il n'évoquait pas plus. Même dans ses premières lettres, il ne disait rien de très personnel, il insistait seulement sur son état de félicité. Les lettres que recevaient Jean étaient toutes les mêmes : l'enveloppe, le papier et dessus il avait tout de suite reconnu l'écriture de son frère. Au dos, il y avait l'adresse de l'expéditeur : Le Foyer, Saint-Armand-Les-

Évines. Claude ne lui avait jamais dit explicitement de venir, mais chaque lettre avait joué son rôle, l'intriguant jusqu'à l'obséder, et le remède pour apaiser son tumulte avait été de venir le trouver. Quand Jean vit Roïn, il fut frappé de stupeur, il reconnut tout de suite Claude malgré les années, et à ne pas s'y tromper, c'était le chef de ses fous, donc probablement le plus fou de tous.

— Sois le bienvenu, lui dit Claude lui ouvrant grand ses bras.

*

Jean avait regardé cet homme longtemps en se demandant qui il était. Savoir que c'était son frère n'était plus suffisant. Claude l'avait conduit dans ses *quartiers* constitués de plusieurs pièces en enfilade et ils avaient stoppé dans l'une d'elles. Jean posa des regards tout autour de lui: des moulures aux angles des murs, un parquet massif, un bureau de ministre en position central,

Claude le recevait en commandeur et faisait étalage de son pouvoir qui devait rayonner depuis ce point central de la maison. Tout cela sonnait faux, Jean eut la sensation d'une mascarade, un mauvais spectacle que Claude jouait pompeusement. Toutes ces manières ne lui ressemblaient guère, mais après tout ce temps le connaissait-il encore ? Une fois assis, Claude se lança dans un monologue boursoufflé sur ce qu'il avait battit ici. Son discours l'assoiffa et il se servit un verre usant d'une carafe en cristal à ses côtés. Jean refusa de participer à son ridicule cérémonial et ses chichis éculés de prince. Le verre que lui servit Claude resta intouché sur son coin de bureau. Lui n'était qu'un gars de la montagne, pas un causeur, il voulait aller droit au but.

— Pourquoi tes lettres après toutes ces années, Claude ?

Son frère grimaça, *Claude* était un nom oublié ici. Sa réponse fut cinglante à sa façon :

— Je n'ai pas toujours su tirer le meilleur parti de moi-même, j'ai cru avoir besoin de toi, fut un temps.

Il marqua une pause.

— Je ne savais pas que tu viendrais jusqu'ici. C'était plus facile quand tu étais loin et pas tout à fait réel.

Claude se releva de sa chaise pour faire quelques pas dans la pièce. Il se mit au coin de la grande fenêtre et parut plus intéressé par ce qu'il voyait dehors plutôt que de finir la conversation avec Jean qui était resté assis. Il lâchait ses phrases comme un laboureur oublieux qui sème qu'avec le vent.

— Je sens de la rancœur chez toi, Jean, et ce n'est pas un bon sentiment. On ne peut pas avancer avec des bottes encore lestées par le passé, n'est-ce pas ?

Il but une grande rasade de son whisky.

— Moi, j'ai avancé, Jean. Toi tu fais quoi, tu continues de sauver le monde ? Moi je sauve ces gens, c'est concret, ce

pouvoir, c'était une malédiction et il m'aura tout pris, m'aura égaré longtemps.

Claude lui désigna un petit groupe de fidèles qui s'affairait en bas. Quand il revint vers lui, il frottait le cratère de son doigt disparu.

L'humeur de Jean avait changé, tout ce qui aurait pu être bon en lui avait pris un tour acide.

— Je n'étais pas venu sauver le monde, Claude. Seulement renouer et comprendre.

Ce dernier mot, Claude le renvoya à son frère sous la forme d'une interrogation. C'était un vocable suspect et il n'avait plus cours depuis bien longtemps. Le coup de grâce vint pour Jean quand Claude lui annonça qu'il lui pardonnait. La conversation entre eux était impossible, ils avaient dérivé longtemps, les années les avaient placés sur des terres éloignées où les mots ne portaient plus et les idées mutaient en autochtones.

Peu de temps après, Claude lui demanda de partir, il avait beaucoup à faire ici et on comptait sur lui. Son air détaché lui fut insupportable. De rage et de frustration,

Jean frappa dans le bureau avec son pied et son verra manqua de se renverser.

— C'est bien ce que je disais, dit Claude, de la vaine colère.

Lui cherchait peut-être encore la vengeance, son frère avait répondu à son appel : il avait le contrôle.

Claude finit le verre que son frère n'avait pas entamé.

*

Jean était déjà dans le couloir. Il avait rebroussé chemin à toute allure. Son frère n'avait aucune envie de renouer avec lui, il pouvait bien aller se faire mettre. Il n'avait pas besoin de son pardon, il n'avait commis aucune faute. C'est lui qui se protégeait dans son monde de pacotille. Sur la plateforme du perron, il y avait des plantes et des statues, Jean en passant fut tenté d'en basculer une.

Dehors, il se sentit désœuvré : tout ça pour ça ? Il se sentait stupide et quelque peu honteux d'avoir cherché sa

part d'un amour fraternel qui avait cessé d'exister il y a bien longtemps. Le vide dans sa vie était total depuis des mois, et là il se livrait à des calculs foireux à base de substitutions où un amour aurait pu en réparer un autre. L'accident de Mélanie et le départ d'Amélie l'avait laissé exsangue. Sa famille avait éclaté et il cherchait à reconstituer celle de ses origines. Avec l'âge, certaines douleurs se creusent, Jean se sentit plus vieux que jamais. Il n'aurait pas d'autres choix que d'avancer. Ce qu'il aurait aimé réussir à se détacher de tout ce qui l'encombrait, mais il aurait eu le sentiment d'un abandon, même quitter sur le champ cette bourgade, il n'y parvenait pas. Il emprunta un chemin ombragé qui semblait ramener vers le centre-bourg. Il avait besoin de marcher un peu.

Jean était encore songeur quand les maisons commencèrent à l'entourer et que le soleil faisait maintenant des percées généreuses dans le ciel. Il se fit interpeller au coin d'une rue, c'était le même petit vieux que tout à l'heure, il était appuyé sur sa canne, assis sur un banc, sa seule occupation paraissait de faire passer le temps.

— On dirait que vous êtes ressorti indemne de chez les fous ?

Jean s'arrima à ce début de conversation parce qu'il était en perte sèche de liens. Le vieux avait besoin de parler aussi :

— Tout le monde sait ici, que leur gourou, ce Roïn a fait des trucs pas nets.

Jean préféra ne rien répondre, il était partagé : toujours cette envie de défendre son frère comme si grand frère, c'était un rôle à vie, mais il était aussi tenté d'en apprendre plus sur pourquoi son puiné était un monstre ce qui lui éviterait des efforts vains pour le sauver.

Il vint s'assoir à côté du grand-père qui semblait ravi d'avoir enfin un public avec qui baragouiner.

— Dans le temps, il y avait 3 frères dans cette maison, ils ont disparu pendant la guerre, c'était une période pratique pour faire le ménage, vous savez ? Et c'est là que ce Roïn est apparu.

Jean n'avait plus de volonté propre, il se laisse couler dans les mots du grand-père, sa voix devenue un canyon, de la vieille roche et un fond d'eau, et lui, il glissait dedans, s'ouvrant à toutes les résonnances.

— Il avait une femme, une chouette pépée, elle venait souvent au village. Puis un jour elle est partie, elle a dû comprendre dans quels beaux draps elle s'était mis avec un bonhomme pareil. Je crois que c'est à ce moment-là que le gars a commencé à devenir zinzin dans sa tête.

Si ce n'était pas assez explicite, le vieux avait rajouté ce geste qui vise à se vriller le cerveau avec un doigt et qui de tout temps évoque la folie.

C'était donc ça. Jean eut l'impression d'avoir été aiguillé sur les douleurs secrètes de son frère. Celles dont on ne peut jamais parler et qu'on masque à tout prix pour ne pas souffrir. La surprise, c'est qu'elles lui apparurent assez proches des siennes. Quand Amélie l'avait quitté, lui aussi aurait pu vriller, fonder une secte, ou faire des conneries de ce genre. Il s'était raccroché à Genèse. La différence, c'est qu'il n'était pas seul, il avait Mathias et

il avait la lourde de tâche de choisir quelle serait son avenir. C'était sa famille et Claude aussi. Son frère s'était entouré d'illusions et elles tiendraient autant que cela serait nécessaire pour lui.

Jean quitta le banc, le vieux parut déçu parce qu'il avait d'autres récits en stock, mais c'était surtout son histoire qui intéressait Jean. En quelques minutes, il s'était forgé d'autres idées qui lui redonnèrent de l'énergie. Quoiqu'en dise Claude, il appartenait toujours à Genèse, il ne pouvait plus se retirer de ce système qui les englobait tous. C'était un premier contact, rien n'était encore joué.. Jean chercha une conclusion intelligente à sa visite pour que celle-ci ne demeure pas stérile. Il devait y avoir du vrai dans ses réflexions, Claude avait continué à lui écrire : tout n'était pas encore terminé.

Chapitre 11

La maison existe encore. C'est là qu'a sévi une secte pendant des années avec mon grand-oncle à sa tête. Difficile de faire avec une telle information. Je regarde à travers le portail, le jardin est sombre et chaotique, ce n'est plus qu'une zone sauvage. La végétation semble avoir tout avalé et je distingue dans cette marée verte des bouts de fer ou de pierre qui cherchent encore à surnager cette asphyxie végétale. Tout cela me fait l'effet d'un sinistre abandon.

Il y a une plaque illisible sur un des piliers, une grande partie de sa surface a été recouverte de tags, le travail d'artistes peu inspirés qui n'ont même pas appris à ne pas déborder. Sur internet, j'ai vu des types explorer des maisons dans cet état, ils créaient des vidéos et les montaient pour offrir le meilleur en termes de frissons et d'adrénaline, je trouvais ça fascinant. Dans ce manoir, je suis sûr que ce sont réfugiés les fantômes qui constituent ma chasse. Le grand portail sculpté tient fermé avec un cadenas aussi mince que ceux utilisés pour les vélos. Je tire à peine dessus, qu'il tombe ouvert sur le sol, c'est

probablement la rouille. Je me glisse dans l'ouverture, ce n'est pas une effraction, plus personne n'habite ici depuis longtemps. Je marche sur un tapis de feuilles dans l'allée centrale, sous la surface, je sens bien qu'il a existé ici des matériaux plus durs. Il faudrait gratter tout ce domaine, il est encrouté dans un pli désolant. Je distingue enfin la maison. Elle aussi porte ses points douloureux : les arbres qui avaient commencé à être protecteurs ont fini par la grignoter déposant sur elle l'humide et le grouillant, elle est devenue le lit d'une vermine multiple. Un trou dans la toiture a été colmaté, quelques vitres brisées n'ont jamais eu cet honneur. Elle avait l'air immense.

Je suis moins trouillard depuis que j'ai la bague, je me dis que je saurai me défendre contre ce qui est humain et naturel, mais ce bijou me fait croire à l'existence d'une part plus sombre, celle qui serait l'œuvre du diable et qui est une contribution nécessaire à l'équilibre global du monde. Mon impression d'être un héros qui pourfend l'infâme ne dure pas longtemps. Avant que j'atteigne la porte, elle s'ouvre doucement. C'est un mouvement trop habile : ni le vent, ni un esprit, mais pire que cela : un humain. Je n'avais pas prévu cette éventualité : de la vie

dans ce tombeau où tout évoque une stagnation décadente. Il y a un homme, je vois juste un bout de son visage.

— Sortez de chez moi !

Je crois qu'il me menace d'un bâton, mais c'est le canon d'un vieux fusil.

L'idée est assez claire. Et pourtant je fais preuve d'un sang-froid qui m'étonne.

— C'est moi, Mathias.

Le canon de son arme met du temps à se baisser. La porte s'ouvre, mon intuition était juste : c'est Claude.

*

Claude est comme les fantômes que je recherche: il porte une sorte de tunique blanche qui lui descend jusqu'aux chevilles et une barbe démesurément longue,

c’est déjà son boulet. Il a l'air un peu fou de ceux qui sont restés trop longtemps seuls.

— Qu'est-ce que tu fais là ?
— Je sais tout de Genèse.

J'exhibe la bague que je porte au doigt. Son regard passe de mon visage à cet objet qui nous lie Il me reconnait vraiment et le couloir ne semble plus être suffisant pour poursuivre notre rencontre :

— Suis-moi

Il y a des caisses en plastique et des conserves partout. Au pied de l’escalier, des feuilles se sont agglutinées sous la première marche, ce n’est visiblement pas un problème pour Claude. Il l’enjambe et passe aussi une marche cassée. Je le suis avec prudence imitant chacun de ses pas. On arrive dans une pièce encombrée.

— Ne fais pas attention au bazar.

Il y a encore plus de cartons ici, bizarrement ça m'amuse que Claude joue aux hôtes à la sensibilité outrée.

Une télé est allumée dans un coin, seul élément identifiable dans tout ce capharnaüm. Claude tire une chaise d'un coin de la pièce, elle parait anachronique, large et haute comme un trône, parsemée de clous sur ses contours. Claude range un peu autour de nous comme s'il espérait remettre de l'ordre ici par la grâce seule de quelques mouvements habiles.

— J'imagine que tu n'es pas là pour la causette, me dit-il.

Mon impression d'avoir affaire à un vieillard sénile s'estompe aussitôt qu'il s'assoit : je perçois de nouveau l'homme charismatique qui a su façonner l'esprit de tant d'autres et leur faire croire à ce qui était avant tout de l'ordre de sa fantaisie.

— Madame Saunière a été assassinée, dis-je.

Dans le pêlemêle qu'est ma tête, c'est cette déclaration qui est sortie en premier. Je me sens confus face à Claude

comme un enfant, mais il y a aussi cette bague en commun qui fait de nous des égaux.

— Il y a eu aussi votre ami, celui qui vendait du miel.

— Je sais.

Il parait grave comme s'il contenait une émotion plus vive.

— Quand on l'a assassiné, ton grand-père est venu me voir. Les choses ont mal tourné.

Entendre parler de Papi me fige, j'aurais presque oublié que tout ça je l'ai fait pour lui. Je sens une tension qui monte en moi cran par cran, c'est la montée et je m'attends à une chute vertigineuse.

— On s'est disputés, se confesse Claude. Si on était restés ensemble, peut-être que Madame Saunière serait encore en vie, c'est de ma faute.

On dirait que Claude attendait un visiteur depuis des années pour qu'il se décharge de sa culpabilité et il avait fallu que ce soit moi.

Claude m'explique sa dernière rencontre avec Papi et comment il l'a chassé de Genèse. Il avait perdu le contrôle sur son pouvoir et il l'a condamné à l'exil.

— On est tous un bout de Genèse, je l'ai empêché d'approcher chacun d'entre nous, toi y compris. Je suis désolé.

Je ne sais pas comment réagir. Je comprends qu'à cause de lui ma vie a sérieusement dérapé, mais quand je vois là où il a fini, je ressens de la compassion pour cet homme. Il a payé d'une façon ou d'une autre sa trahison et j'ai la sensation que je suis ici davantage pour dénouer les fils entremêlés d'une histoire que d'en compter les nœuds. Je n'arrive pas à faire de Claude un ennemi, la présence de la bague élève ma pensée et mes sentiments, je sens que dans la relation qui l'unit à Papi, c'est surtout d'un amour déçu qu'il s'agit, il n'est pas question de

haine.

— J'étais un orgueilleux, j’ai mis longtemps à le comprendre, me dit Claude.

Cette phrase, il paraissait l’avoir mâchouillé longtemps, la cracher, cela semble douloureux et libérateur à la fois pour lui. Un silence s'installe. Machinalement nos regards se posent sur la télé qui a été élue pour nous sauver de la gêne. L’édition spéciale d’une chaine d’infos en continu radote, mais on y prête de l’attention que maintenant : il y a une canicule sans précédent dans le pays et elle se concentre sur une zone restreinte. Le phénomène est tellement bizarre que des scientifiques ont rappliqué pour l’étudier. Tout se passe dans un coin perdu du Massif central dont Vaudrières pourrait être l’épicentre.

Interloqué, je me retourne vers Claude, est-ce qu’il comprend comme moi:

— Genèse est trop faible pour se défendre, c'est le grand dérèglement et bientôt la fin du monde connu, me dit-il.

Cette perspective semble le laisser de glace. Il y a des capitaines indignes qui meurent avec leurs passagers et non leur bateau. Son attitude quelque part me révolte :

— Il n'est peut-être pas trop tard, n'est-ce pas notre mission ?

— Fais ce que tu penses juste, moi je suis trop fatigué.

Ce sera sa seule réponse et je retrouve le vieillard déchu. Il a à peine fini de parler que la bague à son cou se met à briller. Lui et moi on grimace, car on sait que cela n'annonce rien de bon. J'essaie tant bien que mal de retenir ma peur. Si Papi mourait maintenant alors que je viens d'apprendre qu'il était peut-être encore en vie, ce serait absurde. Est-ce Amélie, ou Genèse cherche à nous dire autre chose ? Je fais part de mes interrogations à Claude.

— Je ne crois pas que c'est de ça qu'il s'agit, est-ce que tu ressens comme moi ?

Je crois comprendre de quoi il parle, la peur avait saturé mes autres sens. Je le regarde détacher son collier et faire glisser la bague dans sa main. Il attrape la mienne et me passe délicatement sa bague sur mon index à côté de l'autre. Je reste médusé. L'attitude de Claude est étrange, il sourit comme s'il avait assisté à une bonne farce :

— Il faut croire que Genèse avait encore quelques tours dans son sac.

Il regarde les deux bagues qui se touchent sur mes doigts, puis me lance quelques mots enjoués :

— Viens, on meurt de chaud ici.

*

Claude ne semble pas triste d'avoir perdu son pouvoir. Cette fois, c'est définitif et on l'a compris tous deux. C'est un homme libéré qui n'a plus rien à perdre. Peut-être que ce qu'il attendait depuis tout ce temps c'était de souffler. Je suis une deuxième chance pour lui et je comprends tout ce que cela peut représenter, alors j'accepte ce don. Arrivé dans le jardin, Claude se fait philosophe et me parle de la vie comme si elle était simple. C'est mieux entretenu de ce côté de la maison. Comme Claude, la vieille demeure a une face cachée, sa douleur de façade était quelque chose de précieux et elle a été soigneusement entretenue. Il va pouvoir faire autre chose. Claude s'assoit sur un banc face au parc et je le rejoins. Il reste pensif un moment, mais il est prêt désormais à m'aider.

— Je sais où se trouve ton grand-père, me dit-il.

Mon cœur cogne si fort que j'ai la sensation qu'il va exploser.

— Tu as remarqué que les bagues nous envoient comme des images ou des flashs ? J'ai vu Jean dans l'une de ces

visions, je pensais qu'il s'agissait d'un rêve, mais je crois que c'était réel.

Il me dit où il pense que Papi s'est réfugié. Je repense aux visions que j'ai eues en récupérant la bague de Boissadie. J'ai envie de me confier sur cette expérience à mon tour :

— J'ai vu un homme comme ça, je crois que c'était un homme, il avait deux petites cornes en métal sur la tête.

Claude me dévisage comme si sur ma face était apparue la solution qu'il attendait depuis longtemps.

— Je crois que je le connais, me dit Claude.

*

Claude est revenu avec une photo sur toile. Le cliché a été pris ici, en contreplongée, peut-être d'une des fenêtres de l'étage, tous les membres du Foyer y posent et lèvent les bras vers le ciel. Je vois l'homme que j'avais pris pour un démon.

— Il s'appelle Oryx, me dit Claude, il a séjourné longtemps ici.

Je scrute chaque détail de la photo et autre chose me saute aux yeux :

— Qui est-ce ?

Je désigne une femme, Claude m'apprend qu'elle s'appelle Ganaré.

— Je l'ai vu au gîte, c'est elle qui occupe le site de Genèse désormais.

Claude ne répond plus rien, s'il a compris quelque chose ou approché de nouvelles vérités, il ne veut pas me les partager.

Il a un petit sourire qui ne le quitte plus, je ne sais pas comment l'interpréter :

— Genèse nous a roulé, il n'y avait pas de dangers, nous sommes devenus le danger, tout cela est de notre invention.

Il entrecoupe ses mots de quelques éclats de rire, mais ils semblent paradoxaux, car son visage s'est refermé et exprime quelque chose qui semble douloureux.

J'ai hâte de retrouver Papi, les bagues aussi

s’impatientent et je sens qu’elles pèsent différemment au bout de mes doigts. J’avais rendez-vous pour une autre passation et faire comprendre à un vieil homme que ses fautes n’était pas si terrible. Quand je quitte Claude, j’espère sincèrement qu’il pourra un jour se pardonner et cesser de vouloir se punir. Il m’a avoué ne pas être allé à l’enterrement de la femme qu’il n’avait jamais cessé d’aimer. Elle avait demandé à le voir avant de mourir, il s’était trouvé bien trop indigne pour cela.

Je laisse Claude dans son purgatoire, en regardant sa bague, il me vient l’idée que c’est son âme que j’ai au bout du doigt. D’une certaine façon, il s’est libéré et moi j’ai toujours pour mission de libérer Genèse.

Chapitre 12

J'ai l'impression d'être dans un de mes rêves de gosse. Celui où je parcours la montagne et que je tombe par hasard sur Papi. Celui où tout est normal, même si les explications manquent. Papi me sert un thé brulant, rien n'est normal.

Il a vécu toutes ses années dans cette cabane. Quand j'ai vu la cheminée fumer et un homme couper du bois dehors, je ne voulais tout simplement pas y croire. Je me suis arrêté à quelques pas de la maison : hurler et agiter les bras, c'est faisable seulement quand on ne s'est pas vus depuis quelques jours, quelques mois à la rigueur, mais au bout de 10 ans c'est une inquiétante étrangeté qui domine et qui nous serre les bras et la gorge. J'ai avancé sans dire un mot, c'est Papi qui est venu vers moi.

— Ça par exemple !

Il m'a attrapé par les épaules et m'a dévisagé longtemps pour faire la mise à jour de ce qu'il se rappelait de moi. Il parait si peu surpris de me voir, il raccroche au wagon des années perdues avec une facilité qui m'effraie. Il est toujours cet homme que rien n'impressionne. Il n'a pas

changé, mais quand il m'enlace, je n'arrive pas à poser mes mains sur lui.

— Je savais que tu viendrais, me dit-il.

Il me regarde d'un drôle d'air, comprenant à peine que je puisse me trouver mal.

On est rentrés, Papi m'a expliqué qu'ici c'était une simple cabane de quand il était gosse et qu'il avait construit par-dessus. Il trouve ça incroyable que je porte la bague de Claude. Je lui explique tout de notre rencontre.

— Sans elle, tu n'aurais pas pu me trouver, j'avais disparu pour beaucoup.

Une ombre passe sur son visage, mais il semble vouloir que nos retrouvailles ne soient que festives

— Tu as quel âge désormais, on doit pouvoir trinquer comme des hommes ?

Il veut se montrer trop léger, tout de suite, mais c'est inefficace comme chercher à réduire une fracture avec des gommettes. J'ai besoin de m'assoir, pour ce qui est

de boire, je ne suis pas sûr. J'ai deux réalités qui viennent de se rentrer dedans et qui se vivent sur le mode d'une incursion.

Je suis un peu fuyant, j'ai quitté volontairement la table avec mon verre pour m'assoir dans un des fauteuils près du feu. Papi, mine de rien, s'est rapproché, il parait plus inquiet, est-ce qu'il a compris que j'ai besoin de plus de temps pour faire comme si rien ne s'était passé ? Il pose les mains sur le dossier de mon fauteuil, cette médiation est nécessaire entre nous, j'ai besoin de me réhabituer en douceur à cet homme, tout a changé depuis que j'en suis devenu un et qu'il n'a pas été là pour le voir.

*

On veille tard avec Papi. Je me suis détendu. Plusieurs heures sont passées et Papi est toujours-là. Ce n'est pas une illusion ni un de mes rêves étranges. J'ai fini par parler, mais c'était un peu trop, j'avais créé des digues émotionnelles en moi, elles attendaient de lâcher, mais ça pouvait être qu'au moment où il y aurait à nouveau mon héros qui serait capable de recevoir toute mon eau. J'ai

pleuré, et je ne voulais pas que Papi assiste à ça. Je me suis rappelé aussi que ce n'est pas moi qui chiale, mais un petit garçon. Ça m'a fait du bien, mais il a bien fallu qu'on enchaine : notre mission nous dépasse et on aura tout le temps après nécessaire pour s'apitoyer sur nos morts. J'ai tout dit à Papi concernant ceux qui occupent Genèse. Il m'écoute, je trouve que quand il m'écoute désormais, il me prend davantage au sérieux. Pourtant je me sens encore faible et défaitiste :

— Il n'y a plus que nous, même avec mes deux bagues je ne sais pas s'il est encore possible de remporter la partie, dis-je.

Papi se lève de sa chaise, il regarde derrière lui, c'est bizarre, comme s'il avait été piqué par quelque chose qu'il cherchait à identifier.

— Il existe une autre bague, me dit-il.

Papi ne me regarde même plus, si je ne le connaissais pas si bien, je dirais qu'il est gêné. Je réalise qu'en cumulant tout ce que j'ignore sur les miens ils se dresseraient au niveau de parfaits inconnus.

Il y a les secrets de Genèse et les secrets de Papi, je ne sais pas à quel moment ils se sont confondus :

— Je pensais que c'est ta mère qui devait la porter.

Toute mon âme se tend vers papi pour écouter cette nouvelle histoire dont on m'a privé.

*

Je m'endors en colère, ça n'annonce rien de bon pour mes rêves. J'ignore combien de chocs on peut prendre à l'échelle d'une vie en pouvant affirmer qu'on est encore le même. Tout le monde avait cru bon de me protéger, mais ça n'a pas eu les effets escomptés : ne pas connaitre mon histoire m'avait détruit plus que tout autre chose. Maman est devenue folle parce qu'elle a trop approché de Genèse et son pouvoir. Papi lui avait remis la bague surnuméraire, il pensait bien faire, il croyait que c'était une façon de l'initier tandis qu'il était encore en vie. Cette bague que Papi avait depuis le premier jour, il n'en

avait parlé qu'à Amélie et à ma mère. Elle ne conférait aucun pouvoir, mais elle faisait partie intégrante de Genèse. Le Bâtisseur avait été évasif quant à son usage, *elle servirait en temps voulu, il fallait la conserver pour une personne d'exception*. Papi n'avait pas vu quelqu'un de plus digne que sa fille.

C'est désolant de connaitre si peu de choses sur ceux qui sont venus avant moi. Je me retourne dans mon lit, j'ai une fièvre, mais elle n'existe que dans mon mental. Dans le noir, je cherche à reconstituer à la va-vite, un récit de vie qui ne serait plus plein de trous. Maintenant, je ne pourrai plus jamais regarder Papi en espérant qu'il m'ait tout dit. J'aimerais le détester davantage. C'est Papi qui avait retrouvé ma mère au fond du puits. Elle avait sa bague, mais ce n'était pas la bague de Genèse. Mon père, remarquant qu'elle la portait toujours, avait voulu lui faire une surprise et dans la nuit avait remplacé sa bague fétiche par une bague de fiançailles. Selon les dires de Papi, Maman avait eu quelques heures de lucidité avant de basculer dans cet état dans lequel je l'avais toujours vu. Quand Boissadie est arrivé à la maison, Papi et lui étaient d'accord pour effacer des mémoires cet *incident*.

*

Papi est en train d'allumer le feu quand je me lève, cela me rappelle des scènes anodines de notre vie ensemble. Je m'approche doucement. Je suis encore confus, j'ai même un bref instant de paranoïa où je me demande si c'est bien cet homme-là qui m'a élevé. Une fatigue accablante m'était tombée dessus la veille, mais ça avait été seulement mon excuse pour fuir après ses révélations fracassantes. Papi est embarrassé, il feint de m'ignorer quand je m'assois à la table, il se sert du soufflet pour les braises. Moi, je le regarde. J'essaie de m'imaginer quel genre de conflits ont été les siens, comment il les a domptés et s'il a été heureux malgré tout. Bizarrement, je n'avais jamais réfléchi au bonheur de Papi, puisqu'il ne devait exister que pour me servir et me protéger. Et pourtant je trouve encore le moyen de me plaindre s'il a cru bon d'exercer sa mission d'une façon radicale. J'ai l'esprit toujours brouillon, un vrai sac de nœuds, en retriturant, j'ai peut-être complexifié ce qui était devenu simple. Je cherche à échapper à cette illusion d'une quête qui serait essentiellement tournée vers l'autre, alors que

mon histoire personnelle s'est liée d'une façon énigmatique à celle de beaucoup d'autres. Papi se retourne vers moi, je l'attrape du regard, je veux qu'il soit assuré que c'est désormais moi qui décide :

— Je vais chercher la dernière bague, lui dis-je.

Je précise que je veux y aller seul, c'est fini le temps des sous-entendus, je passe dans le registre de l'hyper explicite.

J'aimerais croire que j'impressionne ce vieil homme.

— Comment tu comptes t'y prendre ? me demande-t-il.

— Je vais commencer par interroger Maman.

Nos regards se croisent, on peut y lire comme une peur viscérale puisque j'ai décidé d'aller déterrer un cadavre.

Chapitre 13

Je découvre des inscriptions sur le bâtiment que je n'avais jamais remarqué. Cela ne m'étonnerait pas que ce soit du latin. Ce doit être le genre de formules cryptiques qui servent à ressusciter les morts. Saint-Didier ne change pas, il dévoile autre chose, mais c'est parce que je ne suis plus le même. Je n'ai qu'une vague idée de ce que je suis venu entreprendre ici. J'aimerais croire que c'est que ma volonté qui s'exerce, mais les deux bagues pèsent à mes doigts et me dirigent comme les deux lanières d'une rêne. Je redoute l'instant qui va suivre. Avant, j'appelais mes venues ici *visites*, là je ressens plus quelque chose de l'ordre de la confrontation. J'ai *mémoire* et *domination* sur les doigts et je m'apprête à ouvrir ce vieux container qu'est ma mère. Je suis fébrile quand je rentre dans la pièce, mes mains expriment mon stress en pellicule liquide. *Je déteste cette femme*. Jamais ne me serait venue une pensée pareille si je n'avais pas les bagues. Je la hais et probablement pour de mauvaises raisons. Je n'ai jamais rien dit quand je me retrouvais avec elle, je trouvais ça stupide, même si les médecins

disaient qu'elle pouvait m'entendre. Aujourd'hui c'est différent :

— Salut maman, je suis désolé, je vais avoir besoin de toi, je ne voudrais pas être alarmiste, mais c'est pour sauver le monde.

Je n'ai pas pu m'empêcher de faire un trait d'humour parce que l'instant est trop grave. Il y a comme un cercle de feu autour de ma mère que je n'ai jamais réussi à franchir. Je ne la touchais jamais lors de nos tête-à-tête en silence et là je vais carrément faire effraction dans son cerveau. Je m'approche pour me connecter. Je n'ai jamais vu ça : des images sans liens qui flottent dans un vide intersidéral, c'est comme ça la tête de Maman. Je ne préfère même pas imaginer ce que peut être son ressenti à elle. Je navigue, mais sur des eaux qui vont partout et nulle part à la fois. Je ne sais même pas ce que je recherche. Je vois défiler ses souvenirs à toute vitesse et rien ne m'évoque de près ou de loin la bague. C'est l'anarchie et je suis assailli d'images, je reconnais Papi, je vois ma mère petite dans l'intime et le dérisoire de sa vie, mais c'est une mère vivante. Je nous vois aussi. Je

réalise que je n'y ai plus jamais pensé comme si cette femme n'avait été que morte ou dans un état approchant. Là on joue, ici elle me dorlote et me soigne. Je transpire, mais c'est parce que je me sens à nouveau enveloppé d'une chaleur nourricière. Un souvenir ne cesse de revenir et agit en parasite, il m'agace parce qu'il me prive de tout l'amour que je reçois : c'est Maman qui se couche dans son lit, elle dépose ses bijoux dans une petite boite carrée incrustée de coquillages, Papi vient déposer un baiser sur son front. Le souvenir ne veut pas partir, il insiste et résiste, je veux d'autres images de moi et Maman. La chaleur que je ressentais, qui était si agréable, devient maintenant inconfortable, ça brûle dans mon cerveau et dans une espèce de choc je perds le lien avec le cerveau de ma mère.

Je cligne plusieurs fois des yeux, je suis désorienté et la lumière de la pièce m'éblouit. En passant la main au-dessus de ma moustache je constate que mon nez a saigné. Ce n'est pas le plus effrayant, la tête de Maman a basculé en arrière, ses yeux sont révulsés. Je hurle jusqu'à attirer l'attention des soignants.

*

On m’a amené dans ce qui ressemble à une salle de pause. Deux infirmières sont restées avec moi. Leur mot d’ordre, c’est de ne pas me culpabiliser, elles me répètent que ce n’est pas ma faute. Tout à l’heure, le Docteur Simon est passé, il m’a demandé si on devait prévenir quelqu’un. Je lui ai assuré que je m’en occuperai. Il a été surpris, mais il m’a laissé faire. Le corps de Maman sera transféré pas loin. Cette fois, les docteurs étaient unanimes : rupture d’anévrisme. Maman est définitivement morte. Je voudrais me persuader que ça ne change rien, mais ce n’est pas vrai. Je commence à réfléchir différemment : si Maman était encore là toutes ces années, consciente d’une façon ou d’une autre comme on me le répétait tout le temps, qu’est-ce qui la faisait tenir avec son cerveau grillé ? Je crois qu’elle avait envie que je sache que j’étais aimée d’elle et qu'elle ne m'avait jamais abandonné. Elle a attendu tout ce temps pour qu’on se parle et qu’elle puisse me le dire. Ça me rassure de le croire, mais j’essaie de ne pas trop y penser parce que ça pourrait me faire pleurer pendant des jours

entiers. Maman s'est sacrifiée et je dois faire en sorte qu'elle ne soit pas morte pour rien. J'ai fini par comprendre ce qu'elle a voulu me dire : je sais où est la dernière bague. Maman va devoir patienter quelques jours avant que je puisse lui dire au revoir, parce que je suis bien décidé à aller jusqu'au bout de notre mission.

*

Je suis de retour à Vaudrières. Le village est l'épicentre d'une équation complexe à plusieurs inconnues, j'étais trop littéral, il m'a fallu rencontrer quelques mathématiciens de l'existence pour comprendre. Tout était-là depuis le début, mais il ne suffisait pas de posséder le savoir, je crois que cela parlait avant tout d'une expérience. J'ai descendu la route étroite de derrière l'auberge. La fontaine pétrifiante est toujours là. Parmi les bibelots qui l'entourent, il y a une boite ornée de coquillages. Je l'avais remarqué la première fois. Je force un peu pour en ouvrir le couvercle : la bague ayant appartenu à Maman est bien là. J'ai ce réflexe idiot de regarder le ciel, alors que je sais pertinemment que Maman se gèle dans les bas-fonds de Saint-Didier. Ce ne

peut-être que Papi qui a amené la boite ici. Est-ce qu'il s'en souviendrait ? Est-ce que c'est important ? Je commence à croire que certains souvenirs n'en sont pas, qu'ils sont des désirs capables de créer des réalités : je voulais trouver la bague ici. La chaleur insupportable me rappelle que le temps presse. Ce sera pénible de retrouver Papi et mon ascension prend déjà le caractère d'une pénitence.

*

Papi ne flanche pas. Lui et moi on se crée des emboitements solides, on doit tenir encore un peu. D'une façon solennelle, j'ai posé l'anneau sur la table entre nous. Je crois que c'était une façon de le faire choisir, mais ni moi ni Papi n'avons reçu son appel. Ce sera donc à nous de décider.

— C'est un cadeau empoisonné qui accepterait une malédiction pareille.

— J'ai peut-être une idée, dis-je.

*

J’ai fait venir Medhi sur la montagne. On en a discuté avec Papi, si les choses tournent mal, je prendrai la responsabilité de lui effacer la mémoire des évènements récents. Je lui ai tout raconté et ça m’a fait un bien fou. Cela fait 10 minutes que Medhi n’est pas sorti de son hyperenthousiasme.

— C’est trop bien, répète-t-il.

Je me demande s’il n’est pas en état de choc

— Tu es sûr que tu as tout compris, ça va aller ?

Il tient à se montrer rassurant et en devient hilarant.

— T’inquiète, c’est limpide : vous avez des bagues de pouvoir, vous devez sauver le monde, parce qu’il y a une sorte de prophétie cataclysmique qui va se réaliser sinon.

Je suis consterné, mais c’est à peu près ça. Il est trop content d’avoir la bague et n’arrête pas de la regarder.

— On est un peu comme les Avengers, non ? Vous avez pensé à un nom d’équipe ?

Papi le regarde d’un air navré, mais quand je le regarde-moi, je veux lui faire passer le message que je ne me suis

pas trompé sur son compte. Avant de partir pour le gîte, j'ai besoin de faire un truc idiot, je veux sentir la force de ceux qui m'entourent et communier. Je tends le poing et Papi et Medhi en font de même, nos bagues se frôlent : on fait ça pour Genèse.

Chapitre 14

Ganaré marqua une pause en découvrant l'homme face à elle : le grand-père. Il y a des moments qu'on vit, mais qui reposent sur des préinscriptions, Ganaré avait eu le pressentiment de cette rencontre. Elle dévisagea Jean, jamais elle ne l'avait vu d'aussi près. Il ressemblait à Claude. Longtemps elle l'avait observé dans la montagne avec son gamin : leur vie normale, les travaux à l'extérieur, lui toujours dehors, et ses incursions discrètes dans le puits. Est-ce que c'était là le trésor qu'il défendait, est-ce que tout ce qu'elle avait lu était réel ? Toutes ces questions avaient fini par l'obséder. Un jour, le grand-père ne s'était plus montré. Ganaré était trop mordue pour rester cachée. Elle s'était approchée, elle avait vu le panneau : la maison était à vendre pour une bouchée de pain. Ganaré avait bénéficié de quelques indiscrétions d'un agent immobilier : le grand-père avait disparu et son petit-fils qu'il élevait seul dans la montagne avait été adopté. Une fois la maison à eux, Ganaré s'était précipitée vers le puits : il y avait bien quelque chose au fond de celui-ci. Elle savait que c'était

dangereux et cela en devenait fascinant : elle avait le pouvoir de détruire un univers entier.

Le grand-père était revenu, ce vieux roi de Genèse s'était jeté de lui-même dans la gueule du loup, ce serait encore plus facile, pourtant Ganaré n'agissait pas. L'homme en face de lui n'était pas agressif. Ils se tenaient en respect mutuellement, des liens secrets les unissaient, que ce soit pour protéger ou détruire Genèse cela ne pouvait pas se faire sans amour, c'est cela qui était devenu sacré pour tous deux. Ganaré fit un geste discret dans son dos : elle avait la situation en main.

*

Oryx, embusqué dans un coin, observait la rencontre. Il était prêt à bondir, il était le monstre caché de Ganaré, mais elle lui avait demandé de rester tranquille. Oryx cuisait dans sa colère : le vieux n'était pas trop prêt de Genèse, mais de la femme qu'il aimait. Lorsque le grand-père avait attrapé la main de Ganaré, Oryx avait sursauté aussi sûr que si on l'avait agressé. C'était Ganaré son temple qui devait rester inviolé. Il était sorti de sa cachette pour attraper le vieux fusil de chasse, il avait tiré

sans réfléchir. Tout s'était déroulé dans un claquement de doigts : le grand-père, touché à l'abdomen, s'était effondré et un gamin avait surgi après lui:

— Meurs !

Oryx avait retourné le canon de son arme contre lui, une balle en était partie, sa tête avait explosé, lui procurant une dernière jouissance qui était sans pareille.

*

Ganaré tenait encore dans la main l'objet que lui avait confié le grand-père : une bague de Genèse :

— Vous pourriez encore choisir de la protéger, lui avait-il murmuré.

Le gamin la regardait sans agir. Il venait de se pencher vers son grand-père sur le sol. Son regard alla vers le corps d'Oryx. C'était sa faute à elle. Elle en avait fait l'objet de sa vengeance, il avait tué pour elle et tous ses morts, c'était aussi les siens. Il avait joué le rôle qu'elle n'avait pas pu prendre par lâcheté. Ganaré n'était pas digne de Genèse. Elle déposa la bague sur ce meuble

ridicule de l'entrée qui servait à retirer les chaussures. Le petit, de ses deux mains, essayait de comprimer la blessure de son grand-père. Il ne faisait plus attention à elle. Ganaré était libre. Elle enjamba le corps d'Oryx, elle se cacha les yeux, elle ne voulait pas voir son corps abimé. Ganaré s'échappa par la porte de derrière. Sa marche était automatique. Elle ne pourrait plus vivre sans cet homme qui avait porté toute sa haine du monde. Sans se soucier de rien, Ganaré avança jusqu'au bord du précipice à la pointe du jardin et elle sauta dans le vide : le sentiment de maitrise qu'elle eut de son existence ne fut jamais plus total qu'à ce moment-là. Sa chute aurait pu être insuffisante pour la tuer, mais sans bruit ni détonation, Ganaré avait quitté l'existence sans savoir de quoi elle était véritablement faite.

Chapitre 15

Je peine à croire que Papi est encore en vie après avoir pris une balle dans le ventre. Il s'est assis pour contempler sa plaie :

— Ton grand-père est encore solide.

Sa main est pleine de sang.

— Mais c'est moins bien qu'avant, j'ai des fuites, constate-t-il en voulant se montrer impassible.

Je crois qu'il essaie d'être drôle. Je viens de tuer Oryx, c'est une maigre consolation pour moi que ce fût un démon. Dès qu'il arrive à se relever, Papi m'emmène à l'écart :

— Ne regarde pas, tu n'avais pas le choix, tu aurais pu être blessé ou pire.

J'ai besoin de m'assoir. Medhi me rejoint. Il était resté dans la voiture, il semble mécontent, il n'avait déjà pas apprécié qu'on lui retire aussi vite la bague.

Il voit le corps d'Oryx :

— Putain de merde, qu'est-ce qui s'est passé ici ?

— On a sauvé Genèse.

C'est tout ce que je trouve à lui dire, ça se veut fort, mais c'est juste une parole profondément triste.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

D'un coup, il y a que Papi qui pourrait avoir de bonnes idées et je ne suis pas sûr de la portée de ce que je dis.

C'est à ce moment qu'une femme fait son apparition, le timing est trop bon pour ne pas dire qu'elle tombe à pic.

C'est Amélie, je la reconnais intuitivement.

— J'étais un peu loin, désolé, il semble que j'ai loupé la bataille.

Elle n'est pas venue seule et les regards se tournent vers la nouvelle venue.

— Je te présente ta fille, dit-elle à l'attention de Papi.

Tout héros qu'il soit, je le vois s'effondrer.

*

On est tous restés sur Genèse qu'on peine à quitter. Amélie était enceinte quand elle a choisi de partir. La brune, c'est ma tante. J'ai assez de révélations pour le reste d'une vie. On a vu Amélie utiliser son pouvoir, on est restés médusés.

Elle a le même humour que Papi on dirait :

— Ça a toujours été moi la plus balèze.

Elle se marre vraiment et pourtant elle vient de transformer sous nos yeux le corps d'Oryx en une drôle de plante qui rappelle celles du désert. Ganaré est devenue une fleur blanche. On n'a peut-être pas tout compris de l'histoire, une chose est sûre, il y a eu trop de morts et d'infamies. On a mis la plante et la fleur en terre juste l'une à côté de l'autre. Cela nous paraissait juste, on n'est pas allés jusqu'à dire quelques mots. Amélie et Papi ont probablement beaucoup à se raconter, je me suis un peu éloigné d'eux.

Medhi est un peu mal à l'aise de participer à cette réunion de famille improvisée. Il voudrait partir.

— Tu peux rester, lui dis-je.

J'ai les yeux dans le vague, je me suis retourné face à la montagne

— Ça va, mec ?

Il semble vraiment attendre une réponse de ma part. Qu'est-ce que je suis censé dire ? La journée a été un concentré de choses insensées, il y a de quoi être déboussolé. Il n'a été qu'un touriste dans ma vie, il peut encore la trouver formidable. Il semble continuer de vivre sa meilleure journée, il ne se rend probablement pas compte.

Medhi se met à côté de moi, comme si on allait pisser face au vent et se foutre de tout.

Il tente de me réconforter, mais il n'est pas très doué pour cela.

— Je comprends que ce n’est pas facile, mais en vrai, c'est cool.

J'ai dû mal à sortir de mon mutisme grave et j'arrive encore moins à partager son enthousiasme. Je vois les montagnes à l'horizon et elles sont toujours aussi énigmatiques se refusant à divulguer ce qu'elles masquent. Il y a un avenir pour moi, peut-être. Medhi fredonne un truc, il m'agace à être aussi léger, ou alors il veut me faire réagir.

— C'est quoi ?
— Une vieille chanson, me dit-il.

Je l'écoute reprendre en paroles :

— Là-haut sur la montagne, il y avait un vieux chalet.

Et encore une fois:

— Là-haut sur la montagne, il y avait un vieux chalet...